Louis
Manor

HIST

MISSION

Louis Joseph Papineau.
Marquis de Montebello

a B

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

MISSIONS CATHOLIQUES.

J. B. ROLLAND & Fils
NÉGOCIANTS
MONTREAL

Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits et poursuivis comme tels.

Jaume frères

Paris. — Imprimerie et Fonderie de Rignoux, rue Monsieur-le-Prince, 29 *bis*.

MISSIONS CATHOLIQUES
par Mr le BARON HENRION
CÉDIÉE
à S.E.
CARDINAL
BONALD Archevêque
de LYON

Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits et poursuivis comme tels.

Paris. — Imprimerie et Fonderie de Rignoux, rue Monsieur-le-Prince, 26 bis.

refaits

HISTOIRE
MISSIONS CATHOLIQUES
par Mr le BARON HENRION
DÉDIÉE
à S.E. Mgr le
CARDINAL
BONNAD Archevêque
de LYON
E. GUILLAUMOT. SC.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

MISSIONS CATHOLIQUES

DEPUIS LE XIIIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR

M. LE BARON HENRION,

de l'Académie de la Religion catholique,
des Académie et Société royales de Metz et de Nancy,
Chevalier de l'Ordre des Saints-Maurice-et-Lazare,
Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

TOME PREMIER.

Première partie.

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

PARIS.

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE CASSETTE, 4.

1847

A SON ÉMINENCE

MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE BONALD,

ARCHEVÊQUE DE LYON.

MONSEIGNEUR,

«Quand, à la voix de la Sagesse éternelle, le monde chrétien sortit des nuages épais dont l'enveloppait l'ancienne Loi, la parole qui le fit jaillir du sein de ces obscurités fut une parole de charité, un commandement d'amour : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même* (Matth., XIX, 9). Aussitôt le cœur de l'homme régénéré, cette admirable création de la puissance et de la miséricorde d'un Dieu, devint *cette terre nouvelle* et *ce ciel nouveau* dont parlent les Prophètes. Des flots d'une lumière surnaturelle venant à l'inonder de toute part, et les ardeurs d'un feu presque inconnu consumant jusqu'à ses dernières fibres, il ne vit plus autour de lui que des frères bien-aimés; il n'eut de bonheur qu'à les consoler et à les nourrir aux dépens même de sa vie; et, s'il formait un vœu pour le prochain, ce vœu ne s'arrêtait pas à quelques jouissances d'un jour : par un plus noble élan, il s'élevait jusqu'à la facilité que le temps et les passions ne peuvent atteindre. Le Rédempteur avait soufflé un esprit de vie sur cette image de Dieu; et ce souffle créateur enfanta

91498

la tendre compassion pour le malheur, le dévouement héroïque aux intérêts de l'humanité, l'abnégation de soi, la bienfaisance prodigue, le zèle du salut.

« Depuis ce jour, la Charité, *parcourant sa carrière comme un géant* (Act., XVII, 28), répand à pleines mains les merveilles... Lui demanderez-vous ce qui l'émeut et la préoccupe ? Elle vous montrera, assises à l'ombre de la mort, ces peuplades nombreuses passant leurs tristes années au milieu des horreurs de la barbarie, et qu'un rayon de vérité suffirait pour transformer en des prodiges de sagesse, de vertu et de sainteté. C'est ce rayon divin que la Charité voudrait faire luire sur ces êtres infortunés; c'est cette transformation qu'elle brûle d'aller opérer elle-même. Scruterez-vous ses pensées les plus intimes ? Sonderez-vous ses desseins les plus secrets ? Elle déroulera sous vos yeux étonnés ses vastes plans de conquêtes, et tracera d'une main courageuse l'itinéraire de ses voyages apostoliques. Elle ne médite rien moins que d'aller chasser la superstition des trônes qui lui sont dressés sur les bords du Gange et dans le *céleste Empire;* et de ces contrées, soumises à Jesus-Christ, poursuivant sa marche triomphale à travers les déserts de la Tartarie, elle veut entrer dans les régions septentrionales de l'Europe, pour attaquer, corps à corps, le schisme et l'hérésie. Après avoir ramené l'unité victorieuse dans ces royaumes déchirés par tant d'erreurs diverses, elle n'aura pas de repos qu'elle n'ait pénétré chez les noires tribus de l'Afrique, pour leur annoncer le Rédempteur qui a brisé les fers des esclaves et proclamé sur la terre la liberté des enfants de Dieu. Mais elle n'épuisera pas sur ces plages brûlantes toute l'ardeur qui la dévore. Toujours plus altérée de la soif du salut des âmes, la Charité voguera, sous le pavillon de la Croix, vers les forêts du Nouveau Monde, où l'attendent de nouveaux triomphes. Là, après avoir jeté la semence de la parole divine sur les montagnes et sur les bords des lacs, depuis le pays des Esquimaux jusqu'à la Terre de Feu, elle mesurera d'un œil saintement avide l'espace qui sépare l'Amérique de l'Océanie; et bientôt, plus rapide que l'éclair, elle volera vers les archipels de cette cinquième partie du monde, pour aller faire d'un peuple de cannibales un peuple de saints...

« Si la Charité ne paraissait au milieu des nations que pour leur parler des intérêts du ciel, et pour faitre naître dans les cœurs le seul désir des choses qui ne se voient pas, sa mission pourrait ne pas être comprise de tous les esprits, et son passage sur la terre serait moins bien accueilli des âmes que les soins de ce monde appesantissent. Aussi, n'oubliant pas qu'elle est souverainement bienfaisante, elle veut que *tous les biens viennent avec elle* (Sap., VII, 11). Sans doute, elle apprendra, avant tout, à traiter l'importante affaire du salut; mais elle dépose toujours un germe de civilisation là où elle a arboré la bannière de la Religion. La civilisation par la foi, tel est le but de ses efforts, de ses voyages, de ses fatigues, de son martyre. Aussi, si elle revêt les âmes, dépouillées de la grâce, du vêtement de la justice et de l'innocence, elle jette, sur le corps du sauvage qu'elle instruit, le manteau qui voilera sa honte et lui apprendra à respecter son

corps. Si elle s'expatrie pour aller rompre à l'infidèle le pain de l'intelligence, elle formera ses mains, en même temps, et à tracer le sillon d'où sortiront pour sa famille l'abondance et la richesse, et à pétrir ce pain matériel qui doit soutenir sa vie. Si elle instruit l'enfant du désert à élever en lui-même un temple à l'Esprit saint, elle lui apprend aussi à construire le toit qui le mettra à l'abri des injures des saisons, et lui permettra de prendre avec sécurité le repos de la nuit. En un mot, enseigner à l'homme *à chercher d'abord le royaume de Dieu, et lui donner tout le reste par surcroît* (Matth., VI, 33), c'est-à-dire le peu de bonheur que l'on peut goûter ici-bas, et l'industrie nécessaire aux besoins divers, voilà la mission de la Charité en ce monde; telle est l'œuvre qu'elle poursuit. Elle veut attiser et répandre par tout l'univers le feu divin que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre (Luc., XII, 49)...

« A ces traits, sous lesquels nous avons essayé de vous peindre la Charité chrétienne et sacerdotale, vous avez facilement reconnu l'Œuvre admirable de la Propagation de la foi. C'est en elle, en effet, que la Charité s'est personnifiée... Tout ce qu'elle produit dans le monde pour la gloire de Dieu et le développement du mystère de la rédemption des hommes sera le sujet d'une éternelle admiration. Elle continue, par ses conquêtes, ses victoires et ses martyrs, la mission de Jésus sur la terre. Honneur à la nation qui l'a vue naître! Honneur au diocèse qui l'a enfantée!...

« Les destinées si magnifiques de cette Œuvre, sa part si belle dans l'économie du salut du genre humain, lui assignent un rang si élevé parmi les œuvres du Catholicisme, et la rendent, en quelque sorte, si nécessaire à la Religion, qu'un royaume qui soutient cette institution de foi et de vie a droit d'attendre, en retour, une éclatante protection et des bénédictions particulières, au jour où il appellerait le bras du Seigneur à la défense de son honneur et de son existence. On dirait que comme au temps où le Dieu d'Israël faisait des pactes avec son peuple choisi, une convention est intervenue entre le Rédempteur et la nation qui s'est chargée de poursuivre, par ses largesses et par son zèle, le travail de la Rédemption... Que notre patrie soit fidèle à sa vocation, et Dieu sera fidèle à ses promesses... Qu'elle comprenne ce qu'elle peut pour la vérité, pour la foi catholique, et pour le bonheur du monde; et la gloire de ses triomphes passés ne sera que le pâle reflet d'une gloire plus solide et plus réelle, de cette gloire que les Apôtres trouvèrent à affranchir les peuples par la Croix, à les civiliser par la Religion, à les faire passer des ténèbres à la lumière par leurs enseignements. »

En méditant ces belles paroles du Mandement publié, en 1843, par VOTRE ÉMINENCE, sur l'Œuvre de la Propagation de la foi, j'ai mieux compris, comme Chrétien et comme Français, qu'il importe de stimuler le zèle de tous les amis du christianisme et de la civilisation en faveur de l'Association dont la ville de Lyon, cette Rome de la France, est le glorieux berceau. Le plus sûr moyen de les

intéresser au maintien et au développement d'une Œuvre, auxiliaire si utile des missionnaires, consiste à présenter le tableau des bienfaits opérés dans le passé par les missions catholiques : j'ose essayer d'en retracer l'Histoire. VOTRE ÉMINENCE daigne me permettre de la publier sous la protection d'un nom illustre, auquel Elle ajoute un éclat nouveau. J'ai ainsi le bonheur non-seulement de pouvoir payer un tribut d'admiration à cette sainte ville de Lyon, qui a vu naître l'Œuvre de la Propagation de la foi, et dont vous êtes le Pontife, mais de rendre un public hommage à ce généreux dévouement, à ce zèle courageux et à ce noble caractère, qui ont fourni de si belles pages aux annales de l'Église.

Je suis, avec la plus profonde vénération et la plus respectueuse reconnaissance,

MONSEIGNEUR,

de VOTRE ÉMINENCE,

le très-humble et très-obéissant serviteur,

Baron HENRION.

Paris, 22 septembre 1841.

AVERTISSEMENT.

Il existe des Relations particulières de différentes Missions ; mais la littérature ne possède aucune Relation générale qui les présente toutes, par ordre chronologique, dans leurs progrès et dans leur majestueux ensemble. Sans doute, l'*Histoire générale de l'Église* embrasse dans son plan les travaux apostoliques des missionnaires ; mais l'étendue même de ce plan ne lui permet d'en parler que d'une manière secondaire et restreinte. Elle offre moins l'histoire des Missions qu'elle ne l'indique, en laissant au lecteur le regret de ne pouvoir envisager ce riche et beau sujet dans des proportions convenables.

Depuis longtemps les bons esprits désiraient qu'on s'occupât de combler cette lacune. Le moment est venu de les satisfaire ; et il semble qu'une *Histoire* spéciale *des Missions* ne saurait être publiée avec plus d'à-propos qu'à l'époque où, sous l'impulsion d'un souverain Pontife qui a choisi pour nom papal celui du fondateur de la Propagande, et qui a été préfet de cette sainte Congrégation avant de devenir le successeur de Grégoire XV, les apôtres de la foi catholique se multiplient d'une manière si consolante, et portent à la fois chez tous les peuples infidèles le flambeau du christianisme et de la civilisation.

L'opportunité de cette publication devient plus sensible encore en présence des attaques redoublées de la fausse philosophie, et de la concurrence, d'ailleurs stérile, du protestantisme. Aux sophistes qui, dans la religion catholique, ne voient qu'une *forme vieillie,* nous montrerons la séve qui, sur les plages les plus éloignées, comme dans notre Europe, fait pousser à l'arbre du christianisme de vigoureux et verts rameaux, à l'ombre desquels les multitudes se réunissent, et dont les fruits de salut communiquent aux peuples la vie de l'intelligence et de l'âme. Aux protestants, nous montrerons la religion catholique poursuivant avec gloire le cours de ses triomphes sur l'idolâtrie, et les invitant à se demander pourquoi, quand l'Église romaine est douée d'une fécondité merveilleuse, les Églises séparées demeurent sans force et sans vertu.

On a publié de nos jours de belles pages sur la civilisation : il y a lieu de s'étonner qu'une *Histoire générale des Missions* n'ait pas encore paru. Les missionnaires ont pour but de procurer non-seulement le bonheur éternel, mais la félicité temporelle des peuples qu'ils évangélisent ; ils ont pour mobile une noble ardeur pour la culture et le développement des esprits, non moins qu'un saint zèle pour le salut des âmes ; ils arrachent à la barbarie les infortunés qu'ils enlèvent à la superstition ; et, par là même qu'ils les initient à la connaissance du vrai Dieu, des devoirs de l'homme envers son créateur, envers ses semblables, envers lui-même, ils les élèvent au niveau de la civilisation. L'histoire des Missions catholiques n'est, à proprement parler, que l'histoire de la civilisation par la foi chez les peuples infidèles.

Nous ne prétendons pas recommencer une Histoire générale de l'Église : aussi nous bornons-nous à présenter, dans une Introduction, le tableau de la propagation de la foi et de l'influence exercée par le christianisme sur la civilisation des peuples depuis la prédication des apôtres jusqu'au XIIIe siècle (1). L'ère moderne nous servira de point de départ : la chrétienté était alors fortement constituée, et, les guerres saintes ayant ouvert aux chrétiens d'Europe l'Asie et l'Afrique, le dévouement de leurs missionnaires alla étonner et souvent convertir les infidèles que les croisés n'avaient pu dompter. Bientôt l'Amérique s'ouvrit à son tour devant ces hérauts pacifiques de la religion, qui vont de nos jours planter la croix sur les rivages les plus reculés de l'Océanie.

M. de Châteaubriand a dit (*Génie du Christianisme*) : « Lorsque l'Europe régénérée n'offrit plus aux prédicateurs de la foi qu'une famille de frères, ils tournèrent les yeux vers les régions où des âmes languissaient encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ils furent touchés de compassion en voyant cette dégradation de l'homme ; ils se sentirent pressés du désir de verser leur sang pour le salut de ces étrangers... Les anciens philosophes n'ont jamais quitté les avenues d'Academus et les délices d'Athènes pour aller, au gré d'une impulsion sublime, humaniser les sauvages, instruire l'ignorant, guérir les malades, vêtir le pauvre, et semer la concorde et le pain parmi des nations ennemies : c'est ce que les religieux chrétiens ont fait et font encore tous les jours. Les mers, les orages, les glaces du pôle, les feux du tropique, rien ne les arrête. Ils vivent avec l'Esquimau dans son antre de peau de vache marine ; ils se nourrissent d'huile de baleine avec le Groenlandais ; avec le Tartare ou l'Iroquois, ils parcourent la solitude ; ils montent sur le dromadaire de l'Arabe, ou suivent le Cafre errant dans ses déserts embrasés ; le Chinois, le Japonais, l'Indien, sont devenus leurs néophytes ; il n'est point d'île ou d'écueil dans l'Océan qui ait pu échapper à leur zèle ; et, comme autrefois les royaumes manquaient à l'ambition d'Alexandre, la terre manque à leur charité. »

Chaque Mission a un caractère qui lui est propre, et les apôtres de la foi, selon ces Missions diverses, ont suivi des voies différentes : voies de simplicité, voies de science, voies de législation, voies d'héroïsme. C'est un juste sujet d'orgueil pour l'Europe, surtout pour la France, qui a fourni le plus grand nombre des missionnaires, de voir tous les ans sortir de son sein des hommes qui vont faire éclater dans les cinq parties du monde les miracles des arts, des lois, de l'humanité et du courage. « Ceux qui ne croient plus à la religion de leurs pères, dit encore M. de Châteaubriand, conviendront du moins que, si le missionnaire est fermement persuadé qu'il n'y a de salut que dans la religion chrétienne, l'acte par lequel il se condamne à des maux inouïs pour sauver un idolâtre est au-dessus des plus grands dévouements. Qu'un homme, à la vue de tout un peuple, sous les yeux de ses parents et de ses amis, s'expose à la mort pour sa patrie, il échange quelques jours de vie pour des siècles de gloire, il illustre sa famille, il l'élève aux richesses et aux honneurs. Mais le missionnaire, dont la vie se consume au fond des bois, qui meurt d'une mort affreuse, sans spectateurs, sans applaudissements, sans avantage pour les siens, obscur, méprisé, traité de fou, d'absurde, de fanatique, et tout cela pour donner un bonheur éternel à un sauvage inconnu..., de quel nom faudra-t-il appeler cette mort, ce sacrifice? »

(1) Cette Introduction paraîtra avec les dernières livraisons de l'ouvrage.

L'*Histoire générale des Missions* est une histoire en quelque sorte toute française; car, après les Pontifes romains, ce sont nos rois qui, depuis les croisades, ont le plus favorisé l'œuvre de la propagation de la foi. Saint Louis se montre à côté d'Innocent IV, et le souvenir de Louis XIV protége encore les *Francs* au milieu des populations musulmanes. L'action morale que notre patrie a exercée au dehors, pour la régénération du reste du monde, ne s'explique bien qu'aux yeux du lecteur qui a parcouru l'histoire des Missions. Les Relations imprimées ou inédites des premiers missionnaires rendent témoignage de l'ascendant exercé en Orient par le seul nom du roi de France. Les *Lettres édifiantes* témoignent que l'influence des monarques français a secondé, autant que leurs aumônes, les modernes apôtres; et, en devenant de nos jours le berceau de l'Association pour la propagation de la foi, la France a mis le sceau de l'évidence à cette vérité, proclamée par l'illustre comte de Maistre, que son roi ne s'appelle pas sans raison *très-chrétien*, et que notre pays, dont le chef s'honore d'être le fils aîné de l'Église, est l'auxiliaire naturel et le premier instrument de la papauté pour la civilisation de l'univers.

Nous avons établi l'utilité de l'*Histoire générale des Missions*, considérée : 1° comme complément de toutes les Histoires de l'Église; 2° comme justification de la religion catholique contre les attaques de la fausse philosophie et du protestantisme; 3° comme preuve que le christianisme est le moyen et le canal de la civilisation; 4° comme témoignage en faveur du glorieux ascendant de la France sur les destinées morales de l'univers. Dans un moment où d'injustes préventions s'attachent aux instituts religieux, il convient de faire en outre ressortir son utilité comme démonstration péremptoire de la nécessité de ces instituts, qui sont la principale pépinière des ouvriers évangéliques. Que les esprits prévenus voient à l'œuvre, dans nos pages, les Franciscains, les Dominicains, les Jésuites, etc., précurseurs des prêtres de Saint-Vincent de Paul, des Missions étrangères, de Picpus, des Oblats, des Maristes, etc. : nous n'hésitons pas à le dire, leurs préjugés s'évanouiront. Il ne leur restera qu'une admiration affectueuse pour le missionnaire qui, seul avec son chapelet et son bréviaire, accomplit, pour l'amélioration de ses semblables, de plus grandes choses que n'en exécuteraient, avec leurs plans de civilisation, les députés des plus savantes académies. Dans ce pays de bons sens et de loyauté, le souvenir de la république évangélique qui, à la parole de Dieu, sortit des déserts du Paraguay, devrait suffire à protéger les Jésuites.

L'*Histoire générale des Missions* sera utile sous un autre point de vue, c'est-à-dire comme excitation à la piété par l'exemple du dévouement des missionnaires et des peuples convertis. La tiédeur ne résistera pas à l'influence entraînante du zèle et de l'héroïsme des apôtres, de l'angélique ferveur et de la docilité des néophytes. De tels tableaux réagissent avec édification sur l'âme du lecteur, qui se retrempe et s'anime à parcourir avec un nouveau courage la carrière de la vie chrétienne.

Notre ouvrage remonte à l'origine de chaque Mission, en décrit les progrès jusqu'à ce jour, et, une fois qu'on lui aura donné place dans les bibliothèques chrétiennes, il trouvera, dans les *Annales de la propagation de la foi*, une continuation permanente. Les éléments de ce livre ont été puisés dans les Relations des anciens missionnaires, dans les Histoires particulières de plusieurs Missions, dans les *Lettres édifiantes*, et, pour les derniers temps, dans les *Annales* publiées à Lyon; nous les avons tirés surtout, et de préférence, des manuscrits que renferment les bibliothèques de Paris, et des recueils de lettres inédites qu'une obligeance dont nous sommes profondément reconnaissant a bien voulu mettre à notre disposition. Formé de ces éléments, puisés aux sources les plus authentiques, le livre que nous offrons au public n'est pas une simple reproduction des lettres des missionnaires; c'est un récit auquel ces lettres ont servi de base et de premier canevas, mais qui devait avoir la forme régulière et la précision d'une œuvre historique.

Si nous avons voulu édifier et instruire le lecteur, nous n'avons pas moins cherché à l'intéresser sous un autre rapport. Les détails sur la religion et sur les mœurs des peuples auxquels les mission-

naires ont porté le flambeau de la vérité, sur l'histoire, sur la situation et sur les productions des pays qu'ils ont parcourus, abondent dans ce livre à tel point, qu'au titre d'*Histoire générale des Missions* on pourrait ajouter, comme complément, celui d'Histoire générale des voyages. Il ne s'agit pas, en effet, d'autre chose que d'un voyage fait, pendant les six derniers siècles, la croix à la main, dans toutes les parties du globe où régnaient les ténèbres de l'infidélité et de l'idolâtrie. Nous avons eu pour but de remplacer ainsi ces publications pittoresques qu'il a été récemment de mode de multiplier, mais qui, tout en présentant un aliment varié à la curiosité du lecteur, ne lui épargnaient pas avec prudence des détails de mœurs qu'on devait taire à la jeunesse, ou bien encore heurtaient avec inconvenance la foi des catholiques. A la différence de ces publications, la nôtre utilise les notes laissées par les principaux voyageurs, mais elle respecte toujours les mœurs et la religion.

Nous avons déposé dans l'ouvrage qu'on va lire le résultat de recherches patientes et consciencieuses : tout notre désir est qu'au milieu de ce travail des intelligences et de cette effusion nouvelle de l'esprit de charité qui caractérisent notre époque, il fasse aimer de plus en plus le christianisme, seul principe civilisateur, seule base de l'ordre social.

On a voulu accompagner l'*Histoire générale des Missions* de gravures et de cartes dues à nos meilleurs artistes, afin que la religion et l'art se réunissent pour lui ouvrir l'accès de toutes les familles.

INTRODUCTION.

« Allez, enseignez toutes les nations... Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles (1). » La mission que Jésus-Christ a donnée, en ces termes, à ses apôtres d'instruire et de baptiser les peuples, s'étend à tous les temps : aussi le zèle apostolique ne s'est jamais éteint dans l'Église, et il durera tant qu'il y aura sur la terre des infidèles à convertir. Mais nous nous bornons à esquisser ici le tableau de la propagation de la foi depuis la prédication de saint Pierre jusqu'au XIXe siècle.

L'Église a seule l'honneur, la puissance et le droit des missions. Or, sans le Pape, il n'y a point d'Église. A peine le Saint-Esprit est-il descendu sur le cénacle, que la sollicitude universelle transporte le souverain Pontife ; et Pierre, debout avec les onze, annonce le premier la vérité aux Juifs, qui venaient de crucifier la Vérité vivante.

« Séparés de la masse corrompue des peuples idolâtres et renfermés dans les bornes étroites d'une nation, dit M. de Marguerye, évêque de Saint-Flour (2), les Israélites n'avaient pas encore été élevés à la perfection de cette charité expansive et universelle qui dilate le cœur de l'épouse du Christ, auquel « sont échus en héritage tous les peuples de la terre (3). » D'ailleurs la mission providentielle des enfants de Jacob était bien plus de conserver fidèlement le dépôt sacré des antiques croyances et des promesses, et de les mettre à l'abri de l'impur contact des stupides adorateurs des faux dieux, que de répandre la doctrine de la vérité, et d'offrir la lumière des révélations à des yeux malades, qui n'auraient pas pu en supporter l'éclat. Et en dehors de ce peuple, objet des prédilections divines, que voyons-nous autre chose dans les annales de l'humanité, que le règne d'un froid et désolant égoïsme qui resserre les cœurs, divise les hommes, enfante l'oppression, conduit à l'anarchie, pour aboutir, en dernière analyse, à cette coupable adoration du moi, seule divinité qui eut toujours ses autels et son culte ?

« Mais, à l'ombre de la croix tutélaire, plantée dans le monde comme un signe de ralliement et de paix, le genre humain a été rappelé à l'unité de famille. « En Jésus-Christ, sauveur de « tous les hommes, il n'y a ni Juif, ni gentil, « ni Grec, ni barbare (1) ; » et au sommet de la sainte montagne où il étend ses bras divins pour étreindre sur son cœur l'humanité régénérée dans son sang, se réalise l'oracle du vieillard Siméon, qui avait salué l'aurore « de la lumière « qui devait éclairer tous les peuples (2), » et s'accomplit cette parole du divin Libérateur de toutes les nations : « Lorsque je serai élevé entre « le ciel et la terre, j'attirerai tout à moi (3). » Alors commence ce merveilleux enfantement des nations appelées à une vie nouvelle, que le prophète Isaïe avait chanté tant de siècles d'avance, quand il s'écriait dans son enthousiasme divin : « Levez-vous brillante des célestes clartés, « levez-vous, Jérusalem ; dilatez vos entrailles « devenues doublement fécondes, et ouvrez vos « bras à ces fils et à ces filles qui, de tous les « points du globe, vous saluent du nom de mère. »

(1) *Matth.*, XXVII, 19, 20.
(2) *Instruction pastorale sur l'Œuvre de la Propagation de la foi* (1843), p. 445.
(3) *Ps.* II, 8.

(1) *Rom.*, X, 12.
(2) *Luc*, II.
(3) *Joan.*, XII, 32.

« Aussitôt que le Sauveur eut tracé à ses apôtres la voie sanglante où il les appelait à le suivre, dit aussi l'évêque d'Hésébon (1), le monde étonné s'ouvrit rapidement devant les pas de ces hérauts de la grande nouvelle. De la Judée à Rome, le christianisme ne fit qu'un pas; et bientôt après on vit s'échapper de cet immense foyer des torrents de lumière, qui portèrent la connaissance de la vérité jusqu'aux extrémités de la terre. Ce fut alors le temps des martyres et des souffrances de tout genre. Engendrée dans la mort de son divin Époux, l'Église devait achever de prendre sa croissance dans le sang de ses premiers enfants; et cette magnifique période se prolongea jusqu'au moment où la croix triomphante brilla enfin sur le diadème des Césars et sur les collines vaincues de la ville éternelle. Vous savez... pourquoi Dieu avait donné l'empire de l'univers à cette Rome, devenue notre mère après avoir si largement versé le sang de nos martyrs. En réunissant ainsi l'univers entier dans les liens d'une même famille, la reine du monde aidait par là même les premiers prédicateurs de la foi dans la propagation de l'Évangile. Soumis aux mêmes lois, et formant un seul empire, les différents peuples de la terre n'opposaient pas aux missionnaires de cette époque les difficultés que d'autres rencontrèrent, lorsque la foi ne demandait pas une aussi rapide diffusion. Toutes les contrées avaient alors des relations suivies avec le centre de l'empire, et la foi romaine en profitait pour se répandre dans toutes les parties de ce grand corps. Les navires qui allaient jusqu'aux extrémités du monde demander aux nations le tribut de leur sol et de leur industrie, les armées qui portaient partout la gloire et la terreur du peuple-roi, les conquêtes du luxe aussi bien que celles des armes, tout devenait, pour la divine mère des chrétiens, un moyen de faire connaître Jésus-Christ et de fonder des Églises. Car alors, comme de nos jours, partout où il y avait un soldat, un marchand, un conquérant; là aussi se trouvait un chrétien, un apôtre, et quand il le fallait un généreux martyr. Les missionnaires se répandirent donc dans le monde entier... Ainsi fortifiée et agrandie, l'Église put bientôt dire, avec Tertullien, que, née d'hier, elle remplissait déjà les armées, le sénat, les forums, les villes et les campagnes de l'empire, et qu'elle ne laissait aux païens que leurs temples. Elle pouvait leur dire que, si tous ses enfants sortaient de l'empire, les maîtres du monde seraient effrayés de la solitude faite autour d'eux. Le jour enfin arriva où l'héritier du trône des persécuteurs..., brisant avec les traditions du passé, vint proclamer à la face du monde que le Dieu des chrétiens allait être à jamais le Dieu de l'empire, et que les vains simulacres du paganisme étaient condamnés à rentrer pour toujours dans la poussière de leur néant. Dès lors, un grand fait religieux et social s'accomplit; les destinées de Rome païenne furent à jamais remplies; et le sceptre du monde, qu'elle avait reçu pour un jour, devait bientôt lui tomber des mains. Déjà la tempête s'est fait entendre au loin sur les frontières, que ne peuvent plus défendre d'innombrables légions... La main de Dieu se retire, et avec elle la force invincible qui a brisé tant de nations. Que les peuples se lèvent donc, qu'ils brisent leurs chaînes, que les barbares accourent et s'élancent sur l'empire ébranlé : le colosse de Rome n'a plus aucun but sur la terre; et désormais, dans le monde, il n'y aura plus d'autre monarchie universelle que le royaume de Jésus-Christ. L'empereur lui-même achèvera d'accomplir la mission que Dieu lui a donnée, en quittant cette Rome dont les murailles vont s'écrouler, et en cédant de loin sa place au Pontife qui doit y établir un trône près du tombeau du Pêcheur...

« L'Église, en paix sous Constantin, ne devait pas longtemps jouir d'un calme qui n'est pas fait pour elle en ce monde... Bientôt l'impie Julien, flétri du nom d'Apostat par la juste histoire, Julien va s'efforcer de renverser dans l'empire la croix de Jésus-Christ, pour y substituer les dieux vaincus du Capitole; et, peuplant ainsi le ciel de nouveaux martyrs, il convaincra plus fortement l'univers des vérités chrétiennes. Des ennemis d'un autre genre se lèveront aussi; déjà ils sont debout pour combattre contre le Seigneur et son Christ; dès le règne de Constantin, les doctrines impies d'Arius bouleversent les Églises : mais une mémorable protestation sera le résultat de la réunion solennelle de Nicée, à laquelle le monde entier enverra ses

(1) Luquet, *Lettres à M. l'évêque de Langres sur la congrégation des Missions-Étrangères*, p. vj.

représentants. Cependant Arius, condamné par les Pères, ne sera pas pour cela vaincu; et l'Occident, ébranlé par les efforts des sectaires, laisserait presque douter de la promesse divine, si une semblable pensée pouvait être conçue sans blasphème. Puis viendront Macédonius, Nestorius, Eutychès, acharnés tous ensemble à déchirer le sein de l'Église qui les a enfantés. Alors aussi Dieu se vengera de ses ennemis... L'Église eut à souffrir au milieu de ces désastres, qui s'étendirent aux plus belles provinces de l'empire : mais... l'assistance divine la rendait supérieure aux terribles événements qui paraissaient devoir lui porter de si cruelles atteintes. Ses enfants augmentèrent, au lieu de diminuer par suite de ces ravages; car ses conquêtes commencèrent à s'étendre sur les vainqueurs de Rome, dont le front si fier s'inclina bientôt devant la croix. »

L'arianisme mettait en question le fond même du christianisme, puisqu'il niait la divinité de Jésus-Christ. C'est au moment où, selon l'expression d'un Père, le monde s'étonne d'être Arien, que la mission spéciale de la France dans l'œuvre de la propagation et de la conservation de la foi commence à se manifester. « Un jour dit le P. Lacordaire (1), non loin des bords du Rhin, un chef barbare livrait bataille à d'autres barbares; ses troupes plient, et tout à coup il se souvient que sa femme adore un Dieu dont elle lui a vanté la puissance. Il invoque ce Dieu, il invoque le Christ, le Roi des rois, le Dieu des armées, et la victoire est à lui; et après la victoire, fidèle à sa promesse, il court se prosterner devant l'évêque, ministre du Dieu de Clotilde : « Doux Sicambre, lui dit saint Remi, « adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as « adoré. » Et Clovis reçoit le baptême avec ses guerriers. Ce roi, cette reine, cet évêque, ces soldats, qu'est-ce donc? C'est nous, c'est la nation française. Oui, nous étions tous là dans notre aïeul Clovis. Notre aïeul! que ce mot ne vous étonne point... Le christianisme nous a fait tous une seule chose en Jésus-Christ; il nous a tous confondus dans une même et sublime solidarité... Une nation catholique, la nation française, était donc. Et ce n'est pas moi qui donne cette louange magnifique à ma patrie : c'est le pontificat lui-même. De même que Dieu a dit à son Fils de toute éternité : « Tu es mon « premier-né »; de même la Papauté a dit, dans le temps, à la nation française : « Tu es ma fille « aînée. » Il y a plus : afin d'exprimer plus énergiquement ce qu'il pensait de la France, le pontificat... l'appela *christianissimum regnum*. Ainsi, primogéniture dans la foi, excellence dans la foi, voilà nos titres... Il n'y avait pas encore une seule nation qui servît Dieu et son Église en tant que nation; et ce fut alors que notre aïeul Clovis reçut le baptême des mains de saint Remi, et que, chassant devant lui les peuplades ariennes, il assura le triomphe de la foi. » Après que le Frank eut été fiancé à l'Église et armé chevalier de Dieu, « les pontifes, écrit le Bénédictin Pitra (1), disaient dans leurs prières, aux jours les plus solennels de l'année, ces prophétiques paroles, qui, de nos vieux missels gallicans, passèrent dans la liturgie romaine, où elles sont à jamais conservées : « Prions en- « core pour les rois Très-Chrétiens, afin que « notre Dieu et Seigneur fasse que leur soient « soumises toutes les nations barbares, pour « notre paix perpétuelle. » Et ailleurs : « O Dieu « tout puissant et éternel, qui avez établi l'em- « pire des Franks, pour être par le monde l'in- « strument de votre très-divine volonté, le glaive « et le boulevard de votre sainte Église; nous « vous en prions : prévenez toujours et en tout « lieu de la céleste lumière les fils suppliants « des Franks, afin qu'ils voient efficacement ce « qu'il faut faire pour votre règne en ce monde, « et que, pour faire ainsi qu'ils auront vu, ils « soient jusqu'à la fin fortifiés de charité et de « courage. » La Papauté elle-même eut ses joies prophétiques, en accueillant dans ses bras ces nouveaux enfants. Clovis, au sortir du baptistère de Reims, offrit à la Confession de saint Pierre, en hommage et comme en symbole de sa royauté, une couronne que l'on appela *Regnum*. On connaît les félicitations qu'Anastase II lui envoya. Le Pape Vigile, captif à Byzance, et se débattant contre les filets de l'astuce grecque,

(1) *De la mission de la France dans l'œuvre de la propagation et de la conservation de la foi*, Conférence du 14 février 1841.

(1) *Histoire de saint Léger, évêque d'Autun et martyr, et de l'Église des Franks au* VII*e siècle*, Introduction, p. XXIJ.

en appelait à son glorieux fils Childebert, parce que, dit-il, il le connaissait dévoué avec une entière vénération au Siége apostolique, et qu'il lui appartenait d'empêcher que rien ne troublât l'Église catholique; car il est digne et convenable qu'étant le roi catholique, il défende en toute générosité la foi et l'Église dans laquelle Dieu a voulu qu'il fût baptisé, d'autant qu'il est écrit : « Vive moi le Seigneur! Je glorifierai qui « me glorifiera. » Saint Grégoire le Grand salua avec plus d'enthousiasme encore l'inauguration de la France. Il dit aux fils de Brunehaut: « Ainsi « qu'au-dessus des autres hommes s'élève la di- « gnité royale, ainsi domine sur tous les royau- « mes des peuples la prééminence de votre « royaume. Être roi, comme tant d'autres, n'est « pas chose étrange; mais être roi catholique, « alors que les autres sont indignes de l'être, « c'est assez de grandeur. Comme brille par l'é- « clat de la lumière un lustre pompeux dans « l'ombre d'une nuit obscure, ainsi éclate la « splendeur de votre foi, à travers les téné- « breuses perfidies des autres nations. » Cet hommage n'est point isolé... Il se fait comme un concert continu de prophétiques louanges, de prières et de bénédictions qui consacrent la mission catholique de la France, et en font un nouveau peuple de Dieu. »

La conversion des nations du Nord est une des plus remarquables époques des missions opérées par l'Église au milieu des infidèles. Au clergé séculier, d'abord seul propagateur du christianisme, sont venus s'adjoindre les ordres religieux, utiles auxiliaires qui finiront par se trouver à la tête de cette œuvre de dévouement. Les monastères que saint Athanase bâtit à Milan et à Trèves, durant son exil en Occident; ceux que saint Eusèbe de Verceil fonda dans son diocèse; ceux que saint Hilaire et saint Martin établirent dans les Gaules, suivaient la règle des monastères d'Orient. Mais saint Benoît écrit la sienne; et ce patriarche des moines d'Occident, mort en 543, laisse une famille, dont les membres, aussi patients qu'intrépides, s'appliqueront à instruire et à civiliser les barbares, à créer parmi eux cet esprit général et ce génie fraternel qui distinguent les catholiques. Des monastères d'Irlande, qui ont tiré leur règle de celle de saint Basile et des moines orientaux, sort bientôt saint Colomban (mort en 615), auteur d'une autre règle, que la plupart des monastères de France suivront jusqu'au règne de Charlemagne; car on recevra alors partout celle de saint Benoît, pour garder l'uniformité. C'est ainsi que le clergé régulier s'organise et se développe en Occident, avec l'approbation de l'Église, dont il sera longtemps l'instrument presque unique dans la grande œuvre de l'apostolat extérieur et de l'extension du royaume de Dieu. Il nous suffit de constater l'intervention des réguliers dans cette œuvre : il serait trop long d'indiquer même les principaux civilisateurs que la famille bénédictine a donnés au monde barbare et infidèle (1), qu'ils convièrent au partage des fruits de la Rédemption, patrimoine commun de l'humanité. Aujourd'hui même, l'entreprise sociale autant que religieuse des missionnaires Bénédictins force l'admiration de ces modernes champions de la cause des peuples, que la plume spirituelle du cardinal Giraud qualifie de « sages à larges conceptions, qui voient l'humanité, comme un seul homme, marcher d'un pas constant, quoique inégal, vers un terme indéfini de perfectibilité, et dont les sympathies cosmopolites, écartant les idées trop étroites et trop exclusives de nationalité et de patrie, embrassent le monde entier dans leurs plans de régénération universelle (2). » Car, en admettant que le catholicisme ne suffise pas à la réalisation de ces destinées nouvelles qu'ils nous préparent, et de cet avenir enchanté qu'ils nous prédisent, les « studieux observateurs des marches et des étapes du genre humain » reconnaissent du moins que le christianisme a été un progrès incontestable vers le perfectionnement, pour de pauvres nations placées au dernier degré de l'échelle sociale. Les faux prophètes qui annoncent que le catholicisme touche à sa fin, avouent que sa mâle jeunesse et sa féconde virilité ont été honorées par les services des fils de saint Benoît. Ils ne se rendent pas compte, avec les yeux de la foi, que le prosélytisme des missionnaires avait, avant tout, pour but d'étendre à tous leurs frères en Adam les bienfaits de la Rédemption, de ne faire de la multitude des peuples de toutes lan-

(1) Voyez ci-après, t. I, p. 333, col. 1.

(2) *Instruction pastorale sur l'Association pour la propagation de la foi* (1842), dans les *Instructions et mandements sur les principaux objets de la sollicitude pastorale*, t. II, p. 342

gues et de toutes tribus qu'un seul troupeau sous un seul pasteur, d'amener en un mot à Jésus-Christ toutes les nations qui lui ont été données pour héritage : mais, s'ils perdent de vue cette fin sublime de l'apostolat, ils louent les missionnaires d'avoir su greffer sur l'être presque matériel, dégradé par l'idolâtrie, l'être moral et social de la société chrétienne, capable de vivre tout à la fois dans l'ordre et dans la liberté.

Pendant que les moines vont changer la face de l'Europe septentrionale par leur enseignement moralisateur et civilisateur, Mahomet relève l'idée d'Arius à la pointe de son cimeterre. Il veut bien reconnaître que Jésus est un grand prophète ; mais, comme son prédécesseur, il nie la divinité du Sauveur. Arius lui semble n'avoir pas assez donné à la corruption : il lui donne davantage ; et, ce moyen lui paraissant encore insuffisant, il déchaîne ses armées. La Syrie, la Palestine, l'Arménie, la Perse, l'Égypte, l'Espagne même voient la croix, déjà couverte d'outrages par l'hérésie, exilée ou humiliée par le mahométisme. Le croissant cerne l'Église ; l'islamisme attaque par tous les points la chrétienté. Mais l'invasion musulmane rencontre en 732, dans les champs de Poitiers, une digue contre laquelle elle se brise. C'est notre aïeul Charles-Martel.

Le peuple qui a vaincu Arius avec Clovis, et Mahomet avec Charles-Martel, va rendre à l'Église d'autres services. Il faut qu'elle soit indépendante, et, pour cela, qu'elle ne soit pas livrée aux influences, à la domination des rois de la terre. Il lui faut donc un royaume temporel, et à son Chef le sceptre avec la tiare. La France se charge de faire la dotation de l'Église. Notre aïeul Pepin, notre aïeul Charlemagne, la lui donnent ; c'est encore la France qui la lui conservera. L'arianisme défait, l'islamisme défait, et un trône assuré au pontificat, voilà les trois premières couronnes de cette reine des nations catholiques.

Charlemagne, sous la main duquel la société, soutenue dans sa ruine par l'Église, se reconstitue, impose aux peuples du Nord, avec le joug de sa puissance, le joug léger de Jésus-Christ ; heureuse servitude qui les affranchit peu à peu de leurs propres violences. A l'occasion de ce missionnaire couronné, mort en 814, il convient de citer cette réflexion du comte Joseph de Maistre (1) :

« Tout prince qui emploie ses forces à la propagation du christianisme légitime en est infailliblement récompensé par de grands succès, par un long règne, par une immense réputation, ou par tous ces avantages réunis. Il n'y a point, il n'y aura jamais, il ne peut y avoir d'exception sur ce point. Constantin, Théodose, Alfred, Charlemagne, saint Louis, Emmanuel de Portugal, Louis XIV, etc., tous les grands protecteurs ou propagateurs du christianisme légitime, marquent dans l'histoire par tous ces caractères. Dès qu'un prince s'allie à l'œuvre divine et l'avance suivant ses forces, il pourra sans doute payer son tribut d'imperfections et de malheurs à la triste humanité ; mais il n'importe, son front sera marqué d'un certain signe que tous les siècles révèreront :

« Illum aget penna metuente solvi
« Fama superstes.

« Par la raison contraire, tout prince qui, né dans la lumière, la méprisera ou s'efforcera de l'éteindre, et qui surtout osera porter la main sur le souverain Pontife ou l'affliger sans mesure, peut compter sur un châtiment corporel et visible. Règne court, désastres humiliants, mort violente ou honteuse ; mauvais renom pendant sa vie, et mémoire flétrie après sa mort, c'est le sort qui l'attend en plus ou en moins. De Julien à Philippe le Bel, les exemples anciens sont écrits partout ; et quant aux exemples récents, l'homme sage, avant de les exposer dans leur véritable jour, fera bien d'attendre que le temps les ait un peu enfoncés dans l'histoire. »

Tandis que l'Évangile se propageait en Occident, l'Orient, au contraire, se préparait au schisme déplorable qui le désole encore. « Féconde jusqu'au moment de sa rupture avec le centre d'unité, dit l'évêque d'Hésébon (2), l'Église de Constantinople avait rallié de temps en temps quelques nations à la foi. Les ravages des barbares lui avaient, comme en Occident, fourni l'occasion d'en soumettre une partie à la loi du Sauveur. Mais le temps arriva où l'or-

(1) *Du Pape*, l. III.
(2) Luquet, *Lettres à M. l'évêque de Langres*, p. XVII.

gueil devait consommer dans son sein l'œuvre d'iniquité si longtemps méditée. Photius (mort en 891) et Michel Cérullaire (mort après 1059) ne craignirent pas de rompre avec l'Église mère et maîtresse, à laquelle Jésus-Christ a confié le dépôt des vérités divines; et, séduit par leurs paroles de mensonge, l'Orient tout entier leva l'étendard de la plus funeste révolte. Dès lors, toute vie s'éteindra dans l'Église rebelle, toute beauté se flétrira sur son front, et ses entrailles frappées de stérilité ne produiront plus d'enfants de lumière pour la céleste Jérusalem. » Le comte Joseph de Maistre (1) dit aussi : « C'est au Pape et à ses ministres qu'appartient l'œuvre des missions, le christianisme n'ayant d'action extérieure que par les souverains Pontifes. Toutes les Églises séparées du Pape se dirigent chez elles comme elles l'entendent; mais elles ne peuvent rien pour la propagation de la lumière évangélique. Par elles, l'œuvre du christianisme n'avancera jamais. Justement stériles depuis leur divorce, elles ne reprendront leur fécondité primitive qu'en se réunissant à l'Époux. » Et il ajoute, en particulier, sur les Églises orientales et sur toutes celles qui en dépendent ou qui font cause commune avec elles : « Elles-mêmes se rendent justice. Pénétrées de leur impuissance, elles ont fini par se faire de leur apathie une espèce de devoir. Elles se croiraient ridicules, si elles se laissaient aborder par l'idée d'avancer les conquêtes de l'Évangile, et par elles la civilisation des peuples. »

Cependant, l'islamisme, relevant la tête, avait encore menacé la chrétienté. La mission de la France dans l'œuvre de la conservation et de la propagation de la foi se manifesta de nouveau. « Qui songea, demande le P. Lacordaire, à réunir l'Europe autour de la croix, pour la précipiter sur cet indomptable ennemi? qui eut le premier l'idée des croisades? Un Pape français, Sylvestre II (mort en 1003). Où fut-elle inaugurée? Dans un concile national à Clermont (en 1095), dans une assemblée nationale à Vezelay (en 1146). Et puis nous eûmes deux siècles de chevalerie et de sang versé sur la Terre-Sainte; deux siècles que couronne glorieusement saint Louis... C'est donc encore la France, c'est Charles-Martel, Louis le Jeune, Philippe-Auguste, saint Louis, ce sont nos pères qui ont surtout défendu l'Église contre le mahométisme; si vous en doutez, demandez à l'Orient : il s'en souvient, notre nom y est encore vivant. »

(1) *Du Pape*, l. III.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

MISSIONS CATHOLIQUES.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DES FRÈRES-MINEURS ET DES FRÈRES-PRÊCHEURS JUSQU'A CELUI DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

CHAPITRE Ier.

Zèle de saint François et de saint Dominique pour la conversion des infidèles. — Premières missions des Franciscains et des Dominicains. — Rachat des captifs par les Trinitaires et par les religieux de la Merci.

Lorsque les croisades eurent ouvert l'Orient aux chrétiens d'Europe, les Frères-Mineurs et les Frères-Prêcheurs parurent. Enfants de saint François et de saint Dominique, ils commencèrent à évangéliser les infidèles, auxquels leurs fondateurs auraient voulu porter eux-mêmes les lumières de la foi et de la civilisation.

Saint François, entraîné par son zèle, s'embarqua pour la Syrie; des vents contraires le poussèrent en Esclavonie (1). Il attendit quelques jours, dans l'espoir de trouver un autre vaisseau; mais aucun ne se présenta, et le saint fut reçu comme pauvre par des matelots qui allaient à Ancône. En 1214, il partit pour Maroc, dans le dessein de faire connaître la parole de Dieu au Mira-ma-Molin et à ses sujets, qui professaient l'islamisme. Le nom de *Mira-ma-Molin*, qui signifie chef des croyants ou roi de plusieurs nations, était porté par les premiers souverains mahométans d'Afrique (2). Quoique la santé de saint François fût alors très-faible, son ardeur pour le salut des âmes le faisait marcher à grands pas, et il avait une telle hâte d'arriver qu'il devançait toujours ceux qui l'accompagnaient. Mais Dieu le retint en Espagne par une maladie, et les affaires de son ordre le rappelèrent en Italie (1).

Une harmonie merveilleuse était déjà établie entre saint François et saint Dominique, qui pourtant ne se connaissaient pas (2). Tous deux habitaient Rome au temps du quatrième concile de Latran; mais il ne paraît pas que le nom de l'un eût jamais frappé l'oreille de l'autre. Une nuit, Dominique, étant en prières selon sa coutume, vit Jésus-Christ irrité contre le monde, et sa mère lui présentait deux hommes pour l'apaiser (3). Il se reconnut pour l'un d'eux; mais il ne savait qui était l'autre, et, le regardant attentivement, l'image lui en demeura présente. Le lendemain, dans une église, on ignore laquelle, il aperçut, sous un froc de mendiant, la figure qui lui avait été montrée la nuit précédente. Courant à ce pauvre, il le serra dans ses bras avec une sainte effusion, entrecoupée de ces paroles : « Vous êtes mon compagnon, vous marcherez avec moi; tenons-nous ensemble, et nul ne pourra prévaloir contre nous. » Dès lors ils furent unis d'une sainte et inaltérable

(1) Wadding, *Annales des Frères-Mineurs*, an 1212, n° 19.

(2) Chalippe, *Vie de saint François d'Assise*, p. 82, édit. in-4°.

(1) Wadding, an 1213, n° 28; an 1214, n° 2.

(2) Chavin, *Histoire de saint François d'Assise*, p. 105.

(3) Wadding, an 1216, n° 5.

amitié. Leur zèle se partagea le monde à régénérer et à sauver. «C'est une chose admirable, dit un ancien auteur, de voir deux hommes pauvres, mal vêtus, sans puissance parmi les hommes, partager entre eux le monde et entreprendre de le vaincre. Et ils l'ont vaincu par la science et l'amour, qui furent réconciliés dans leurs embrassements. François et son ordre, embrasés de l'ardeur des séraphins, répandirent à grands flots l'amour dans le monde ; Dominique et ses enfants, revêtus de la splendeur des chérubins, y propagèrent et y défendirent la vérité. Il nous reste deux monuments impérissables de l'union de ces deux ordres : le premier, ce sont ces touchantes cérémonies célébrées en commun le jour de la fête des deux patriarches, ces chants en leur honneur, ces parfums brûlés sur leurs tombeaux ; le second est une magnifique lettre adressée à tous les religieux des deux ordres, dans laquelle Humbert, maître général des Frères-Prêcheurs, et saint Bonaventure, général des Mineurs, les exhortent à s'entr'aider pour le service de l'Église. Ces deux grandes familles ne se sont écartées en rien de ces pieux enseignements : elles ont prié ensemble, elles ont travaillé ensemble, elles ont souffert ensemble, et leur sang s'est plus d'une fois mêlé dans les mêmes supplices. Aussi, après deux siècles, Sixte IV écrivit dans son admiration : «Ces deux ordres, comme les deux premiers fleuves du paradis de délices, ont arrosé la terre de l'Église universelle par leur doctrine, leurs vertus et leurs mérites, et la rendent chaque jour plus fertile. Ce sont ces deux séraphins qui, élevés sur les ailes d'une contemplation sublime et d'un angélique amour au-dessus de toutes les choses de la terre, par le chant assidu des louanges divines, par la manifestation des bienfaits immenses que Dieu, ouvrier suprême, a confiés au genre humain, rapportent sans cesse dans les greniers de la sainte Église les gerbes abondantes de la pure moisson des âmes, rachetées par le précieux sang de Jésus-Christ. Ce sont les deux trompettes dont se sert le Seigneur Dieu pour appeler les peuples au banquet de son saint Évangile.»

Après le chapitre général des *Nattes*, ainsi nommé parce que les cinq mille religieux qui y assistèrent furent abrités dans des cabanes, formées avec des nattes, autour du couvent de Portioncule, saint François envoya des missionnaires en diverses contrées, notamment en Afrique, se réservant la mission de Syrie et d'Égypte, où il espérait trouver la couronne du martyre. Le frère Gilles et ses compagnons, envoyés à Tunis, ne purent rien gagner sur l'obstination musulmane : il s'éleva contre eux une telle rumeur, que les marchands chrétiens, reculant devant la persécution, les ramenèrent sur leurs navires et les forcèrent de retourner en Europe, à l'exception du frère Eleu et de quelques autres, qui avaient porté ailleurs la parole du salut (1). Saint François, embarqué à Ancône avec onze religieux, en 1219, mouilla à l'île de Chypre (2). Au bout de quelques jours, on remit à la voile, et on s'arrêta au port de Ptolémaïde ou d'Acre, en Palestine. Le saint patriarche laissa en Chypre et à Saint-Jean-d'Acre dix de ses religieux. Les chrétiens qui formaient la sixième croisade assiégeaient alors Damiette, en Égypte, dont le village d'Ishbé occupe aujourd'hui l'emplacement : la moderne Damiette est à plus de deux lieues de la bouche du Nil, appelée par les anciens Phanitique, et les dépôts que laissent les eaux tendent continuellement à accroître cette distance (3). Le soudan de Damas ou de Syrie tenait, à son tour, les chrétiens assiégés dans leurs retranchements, soutenu d'une armée nombreuse que lui avait amenée le soudan d'Égypte ou de Babylone, ville située vis-à-vis de Memphis, près du Nil, et dont les ruines ont servi à former le grand Caire. François, accompagné du frère Illuminé, étant arrivé sur ces entrefaites au camp des croisés, eut révélation que l'avantage ne serait pas pour les chrétiens s'ils livraient combat aux infidèles (4), et s'efforça de les dissuader d'en venir aux mains. Ils n'écoutèrent pas ses conseils et sortirent de leurs retranchements, le 29 août, pour attaquer l'ennemi ; mais ils furent repoussés avec une perte de six mille hommes. Pendant que les armées étaient en présence, on ne pouvait s'éloigner du camp sans péril, les chefs musulmans ayant promis un besant d'or à quiconque leur apporterait la tête d'un chrétien. Rien n'intimida

(1) Wadding, an 1219, n° 17.
(2) *Ibid.*, an 1219, n° 31.
(3) Le comte J. d'Estourmel, *Journal d'un voyage en Orient*, t. II, p. 220.
(4) S. Bonav., Vi. S. F., c. 9.

François, qui se dirigea vers les infidèles avec un seul compagnon. Comme ils rencontrèrent deux brebis : « Prenons courage, mon frère, lui dit le saint, sur les promesses de celui qui nous envoie comme des brebis au milieu des loups. » Bientôt les musulmans accoururent, les garrottèrent, les accablèrent de coups et d'injures. « Je suis chrétien, leur dit François avec assurance ; menez-moi à votre maître. » Le soudan d'Égypte, devant lequel on les conduisit en effet, demanda aux deux religieux qui les envoyait : « Je suis envoyé, répondit le saint, non par les hommes, mais par le Dieu Très-Haut, pour vous montrer, à vous et à votre peuple, la voie du salut, en vous annonçant les vérités de l'Évangile. » Cette fermeté étonna le soudan ; il prit des sentiments plus humains, et invita François à se fixer auprès de lui. « J'y consens volontiers, repartit l'homme de Dieu, si vous voulez, vous et votre peuple, écouter la parole divine. Mais, si vous balancez entre Jésus-Christ et Mahomet, faites allumer un grand feu, dans lequel j'entrerai avec les docteurs de votre loi, afin que le Dieu, créateur des éléments, vous manifeste quelle est la foi qu'il faut suivre. » Le soudan répliqua qu'il ne croyait point qu'aucun docteur de sa loi acceptât le défi et s'exposât aux tourments pour sa religion. En effet, un des plus anciens imans avait déjà disparu, tremblant à cette proposition du saint. « Hé bien, reprit François, j'entrerai seul dans le feu, si vous me promettez, pour vous et pour vos sujets, de vous faire chrétiens dans le cas où j'en sortirai sain et sauf. » Le soudan repartit qu'il redoutait une sédition s'il engageait ainsi sa parole ; il offrit plusieurs présents au saint, qui, en les refusant, se rendit encore plus vénérable à ses yeux ; enfin il le renvoya sous escorte au camp des croisés, en lui disant : « Priez Dieu pour moi, afin qu'il me fasse connaître la vraie religion, et me donne le courage de l'embrasser. » Depuis lors il se montra plus favorable aux chrétiens : quelques auteurs ont même prétendu qu'il reçut la baptême peu de temps avant sa mort.

Bossuet, dans son Panégyrique de saint François d'Assise (1), parle ainsi de la mission du saint, en qui il exalte « la généreuse, la sage et triomphante folie du christianisme » : « Il court au martyre comme un insensé ; ni les fleuves, ni les montagnes, ni les vastes espaces des mers, ne peuvent arrêter son ardeur. Il passe en Asie, en Afrique, partout où il pense que la haine soit le plus échauffée contre le nom de Jésus. Il prêche hautement à ces peuples la gloire de l'Évangile ; il découvre les impostures de Mahomet, leur faux prophète. Quoi ! ces reproches si véhéments n'animent pas ces barbares contre le généreux François ? Au contraire, ils admirent son zèle infatigable, sa fermeté invincible, ce prodigieux mépris de toutes les choses du monde ; ils lui rendent mille sortes d'honneurs. François, indigné de se voir ainsi respecté par les ennemis de son Maître, recommence ses invectives contre leur religion monstrueuse : mais, étrange et merveilleuse insensibilité ! ils ne lui témoignent que plus de déférence, et le brave athlète de Jésus-Christ, voyant qu'il ne pouvait mériter qu'ils lui donnassent la mort : « Sortons d'ici, mon frère, disait-il à son compagnon ; fuyons, fuyons bien loin de ces barbares trop humains pour nous, puisque nous ne les pouvons obliger ni à adorer notre Maître ni à nous persécuter, nous qui sommes ses serviteurs. O Dieu ! quand mériterons-nous le triomphe du martyre, si nous trouvons des honneurs même parmi les peuples les plus infidèles ? Puisque Dieu ne nous juge pas dignes de la grâce du martyre, ni de participer à ses glorieux opprobres, allons-nous-en, mon frère, allons achever notre vie dans le martyre de la pénitence ; ou cherchons quelque endroit de la terre où nous puissions boire à longs traits l'ignominie de la croix. »

Saint François se rendit en Palestine et en Syrie (1). C'est à la piété qui le porta à aller chercher en Orient les travaux de l'apostolat et la couronne du martyre, que les Frères-Mineurs de l'Observance doivent qu'on leur ait confié la garde des saints lieux. Le patriarche acquit ainsi pour son ordre le privilége de prier et de mourir entre le berceau et la sépulture du Christ ; et aujourd'hui encore ces bons religieux, dont les infidèles même respectent le costume, et dont l'hospitalité est bénie par de nombreux pèlerins, ont un toit et un autel à Jérusalem, à Bethléem, à Nazareth, à Jaffa, partout où l'his-

(1) *Œuvres complètes de Bossuet*, édit. Lefèvre, t. v, p. 133.

(1) Wadding, an 1219, n° 31.

toire de la rédemption a laissé un souvenir (1).

Lorsque saint François revint en Italie, il apprit avec joie la fin glorieuse de cinq de ses frères. Bérard, Pierre, Othon, Ajut, Accurse, que le fondateur avait chargés d'aller prêcher l'Évangile aux mahométans de l'Occident, avaient commencé leur mission par les Maures de Séville (2). Un chrétien, chez lequel ils passèrent huit jours dans la prière et les œuvres de mortification, demandant à Dieu la force du martyre, voulut les détourner de leur projet, dans la crainte que le commerce des chrétiens au milieu des infidèles n'en reçût préjudice. Ils quittèrent sa maison, et allèrent successivement dans deux mosquées d'où on les repoussa avec violence. Ils se présentèrent alors à la porte du chef des Maures, comme des ambassadeurs qui lui étaient envoyés de la part de Jésus-Christ, le maître des rois; et ils auraient été immolés sur-le-champ, si le fils du prince n'eût modéré le courroux de son père, qui se borna à les faire enfermer dans une tour. Du haut de cette tour, ils annoncèrent encore la parole de Dieu à tous ceux qui étaient à portée de leur voix. On interrompit leur apostolat en les plaçant dans une basse-fosse. Cinq jours après, le chef mahométan les appela en sa présence, et promit de les combler de faveurs s'ils renonçaient à leur foi. « Plût à Dieu, répondirent-ils, que vous voulussiez vous faire à vous-même la grâce que vous nous offrez, en quittant votre erreur pour vous sauver par la lumière de l'Évangile de Jésus-Christ! Vous pouvez faire mourir nos corps; mais vous enverrez nos âmes au ciel, car nous sommes sûrs que la mort nous procurera l'immortalité. » Le prince, voyant leur constance, les laissa s'embarquer pour Maroc sur un vaisseau qui conduisait en Barbarie plusieurs chrétiens mécontents.

La Barbarie est cette partie de l'Ardh-el-Maghreb, ou contrée du couchant, qui embrasse, le long de la Méditerranée, la zone cultivable nommée Tell ou les Hautes-Terres. Le Maroc répond au Maghreb-aqssay (couchant éloigné), l'Algérie au Maghreb-aousath (couchant moyen), Tunis et Tripoli occupent l'Afyqyah des Arabes.

Le Maroc comprend une portion de la Mauritanie césarienne et de la Mauritanie tingitane. Ces contrées étaient passées, comme le reste de l'Afrique septentrionale, des Romains aux Vandales, de ceux-ci à l'empire grec et aux Arabes, parmi lesquels différentes dynasties se disputèrent le pouvoir jusqu'à ce que Mouley-Ali schérif, descendant de Mahomet, plaçât, au XVIe siècle, sa famille sur le trône qu'elle n'a pas cessé d'occuper. Le royaume de Fez, au nord de la Morbeya; celui de Maroc, au sud de ce fleuve; celui de Sous; la province de Dara'h et le royaume de Tâfilélt, rentrèrent dans les limites de cet État. La grande ville de Maroc est située dans une plaine vaste et fertile, qui est en même temps un plateau élevé d'environ 250 toises au-dessus du niveau de la mer (Pl. I, n° 1). Des aqueducs entourent cette capitale : quelques-uns ont 10 à 12 pieds de profondeur; mais ils sont généralement en ruines. Ces conduits d'eau, qui se prolongent jusqu'au pied de l'Atlas, quelquefois à une distance de vingt milles, sont les signes évidents d'une connaissance des arts beaucoup plus avancée et d'une population beaucoup plus nombreuse que celle qui existe depuis le XIIIe siècle. Dans un rayon de vingt-huit milles au sud-sud-est de Maroc, s'élève le Miltsin, le plus haut sommet mesuré de l'Atlas : sa hauteur absolue est de 1782 toises. Vers le sud-est, à environ dix-huit milles, on voit d'immenses ruines, nommées Tassremoot par les indigènes : ce sont des débris de fortes et épaisses murailles en pierres de taille, de bains, de voûtes, etc., qui ont appartenu probablement à une ville romaine ou même carthaginoise; et la tradition populaire raconte sur la chute de cette antique cité des circonstances analogues à celles qui accompagnèrent la chute de Troie, rapprochement à coup sûr fort curieux.

En Algérie, s'élève l'antique Cirtha, aujourd'hui Constantine, qui vit naître deux puissants rois de Numidie, Massinissa et Jugurtha, et qui fut ensuite la capitale de la Mauritanie césarienne : le pont sur le Roumel ou Soufegmar, bâti par les Romains, les quatres portes revêtues de sculptures élégantes, l'arc de triomphe, le bas-relief près du pont, plusieurs pierres sépulcrales, une grande quantité de ruines d'autels, de bas-reliefs, d'aqueducs et de colonnes, rappellent les magnifiques constructions de cette ville, jadis l'une des plus importantes de l'Afrique. Dans la partie supérieure, le Ouad el-Kebir sort

(1) *Annales de la propagation de la foi*, t. XII, p. 318.
(2) Wadding, an 1219, n°s 26-29; an 1220, n°s 26-31.

le reste de
s aux Van-
aux Arabes,
se disputè-
-Ali schérif,
xvie siècle,
cessé d'oc-
de la Mor-
leuve ; celui
le royaume
ites de cet
située dans
st en même
50 toises au-
, n° 1). Des
uelques-uns
mais ils sont
s d'eau, qui
as, quelque-
, sont les si-
s arts beau-
on beaucoup
te depuis le
-huit milles
Miltsin, le
: sa hauteur
e sud-est, à
d'immenses
indigènes :
es murailles
oûtes, etc.,
ne ville ro-
la tradition
ette antique
elles qui ac-
prochement

ha, aujour-
ux puissants
rtha, et qui
tanie césa-
Soufegmar,
es revêtues
iomphe, le
erres sépul-
es d'autels,
nnes, rap-
s de cette
e l'Afrique.
-Kebir sort

toire de la rédemption a laissé un souvenir (1).

Lorsque saint François revint en Italie, il apprit avec joie la fin glorieuse de ses disciples, Bérard, Pierre, Othon, Ajute, Accurse, que le fondateur avait chargés d'aller prêcher l'Évangile aux mahométans de l'Occident, et qui avaient commencé leur mission par les [illegible]. Un chrétien, chez lequel ils passaient leurs jours dans la prière et les exercices de mortification, demandant à Dieu la faveur du martyre, voulut les [illegible] dans la crainte que le [illegible] des chrétiens ne [illegible] des infidèles [illegible] préjudice. Ils quittèrent sa maison, et allèrent [illegible] dans une mosquée d'où ils les repoussèrent avec violence. Ils se présentèrent alors à la porte du chef des Maures, comme des ambassadeurs qui lui étaient envoyés de la part de Jésus-Christ, le maître des rois; et ils seraient été immolés sur-le-champ, si le fils du prince n'eût modéré le courroux de son père [illegible] à les faire conduire dans [illegible] du haut de cette tour, [illegible] [illegible] de [illegible] les plaçant dans une [illegible] couverte, le chef mahométan les appela en sa présence, et promit de les combler de faveurs s'ils renonçaient à leur foi. « Plût à Dieu, répondirent-ils, que vous voulussiez vous faire à vous-même la grâce que vous nous offrez, en quittant votre erreur pour vous sauver par la lumière de l'Évangile de Jésus-Christ! Vous pouvez faire mourir nos corps; mais vous enverrez nos [illegible] au ciel, car nous sommes sûrs que la mort [illegible] procurera [illegible] constance, les faisant [illegible] pour Maroc sur un vaisseau qui [illegible] Barbarie plusieurs chrétiens [illegible].

La Barbarie est cette partie de l'Arabie-el-Maghreb, ou contrée du couchant, qui embrasse, le long de la Méditerranée, la zone cultivable [illegible] Tell ou les Hautes-Terres. Le Maroc répond au Maghreb-aqssay (couchant éloigné), [illegible] Maghreb-aousath (couchant moyen), [illegible] qui occupent l'Afyqyah des Arabes.

Le Maroc comprend une portion de la Mauritanie [illegible] et de la Mauritanie tingitane. Ces contrées étaient peuplées, comme le reste de l'Afrique septentrionale, des Romains, des Vandales, de ceux-ci à l'empire grec et aux Arabes, par lesquels différentes dynasties se disputèrent le pouvoir jusqu'à ce que Moulay-Ali-ebdrif, descendant de Mahomet, plaçât, vers [illegible] siècle, sa famille sur le trône qu'elle n'a pas cessé d'occuper. Le royaume de Fez, au nord de la Morbeyah; celui de Maroc, au sud de ce fleuve; celui de Sous; la province de Dara'h et le royaume de Tâfilélt, rentrent dans les limites de cet État. La grande ville de Maroc est située dans une plaine vaste et fertile, qui est en même temps un plateau élevé d'environ 250 toises au-dessus du niveau de la mer (Pl. 1, n° 1). Des aqueducs entourent cette capitale; quelques-uns ont [illegible] de profondeur; mais ils sont [illegible] en ruines. Ces [illegible] qui se prolongent jusqu'au pied de l'Atlas, quelques-uns à une distance de vingt milles, sont les signes évidents d'une connaissance des arts beaucoup plus avancée et d'une population beaucoup plus considérable que celle qui existe depuis le [illegible] dans un rayon de vingt-huit milles au [illegible] de Maroc, [illegible] l'Atlas, le plus haut sommet occupé de l'Atlas, la hauteur absolue est de 1782 toises. Vers le sud-est, à environ dix-huit milles, on voit d'immenses ruines, nommées Tassremoot par les indigènes; ce sont des débris de fortes et épaisses murailles en pierres de taille, de bains, de voûtes, etc., qui ont appartenu probablement à une ville romaine [illegible]; et la tradition [illegible] de cette antique [illegible] des circonstances analogues à celles qui accompagnèrent la chute de Troie, rapprochement à coup sûr fort curieux.

En Algérie, s'élève l'antique Cirtha, aujourd'hui Constantine, qui vit naître deux puissants rois de Numidie, Massinissa et Jugurtha, et qui fut ensuite la capitale de la Mauritanie césarienne: le pont sur le Roumel ou Soufegmar, bâti par les Romains, les quatre portes revêtues de sculptures élégantes, l'arc de triomphe, le bas-relief près du pont, plusieurs [illegible] sépulcrales, une grande quantité de [illegible] d'autels, de bas-reliefs, d'aqueducs et de colonnes, rappellent les magnifiques constructions de cette ville, jadis l'une des plus importantes de l'Afrique. Dans la partie supérieure, le Chaud-el-Kebir sort

(1) *Annales* [illegible] *de la foi*, t. xii, p. 318.
(2) Wadding, [illegible] (1230, n° 29-31.

de la reste de
e aux Van-
ous Arabes,
ar dispute
Abd-el-kadir,
XIXe siècle,
cessé d'ex-
de la Mor-
leave, celui
le royaume
nites de cet
située dans
t en même
0 toises au-
, n° 1). Des
uelques-uns
mais ils sont
e-Chapu, qui
ux, quoique
y sont les si-
e-arts beau-
ou beaucoup
te depuis le
-huit milles
Mitain, le
-a hauteur
e sud-est, à
d'immenses
indigènes c
es murailles
ntes, etc.,
ne ville ro-
la tradition
ette antique
elles qui ac-
prochement

na, aujour-
x puissants
tha, et qui
Lanie César
Soufegmar,
es revêtues
mpte, la
ves sépul-
d'asteb,
nes, rap-
de cette
l'Afrique.
-kebir sort

d'un souterrain et forme une grande cascade : ce point est élevé de 600 pieds au-dessus de la plaine.

C'est encore en Algérie qu'on voit les traces d'Hippone, la ville épiscopale de saint Augustin, dont les ruines étaient, au XIIIe siècle, le trop fidèle emblème des pertes éprouvées par le christianisme et la civilisation sur cette terre d'Afrique qu'éclairaient naguère les travaux de tant de saints docteurs. Il appartient à deux prélats qui ont fait le pèlerinage d'Hippone d'en raconter la chute et d'en décrire les ruines.

« L'empire d'Occident, mutilé par la perte de Rome, dit M. Donnet (1), tombait en pièces de toutes parts. Les Goths régnaient dans la moitié de l'Italie, les Vandales désolaient l'Espagne, les Francs ravageaient les frontières de la Gaule, et les Huns étaient en marche pour écraser peuples civilisés et peuples barbares. L'Afrique ne pouvait échapper à tant de fléaux. Les Vandales passent la mer en 428. Poussés par un esprit de fanatisme qui servait de prétexte à leurs rapines et à leurs fureurs, ces barbares chassaient devant eux un peuple timide, réduisaient en cendres les monastères et les églises. Ils saccagèrent toute cette belle côte d'Afrique, couverte de cités florissantes, et déjà ils étaient aux portes d'Hippone avec Genseric à leur tête.

« Au milieu de ces scènes d'horreur, Augustin, assiégé dans sa ville épiscopale, qu'il ne voulut jamais abandonner, prodiguait les exemples de son courage et de sa résignation ; il donnait des soins aux combattants et aux blessés ; il les animait de sa foi, les soutenait par sa charité ; son nom était comme un *inexpugnable rempart ;* et l'on voyait se réaliser dans sa personne ces paroles du prophète des douleurs : «Je te présente-« rai à ce peuple comme un mur d'airain, un mur « inébranlable ; ils s'élèveront contre toi, et ils « ne prévaudront pas» (Jérémie, XV, 20). Les barbares attaquèrent longtemps sans succès des murs défendus par la présence du saint pontife. Dans le troisième mois du siége, accablé d'inquiétudes et de douleurs, il expira âgé de soixante et seize ans, le cœur déchiré par les maux de ses enfants, et les yeux attachés sur cette cité céleste dont il avait écrit la merveilleuse histoire.

« Hippone fut prise et ruinée. Cette célèbre Église d'Afrique, théâtre de tant de combats et de tant de gloire, qui s'étendait depuis Carthage jusqu'au désert, disparut avec ses trois cents évêques. Augustin avait été le dernier grand homme de cette partie du monde, et la barbarie commençait après lui.

« Les Vandales, qui avaient troublé ses derniers jours, menacèrent sa tombe. Il fallut leur dérober les dépouilles du glorieux défenseur de la foi. Elles furent portées en Sardaigne, les prélats qui survécurent à Augustin n'ayant point voulu, en prenant la route de l'exil, laisser les restes de celui qui fut si longtemps leur guide, leur père et leur modèle, à la merci de l'arianisme persécuteur. Un des plus vénérables proscrits, saint Fulgence de Ruspe, né d'une famille sénatoriale, accomplit cette mission. C'est la lecture d'un sermon de saint Augustin qui l'avait soudainement déterminé à renoncer au monde : il était naturel qu'il prît sous sa garde ce qui restait de son illustre maître.

« La Sardaigne méritait l'honneur de servir d'asile aux restes mortels de saint Augustin, elle qui, de bonne heure, s'était émue à la parole évangélique, et dont les enfants avaient confessé la foi sous la hache des bourreaux. Deux siècles après, les Sarrasins, qui venaient de laisser des traces sanglantes de leur passage dans le midi de la France et de l'Italie, se rendaient maîtres de la Sardaigne, et le corps de saint Augustin tombait en leur pouvoir. Un pieux roi lombard, Luitprand, racheta ces sacrées dépouilles, qui trouvèrent à Pavie un abri digne de leur gloire.

« Chassés tour à tour de leur sépulcre par l'arianisme et par l'islamisme, les ossements de saint Augustin ont partagé les destinées du catholicisme en Orient. »

M. Sibour (1) décrit en ces termes sa visite à Hippone :

« Nous traversons la Bou-Djemma (Père de l'Église) sur un pont romain, le même que passèrent si souvent Augustin et son ami Alype. En quittant le pont et la grande route, nous pre-

(1) *Lettre pastorale de M. l'archevêque de Bordeaux sur son voyage en Afrique,* à l'occasion de la translation des reliques de saint Augustin, p. 8.

(1) *Lettre pastorale de M. l'évêque de Digne sur son voyage en Afrique,* p. 22.

nons à droite un chemin bordé d'arbres divers, et nous nous trouvons dans la limite de l'ancienne ville. L'ombre d'Augustin sembla nous apparaître alors, pour nous accompagner, en pleurant, à travers les ruines et la solitude de sa chère Hippone.

«Les premières ruines qui se présentent sont celles de la basilique de la Paix, située dans la plaine, entre le monticule et la mer. Elles consistent (ici les plus petits détails nous semblent intéressants) en une partie de grand arc et porte avec coulisse, jointe latéralement à un réduit circonscrit, dans trois côtés, par un mur régulier surmonté d'une voûte demi-circulaire, et en autres grands massifs de maçonnerie renversés. Le tout est disposé à peu près circulairement, et entremêlé de cactus de quinze pieds de haut, dont les troncs ont un pied environ.

«Un peu au-dessous du sommet d'une des deux collines sur lesquelles était jadis Hippone, se voient les vastes *citernes*, dites *de saint Augustin*. Ce sont deux grands parallélogrammes voûtés, et divisés transversalement par des murs très-forts en plusieurs salles, et qui forment la plus considérable des ruines que nous visitions. Vers le milieu de la hauteur du mur qui sépare les deux parallélogrammes, et dans son épaisseur, est un passage ou une espèce de galerie, avec une rigole au milieu dans toute la longueur, et de petites ouvertures circulaires à la voûte de loin en loin, pour conduire l'eau, apparemment dans l'intérieur des citernes. A l'extrémité de cette étroite galerie, furent cachées, d'après la tradition du pays, les reliques de saint Augustin, lors de l'invasion des barbares. Ce lieu est blanchi de temps en temps avec de la chaux par les musulmans. Ils n'y pénètrent qu'après s'être purifiés par le sacrifice d'un coq; et, le vendredi, ils y font brûler des cierges et de l'encens, en l'honneur du *marabou Roumi-el-Kebir* (saint Augustin). La Providence a voulu que celui qui, de son vivant, était honoré même des païens, reçût ainsi une sorte d'hommage, après sa mort, de la part des infidèles.

«La jolie colline, aussi bien que les environs, est couverte d'oliviers, sauvages pour la plupart, de figuiers, de jujubiers, de caroubiers; on y voit aussi quelques aloès. Derrière Hippone s'ouvre une large et belle vallée, bordée de hautes montagnes verdoyantes, et arrosée par les eaux de la Bou-Djemma. Cette vallée s'étend du côté de Constantine.»

Les ruines d'Hippone, si tristes au XIIIe siècle, seront un jour consolées. Lorsque saint Louis mourra à Tunis, de nouvelles semences de civilisation pour l'Afrique s'échapperont de sa couche funèbre, les cendres du grand évêque tressailleront dans leur sanctuaire de Pavie. Et quand la France, qui ne dit jamais *c'est assez* tant qu'il y a de nouvelles gloires à conquérir, plantera son drapeau sur la plage africaine, elle achèvera l'œuvre de saint Louis, elle fera plus que n'aura pu faire Charles-Quint; elle préparera le tombeau de saint Augustin à Hippone, et ouvrira la seule porte par laquelle la civilisation puisse rentrer dans son antique domaine. Des évêques fugitifs et proscrits ont traversé la mer avec le dépôt sacré à qui la terre natale refusait un tombeau : des évêques libres et heureux de leur mission, portés sur la même mer, rendront Augustin à sa patrie et au culte d'imitation et d'amour de son successeur immédiat (1).

Tunis est situé sur une hauteur, au fond d'une vaste lagune nommée Boghaz. Vers le nord-est de la péninsule formée par cette lagune et la Méditerranée, les Phéniciens avaient bâti la rivale de Rome, la superbe Carthage, longtemps maîtresse de tout le commerce de cette mer. Une triple muraille, haute de trente coudées et flanquée de nombreuses tours, ceignait en grande partie la ville proprement dite, appelée Megara. En dedans des murailles, il y avait deux étages voûtés : dans l'un étaient logés 300 éléphants et 4,000 chevaux; dans l'autre étaient déposés le fourrage, les harnais, etc. Vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers trouvaient un abri dans les casernes. La citadelle, qui se nommait Byrsa, était placée au haut d'une colline qu'on voit encore. Le port, creusé de main d'homme, et qui s'appelait Cothon, se divisait en deux parties, l'une destinée à la marine marchande, l'autre aux vaisseaux de guerre. Du palais de l'amiral, disposé au milieu, non-seulement on pouvait voir tous les bâtiments qui entraient ou sortaient, mais la vue se prolongeait jusque sur la haute mer. Cette ville, incendiée et

(1) *Lettre pastorale de M. l'archevêque de Bordeaux*, etc., p. 10.

démolie lorsqu'elle succomba sous les efforts des Romains, fut reconstruite, et devint la capitale d'une des provinces romaines d'Afrique. Saint Cyprien, dont elle était la patrie, y eut son siége; elle souffrit beaucoup de l'invasion des Vandales; enfin les Arabes, qui s'en emparèrent vers la fin du VIIe siècle, lui portèrent le coup mortel. Avant saint Louis, il n'existait plus qu'un château fort, une tour, et quelques maisons éparses au milieu des ruines. Les restes de l'antiquité, tels que temples, théâtres, inscriptions, ne sont pas rares sur le sol de Carthage et des contrées voisines. Le monument le plus important est un aqueduc de 70 pieds de haut, qui, partant de Zawan et de Zungar, à cinquante milles de la ville, fournissait de l'eau aux habitants. Les débris des citernes publiques offrirent un coup d'œil imposant à M. de Châteaubriand : c'est une suite de voûtes qui prennent naissance les unes dans les autres, et qu'un corridor borde dans toute leur longueur. Chaque maison avait sa citerne, et, au milieu des anciens faubourgs, on distingue, sur un espace d'environ trois milles, une suite de réservoirs disposés de manière à recevoir l'eau de pluie; précautions contre la soif, qu'il était naturel de multiplier dans une contrée aussi chaude et aussi aride. Cette observation nous conduit à parler de la température de ce pays, où l'on jouit d'un très-beau climat. L'hiver y offre l'image du printemps : dès le mois de janvier, les champs sont couverts de verdure et émaillés de mille fleurs. La chaleur se soutient ordinairement à 10 ou 12 degrés, et s'élève souvent à 15 ou 16. Le vent du nord, qui se déchaîne quelquefois avec violence, excite des tempêtes le long de la côte, rend la navigation très-dangereuse, et annonce toujours les pluies. Elles commencent à tomber en octobre, et continuent par intervalle jusqu'à la fin d'avril. Plus elles sont abondantes, plus on a l'espoir d'une heureuse récolte. Dans le commencement de mai, les nuages disparaissent, et le ciel est presque toujours serein jusqu'au retour de l'hiver. Dans les mois de juin, de juillet, d'août, la température est, à l'ombre, de 24 à 30 degrés. Ces chaleurs brûlantes de l'été seraient insupportables, si elles n'étaient tempérées par un vent frais qui s'élève vers neuf heures du matin. Il vient de la mer, et augmente à mesure que le soleil monte sur l'horizon; il diminue ensuite à proportion que l'astre s'abaisse, et tombe tout à fait aux approches de la nuit. Alors un calme absolu règne dans la nature. Les vapeurs aqueuses, élevées et répandues dans l'atmosphère pendant la chaleur du jour, retombent en rosées abondantes, et épanchent une fraîcheur délicieuse sur la terre aride et desséchée. Des milliers d'étoiles brillent sur un ciel d'azur : elles lancent des feux plus vifs et plus étincelants que dans les climats tempérés. Tel est le climat dont jouissait cette Carthage que l'œil ne reconnaît plus qu'à ses tristes débris. A l'exception des citernes, aucun monument ne paraît antérieur à la domination romaine.

Dans la région de Tripoli, la magnifique Cyrène a laissé sur le plateau de Barqah de nombreux vestiges de sa splendeur éclipsée. La nécropolis attire surtout les regards : les tombeaux, creusés dans le roc et somptueusement décorés, attestent le respect des Cyrénéens pour les morts.

Après avoir décrit cette région de l'Afrique septentrionale à laquelle on a donné le nom de Barbarie, nous allons montrer les intrépides enfants de saint François essayant d'y rallumer le feu, depuis longtemps éteint, du christianisme.

Pierre, infant de Portugal, s'était retiré à Maroc, à cause de quelques différends avec Alfonse II, son frère. Le Castillan Ferdinand de Castro lui présenta les cinq religieux arrivés de Séville, et lui apprit ce qui leur était arrivé chez les Maures d'Espagne. Le prince les engagea à modérer leur zèle, afin de ne pas éprouver le même sort en Afrique; mais, dès le lendemain, à l'aurore, ils se mirent à prêcher aux musulmans partout où ils les rencontraient. Le Mira-ma-Molin venant un jour à passer, comme Bérard, qui savait mieux l'arabe que ses frères, était entouré d'un groupe nombreux qu'il s'efforçait d'attirer au christianisme la présence de ce chef, loin d'intimider le missionnaire, rendit ses exhortations plus animées. Le mahométan, qui ne s'expliquait pas un zèle si vif, crut Bérard atteint de folie, et ordonna de ramener les Franciscains en pays chrétien. L'infant leur donna des guides pour les conduire à Ceuta, place forte située sur une presqu'île à l'extrémité orientale du détroit de Gibraltar, avec un mauvais port (planche I, n° 2). Ils se dérobèrent en route à leurs conducteurs, et, de retour à Maroc, ils recommencèrent à prêcher sur la

place publique. Le Mira-ma-Molin les fit jeter dans une basse-fosse, avec ordre de les y laisser mourir de faim. Des chaleurs excessives ayant tout à coup multiplié les maladies, il leur rendit la liberté et les dirigea sur un port. Les Frères-Mineurs s'échappèrent de nouveau, et reparurent à Maroc, dans l'espoir que les vérités de l'Évangile trouveraient les esprits plus dociles. Les chrétiens de cette ville, craignant que l'ardeur d'un zèle si généreux ne leur attirât des persécutions, les firent garder dans la demeure de l'infant. Ils accompagnèrent le prince portugais dans une expédition contre des tribus rebelles de l'intérieur de l'Afrique. L'armée revenait victorieuse; mais, épuisée par une marche de trois jours dans le désert, elle souffrait tous les tourments de la soif. Dieu manifesta sa puissance aux yeux de ces infidèles par le moyen d'un humble disciple de saint François. Les *Annales des Frères-Mineurs* rapportent que, nouveau Moïse, Bérard frappa le sable aride, et qu'il en jaillit une source abondante. Les Franciscains, de retour à Maroc, s'étant mis à prêcher Jésus-Christ, le Mira-ma-Molin ordonna de les décapiter. Celui qui avait reçu ces ordres avait été témoin du miracle : aussi, dans l'espoir de fléchir le prince, se borna-t-il à envoyer les missionnaires en prison. Le geôlier, chrétien rénégat, ne leur épargna aucun outrage. Comme la captivité ne diminuait ni leur courage ni leur zèle pour la conversion des Maures, ils furent livrés aux bourreaux. On les fouetta à deux reprises avec tant de cruauté, que leurs côtes restèrent à découvert; on versa ensuite sur leurs plaies de l'huile bouillante et du vinaigre; on les traîna sur des morceaux de pots cassés. Pendant ce supplice, intérieurement fortifiés par l'Esprit consolateur, ils ne faisaient entendre que les louanges de Dieu. Le Mira-ma-Molin voulut qu'ils comparussent devant lui. Lorsqu'on les conduisait dépouillés et garrottés, un musulman les sollicita d'embrasser la loi de Mahomet. Othon, pour marquer l'horreur que lui causait l'apostasie, cracha contre terre, ce qui lui attira un soufflet : il présenta aussitôt l'autre joue, en priant Dieu de pardonner à son ennemi. Dès que le Mira-ma-Molin vit les missionnaires : « Êtes-vous, leur demanda-t-il, ces impies qui méprisent la vraie foi, ces insensés qui condamnent le prophète de Dieu? — Nous ne méprisons point la vraie foi, répliquèrent-ils, nous sommes prêts à mourir pour la défendre; mais nous disons que la vôtre est fausse, et nous détestons Mahomet, qui l'a inventée. » Croyant gagner par les séductions ceux qui résistaient aux tourments, le prince leur offrit de l'or, fit venir des femmes richement parées. « Suivez la loi de Mahomet, leur dit-il, et je vous les donnerai pour épouses avec de grandes richesses. — Gardez vos biens et vos faux plaisirs, répondirent les confesseurs; nous ne voulons que Jésus-Christ. Tourmentez-nous par de plus cruels supplices, ils combleront nos vœux. » Le Mira-ma-Molin, furieux de l'inutilité de ses efforts pour ébranler leur constance, prit son cimeterre, et leur fendit la tête de sa propre main, le 16 janvier 1220. L'infant fit recueillir ou racheter leurs reliques, qui furent rapportées à Coïmbre et déposées dans l'église de Sainte-Croix. Sixte IV canonisa ces saints religieux en 1481; leurs noms sont inscrits dans le Martyrologe romain.

L'année suivante, sept prêtres du même ordre s'embarquèrent dans un port de Toscane pour le Maroc, se proposant, comme les cinq martyrs, d'annoncer Jésus-Christ aux mahométans (1). Leurs noms étaient : Daniel, Samuel, Ange, Donule, Léon, Nicolas et Hugolin. Le premier était provincial de Calabre; les autres le regardaient comme leur père. Lorsqu'ils furent arrivés à Ceuta, ils prêchèrent pendant trois jours dans le faubourg de cette ville, habité par des marchands chrétiens de Pise, de Gênes et de Marseille. Le samedi, 2 octobre, ils se préparèrent, par la réception des sacrements, au martyre, et se lavèrent mutuellement les pieds, à l'exemple de Jésus-Christ, qui avait lavé les pieds de ses disciples avant sa passion. Le lendemain, dimanche, la tête couverte de cendres, le cœur embrasé du feu du Saint-Esprit, ils entrèrent dans la cité, et s'adressèrent aux infidèles. Quand on les entendit proclamer que Jésus-Christ est le seul vrai Dieu, et qu'il n'y a de salut qu'en lui, on ne tarda point à les saisir, à les accabler de coups, à les traîner devant le chef mahométan. Ce prince, à leur vêtement grossier et à leur tête rasée, les prit pour des insensés, et les fit jeter dans une prison obscure,

(1) Wadding, an 1221, n° 25-26.

où on les tourmenta de diverses manières. Du fond de leur cachot, ils trouvèrent moyen d'adresser à l'aumônier des Génois, ainsi qu'à un Frère-Mineur et à un Frère-Prêcheur, cette lettre, expression de leur joie et de leurs espérances : «Béni soit le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous soutient dans nos souffrances, et qui prépara au patriarche Abraham la victime pour le sacrifice; Abraham, qui a obtenu la justice et le titre d'ami de Dieu, parce qu'il est sorti de sa terre et a erré dans le monde, plein de confiance dans l'ordre du Seigneur. Ainsi donc, que celui qui est sage devienne fou pour être sage, car la sagesse de ce monde est folie devant Dieu. Il nous a été dit : «Allez prêcher l'Évangile à toutes les créatures, «et enseignez que le serviteur ne doit pas être «plus grand que le maître. Si vous êtes per«sécutés, considérez que moi aussi j'ai été «persécuté.» Et nous, très-petits et indignes serviteurs, nous avons quitté notre pays, nous sommes venus prêcher l'Évangile aux nations infidèles; nous sommes pour les uns une odeur de vie, pour les autres une odeur de mort. Nous avons prêché ici devant le roi et devant son peuple la foi de Jésus-Christ, et on nous a chargés de fers. Nous sommes pourtant grandement consolés en Notre-Seigneur, et nous avons confiance qu'il recevra notre vie comme un sacrifice agréable» (1). Le chef mahométan, ayant été averti du bonheur qu'ils goûtaient dans leur prison, les fit venir et tenta leur foi par l'offre de richesses : ils n'eurent que du mépris pour elles. Le prince ordonna qu'ils fussent séparés, pensant qu'on les réduirait isolément avec plus de facilité; aux promesses, il ajouta les menaces : mais les confesseurs eurent une constance égale pour défier les tourments et pour refuser les vains plaisirs de la terre. Un musulman, transporté de colère, déchargea un coup de cimeterre sur la tête de Daniel, qu'un autre mahométan pressa d'abjurer pour éviter un sort plus terrible. Le généreux Franciscain répondit en l'invitant à se convertir lui-même, afin de ne pas aller en enfer, où Mahomet était déjà, et où l'Alcoran conduisait. Les six autres religieux se jetèrent aux pieds de Daniel, remerciant Dieu de ce que leur supérieur avait les prémices du martyre auquel ils espéraient participer tous. Le confesseur les embrassa et les bénit. « Réjouissons-nous, leur dit-il, le ciel nous est ouvert; les anges viennent au-devant de nous : ce jour sera celui de notre victoire.» Le prince mahométan, voyant leur fermeté, prononça contre eux un arrêt de mort. Ils marchèrent au supplice les mains attachées derrière le dos, poursuivis par les injures des musulmans, mais radieux et célébrant la miséricorde du Seigneur qui les appelait à lui. Ils présentèrent avec joie leurs têtes aux bourreaux, qui les tranchèrent, et qui mirent en pièces les corps des martyrs, le 10 octobre 1221. Ces confesseurs ne sont nommés que le 13 dans le Martyrologe romain. Les marchands génois, marseillais et pisans, recueillirent leurs restes mutilés.

Comme saint François, saint Dominique ne cessa pas de demander à Dieu la renaissance spirituelle des peuples assis dans les ombres de la mort. Il avait fait du ministère de la parole la fin principale de son institut, et son plus vif désir eût été d'aller évangéliser les nations barbares. «Le saint Père, dit Fontana (1), pour donner à ses enfants l'exemple des bonnes œuvres, songea à procurer la conversion des Maures et des autres gentils, par la prédication de l'Évangile. C'est pourquoi, ayant confié le soin de l'ordre au P. Mathieu, Français, qui fut le premier et le dernier abbé dans cet institut, il résolut d'aller en Afrique, pour joindre à la prédication de la vraie foi la palme du martyre; mais Dieu, qui l'avait destiné à rendre de plus grands services à l'Église, ne voulut pas que ce saint projet fût mis à exécution.» Le pape Honorius lui ayant mandé d'envoyer de ses religieux chez les mahométans d'Espagne et d'Afrique, il choisit, pour cet apostolat, des frères recommandables par leur doctrine comme par leurs mœurs, et dont les prédications et les prières firent entrer, par le baptême, une grande multitude d'infidèles dans le sein de l'Église (2). La présence à Ceuta d'un Frère-Prêcheur, l'un de ceux auxquels fut adressée la lettre des sept martyrs Franciscains, montre que les Dominicains pénétrèrent dans le Maroc. Parmi les disciples que

(1) Chavin, *Histoire de saint François d'Assise*, p. 135.

(1) *Monumenta dominicana*, an. 1217.
(2) *Ibid.*, an. 1220.

saint Dominique envoya au nord et à l'est de l'Europe, on distingue saint Hyacinthe, le thaumaturge de son siècle, Paul de Hongrie, et Sadoc. Honorius, plein d'ardeur pour la propagation de la foi, voulut que les évêques dans les diocèses desquels les Frères-Prêcheurs se trouvaient établis en désignassent chacun quatre, ou tout au moins deux, plus particulièrement propres aux missions chez les infidèles, et les fissent partir pour Rome. Ce Pape les chargea d'aller, avec les Frères-Mineurs, porter la parole du salut aux nations barbares (1). Lorsque le chapitre, qui, après la mort de saint Dominique, élut le maître général des Frères-Prêcheurs, eut fixé son choix sur Jourdain, le nouveau général, entrant dans les vues du fondateur, exhorta ses frères à s'occuper de la conversion des infidèles, et invita ceux qui voudraient s'y consacrer à le faire connaître en se prosternant à terre. Tous aussitôt, sauf quelques religieux retenus par le poids des ans, s'agenouillèrent en s'écriant : «Mon Père, me voici, envoyez-moi.» Et ils répétèrent ce cri avec une grande abondance de larmes, tant le zèle pour le salut des âmes enflammait leur cœur. Jourdain, rempli de joie en voyant l'empressement de ses enfants à procurer, au péril évident de leur vie, la conversion des infidèles, choisit les sujets les plus aptes au ministère apostolique, puis les répartit au Nord, à l'Orient, et spécialement dans la Terre-Sainte. Déjà saint Dominique avait chargé Xuron, de Milan, d'évangéliser, avec quelques compagnons, la Palestine et la Syrie, et d'y former des résidences; mission dont il s'était acquitté, en régénérant beaucoup d'infidèles dans l'eau baptismale. Brochard, envoyé par Jourdain en Palestine, avec plusieurs frères, établit le premier couvent à Damas; il en fonda ensuite à Nazareth, à Bethléem et en d'autres lieux, de sorte qu'en peu d'années les Dominicains possédèrent dix-huit maisons dans la Terre-Sainte (2). Au nord de l'Europe, l'ordre des Frères-Prêcheurs paya les fruits de salut qu'il produisit, parmi des nations encore barbares, de la vie de plus quatre-vingt-dix de ses généreux enfants, les uns égorgés, les autres tués à coups de flèches ou de lance, d'autres consumés par le feu (1).

Les Frères-Prêcheurs et Mineurs qui se trouvaient dans le Maroc reçurent du Pape Honorius l'autorisation de ne pas observer quelques statuts de leur ordre, auxquels ils ne pouvaient se conformer sans inconvénient pour la conversion des infidèles: ainsi on leur permit de laisser croître leur barbe et leurs cheveux, de ne point porter l'habit régulier, d'user de viande et de lait, etc. On leur accorda, en outre, pour toute l'Afrique, le pouvoir de prêcher, de baptiser, d'entendre les confessions, d'absoudre de toutes les censures réservées au Siége apostolique, de fulminer l'excommunication contre les hérétiques s'il s'en élevait, en un mot, de faire tout ce qui était nécessaire pour propager l'Évangile parmi les infidèles, ou pour le défendre contre la perfidie des apostats (2). Afin d'assurer une liberté entière au ministère des Dominicains, Honorius décida qu'ils ne pourraient être chargés, contre leur gré, de commissions apostoliques par les légats (3). L'an 1226, Jourdain ayant exposé au chapitre général les progrès que les Frères-Prêcheurs faisaient parmi les Barbares, et le besoin qu'ils avaient d'auxiliaires, un très-grand nombre se déclarèrent disposés à remplir cet apostolat: le maître-général fit le choix des plus capables, qu'il dirigea vers le nord de l'Europe, vers la Palestine et vers l'Afrique (4).

Maroc, arrosé du sang des cinq Franciscains dont le Mira-ma-Molin avait lui-même fendu la tête, ne fut pas toujours si hostile au christianisme. Le prince mahométan, ayant vu la peste et la famine ravager ses États pendant cinq ans, et ces fléaux s'apaiser par l'intercession des martyrs qu'on avait invoqués, permit que la foi fût prêchée dans tous ses domaines, et même qu'un évêque fût choisi pour Maroc, pourvu qu'on le tirât de l'ordre de saint François. Aux yeux du Pape, l'établissement d'un siége épiscopal à Maroc était déterminé non-seulement par la considération des conquêtes évangéliques à faire sur les mahométans, mais aussi par la nécessité de pourvoir d'une manière permanente aux besoins spirituels du noyau de chrétiens qui exis-

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1221.
(2) *Ibid.*, an. 1222.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1222.
(2) *Ibid.*, an. 1226.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

tait dans cette capitale. Marmol-Carvajal (1) dit, en effet, qu'elle renfermait « deux grands palais où demeuraient les chrétiens musarabes (*mozarabes*, chrétiens mêlés aux Maures), dont se servaient les rois de Maroc à la guerre; et leurs femmes et leurs enfants étaient là avec eux. Jacob Almansor (Yacoub Al Mansour) les emmena d'Espagne pour la garde de sa personne, et ils étaient ordinairement cinq cents chevaux, fort bien payés. On les laissait vivre en leur religion; de sorte qu'ils avaient une église au même quartier, où ils allaient entendre la messe. Ils ont été entretenus longtemps de la sorte, jusqu'à ce que don Jean Ier, roi de Castille, les fit revenir en Espagne, et leur donnât de grands biens et de grands priviléges. » Frère Agneau, élevé le premier à la dignité d'évêque de Maroc, eut plusieurs successeurs (2). Avec ces dispositions plus favorables des mahométans, contraste le martyre des frères Hugues, Léon et Dominique, qui souffrirent à Maroc vers l'an 1232 (3).

Peu de temps auparavant, sur un autre point de la Barbarie, la même couronne avait été accordée à frère Éleu. Ce dernier, qui était passé à Tunis avec frère Gilles, après avoir annoncé Jésus-Christ pendant quelques années dans une autre ville, fut poursuivi par une troupe de musulmans. Comme ils accouraient pleins de fureur, l'apôtre se mit à genoux, prit sa règle à la main, demanda l'absolution à son compagnon, et, tendant le cou à ses bourreaux, il reçut la palme, digne récompense de son zèle (4). Ces alternatives de tolérance et de persécution ne décourageaient pas les Franciscains. Ils se pressèrent sur le sol d'Afrique au point d'y former une province de leur ordre. En effet, Grégoire IX, écrivant en 1235 au chef mahométan de Tunis, lui recommanda de traiter avec égards le frère Jean, provincial de Barbarie (5).

La cruauté des Maures d'Espagne répondait à celle des mahométans d'Afrique. Les Franciscains Jean et Pierre, étant allés prêcher l'Évangile à Valence, furent conduits devant le prince et mis dans l'alternative de renier Jésus-Christ ou de mourir. Ils aimèrent mieux perdre la vie que la foi. Lorsqu'on les conduisait au supplice, en 1231, ils remercièrent le chef des musulmans de la grâce qu'il leur faisait, et demandèrent à Dieu que, pour l'en récompenser, il lui plût de le convertir. Dieu exauça cette sublime prière : le persécuteur se fit chrétien, et, après la conquête de Valence par le roi d'Aragon, Vincent (c'était le nom du converti) voulut affecter aux frères de ceux qu'il avait martyrisés le palais qu'on lui avait assigné pour sa résidence (1).

Le zèle de Grégoire IX pour la conversion des infidèles et pour la réunion des schismatiques, le porta à envoyer plusieurs Frères-Mineurs en diverses parties du monde. Un de ces messagers remit au soudan de Damas une lettre dans laquelle le Pape l'exhortait à recevoir la foi de Jésus-Christ dont il lui faisait l'exposition, et l'invitait à bien accueillir les Franciscains qui lui expliqueraient les moyens d'arriver au salut (2). « Si, ce qu'à Dieu ne plaise, ajoutait le pontife, vous négligez d'embrasser et de conserver cette foi qui a été prouvée par tant de témoignages authentiques et de miracles évidents, vous ne pourrez trouver aucune excuse à votre péché devant les yeux de ce souverain qui doit venir, dans l'éclat de sa puissance et de sa majesté, pour juger le monde par le feu. Au reste, nous ne recherchons pas vos biens, mais vous-même, et tout notre désir est de procurer le salut de votre âme. Nous ne prétendons rien diminuer ni de votre domaine, ni de votre gloire; au contraire, nous souhaitons d'accroître l'un et l'autre. Cet accroissement arrivera par la grâce de Jésus-Christ, qui ajoutera même à ce que nous désirons. Si vous exécutez ce que ces nonces de paix vous diront, vous deviendrez les prémices des fidèles en Jésus-Christ par la connaissance de sa foi, comme vous êtes le chef et le prince de vos sujets par la force de votre esprit qui vous distingue d'eux. D'autres souverains ont eu le même bonheur; ils ont été un instrument de salut pour le peuple par leur croyance : au lieu de diminuer ainsi la gloire temporelle de leurs États, ils l'ont augmentée, et ont mérité de recevoir de Dieu le royaume du ciel qui ne finira jamais. » Le Franciscain Jacques

(1) L'*Afrique* de Marmol, de la traduction de Nicolas Perrot, sieur d'Ablancourt, t. II, p. 51.
(2) Wadding, an. 1220, n° 31.
(3) *Ibid.*, an. 1232, n° 29.
(4) *Ibid.*, an. 1219, n° 18.
(5) *Ibid.*, an. 1235, n° 23.

(1) Wadding, an. 1231, n° 38; an. 1238, n° 5.
(2) *Ibid.*, an. 1233, n°s 2, 3.

de Russano, qui revenait d'Asie, ayant rapporté à Grégoire IX que la moisson, abondante dans ces contrées, réclamait beaucoup d'ouvriers évangéliques, le Pape l'y renvoya avec plusieurs compagnons, afin qu'ils pussent parcourir les terres des musulmans, et il écrivit au roi de Géorgie pour lui recommander les missionnaires (1). D'autres Frères-Mineurs portèrent au khalyfe de Bagdad et au Mira-ma-Molin de Maroc des lettres semblables à celle qui avait été adressée au soudan de Damas (2).

Une heureuse rivalité stimulait les enfants de saint François et de saint Dominique, que Grégoire IX employait également à la régénération de tant de peuples dans les trois parties du monde alors connu. Ainsi, une mission dominicaine était établie au royaume de Naples, pour y arracher aux superstitions de l'islamisme les musulmans qui se trouvaient encore à Nocera-des-Païens; esprits aveuglés, que la vérité catholique éclaira bientôt (3). Ainsi, l'ordre des Frères-Prêcheurs était appelé à réaliser et à développer la conversion des peuples du Nord (4): mais ici nous ne pouvons qu'indiquer les étonnants travaux de saint Hyacinthe, neveu d'Yves de Konski, évêque de Cracovie, et qui, après avoir reçu à Rome, des mains de saint Dominique, l'habit des Frères-Prêcheurs, avec son frère saint Ceslas, raviva d'abord la foi en Pologne, puis alla combattre les restes obstinés de l'idolâtrie en Prusse, en Poméranie, en Danemark, en Suède, en Gothie, en Norvège, dans la Russie *rouge* et *noire*, dans l'archipel grec et chez les Comans. Cet apôtre, dont le zèle embrassa l'Asie tout entière, parcourut même, plus tard, la grande Tartarie, pénétra au Tibet, et arriva jusque dans la Chine, d'où il revint en Pologne (5), marquant chaque jour par une victoire sur le paganisme, sur l'infidélité musulmane, sur l'hérésie ou sur le schisme.

La Terre-Sainte était alors érigée en province dominicaine (1), et Jourdain avait exprimé au chapitre général, célébré en 1235, l'intention d'y aller voir les fruits abondants de la sollicitude de ses frères. Il s'embarqua, en effet, en 1236, avec plusieurs compagnons; mais, accueillis par une tempête près de Ptolémaïde ou Saint-Jean-d'Acre, ces Dominicains périrent à la vue des lieux qu'ils allaient visiter: la tempête s'étant apaisée, on trouva leurs corps sur le rivage (2). Philippe, prieur des Frères-Prêcheurs dans la Terre-Sainte, travailla vers ce temps avec succès à ramener le patriarche des Jacobites à l'unité, dont il ne tarda point malheureusement à se détacher (3). Tancrède, que Jourdain avait institué vicaire des couvents de Terre-Sainte, puis provincial, obtint des résultats plus durables: sa parole, que le feu du Saint-Esprit enflammait, attira à la foi une foule de mahométans, de juifs et d'hérétiques (4).

Des Frères-Prêcheurs, de la mission d'Afrique, amenèrent un petit-fils du chef musulman de Tunis à embrasser la foi catholique; mais, comme on le conduisait à Rome pour y recevoir le baptême de la main du souverain Pontife, il fut pris, dépouillé et retenu captif par des Siciliens. La menace des censures ecclésiastiques lui rendit la liberté; et il put aller se prosterner aux pieds du Père commun des fidèles, qui lui administra le baptême et la confirmation (5).

D'autres Dominicains furent envoyés en Géorgie pour réunir ce pays, alors désolé par les Tartares, à l'Église romaine (6). Lorsque ces Barbares vinrent assiéger Kiew, capitale des deux Russies, saint Hyacinthe, qui y avait fondé un couvent, s'y trouva au milieu de l'incendie et des ruisseaux de sang, conséquence de la prise d'assaut: tenant un ciboire d'une main, et de l'autre une image de la sainte Vierge, le thaumaturge passa à travers les flammes (Pl. III, n° 1) et franchit le Dnieper (7). Saint Ceslas, son frère, avait envoyé vingt-sept Dominicains prêcher la foi et recevoir la cou-

(1) Wadding, an. 1233, n° 4.
(2) *Ibid.*, an. 1233, n° 19.
(3) *Annales ecclesiastici* ex tomis octo ad unum pluribus auctum redacti, auctore Odorico Raynaldo (Rinaldi), an. 1233, nos 24, 25. Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1233, p. 33.
(4) Wadding, an 1236, nos 61, 64.
(5) Alban Butler, *Vie des Saints*, trad. par Godescard, 16 août.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1235.
(2) *Ibid.*, an. 1236.
(3) Wadding, an. 1237, n° 87.
(4) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1241.
(5) *Ibid.*, an. 1236.
(6) Wadding, an. 1240, nos 38, etc.
(7) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1241.

de Jourdain qui revenait d'Asie, ayant rapporté à Grégoire IX que la moisson, abondante [illegible] ces [illegible], réclamait beaucoup d'[illegible] évangéliques. Le Pape l'y renvoya [illegible] sieurs compagnons, afin qu'ils [illegible] les terres des musulmans, et il [illegible] Géorgie pour lui recommander [illegible] res (1). D'autres Frères [illegible] khalife de Bagdad et [illegible] des lettres [illegible] sée au sultan de Iconium.

Une [illegible] les enfants de saint [illegible] Dominique, que Grégoire IX employa [illegible] à la dévastation de la [illegible] de peuples [illegible] les trois parties du monde alors connu. Ainsi, une mission dominicaine était établie au royaume de Naples, pour y arracher aux superstitions de l'islamisme les musulmans qui se trouvaient encore à Naples, des [illegible] esprits aveuglés, que le zèle ca[illegible] (2). Ainsi [illegible] de [illegible] et à [illegible] Nor[illegible] les [illegible] travaux de [illegible] d'Yves de Konski, évêque de Cracovie, et qui, après avoir reçu à Rome, des mains de saint Dominique, l'habit des Frères-Prêcheurs, avec son frère saint Ceslas, raviva d'abord la foi en Pologne, puis alla combattre les restes obstinés de l'idolâtrie en Prusse, en Poméranie, en Danemark, en Suède, en Gothie, en [illegible] dans la [illegible] grec et [illegible] zèle embrasa [illegible] parcourut même, plus tard, la grande Tartarie, pénétra au Tibet, et arriva jusqu'à la Chine. [illegible] il revint en Pologne (3), [illegible] chaque jour par une victoire sur le paganisme, sur l'infidélité musulmane, sur l'hérésie, sur le schisme.

La Terre-Sainte était [illegible] en province dominicaine (1), et Jourdain avait [illegible] chapitre général, célébré en 1236, l'[illegible] voir les fruits abondants de la [illegible] de ses frères. Il s'embarqua, en effet, [illegible] plusieurs compagnons; mais, [illegible] une tempête près de Ptolémaïde en [illegible] l'Acre. Les Dominicains périrent [illegible] la tempête [illegible] sur le ri[illegible] heurs [illegible] succès [illegible] l'unité, tout il ne tarda point malheureusement [illegible] dégénérer (3). Tancrède, que Jourdain avait [illegible] visiter des couvents de Terre-Sainte, [illegible] provincial, obtint des résultats plus durables; [illegible] que le feu de [illegible] en [illegible] à la foi une foule de musulmans, de juifs et d'hérétiques (4).

Des Frères-Prêcheurs, de la mission d'Afrique, [illegible] un petit-fils du chef musulman [illegible] la foi catholique; mais, [illegible] se rendusait à Rome pour y recevoir [illegible] Prêtre, il [illegible] par des [illegible] lui rendit la liberté; et il put aller se prosterner aux pieds du Père commun des fidèles, qui lui administra le baptême et la confirmation (5).

D'autres Dominicains furent envoyés en Géorgie [illegible] désolé par les [illegible] romaine (6). Lorsque les Barbares vinrent assiéger Kiew, capitale des deux Russies, [illegible], qui y avait fondé un couvent, s'y trouva au milieu de l'incendie et des ruisseaux de sang, conséquence de la prise d'assaut : tenant un ciboire d'une main, et de l'autre une [illegible] de la sainte Vierge, le [illegible] à travers les flammes [illegible] franchit le Dniepr (7). Saint Ceslas, [illegible], avait envoyé vingt-sept Dominicains [illegible] le fer et recevoir la cou-

(1) [illegible], an. 1233, [illegible]
(2) [illegible] 33, n° 19.
(3) [illegible] Bullaire ex tomis octo ad unum plurimus [illegible] Oderico Raynaldo (Romæ), an. 1238, n° [illegible] *Monumenta dominicana*, an. 1233, p. 33.
(4) Wadding, an. [illegible]
(5) Alban Butler, *Vie des Saints*, trad. par Godescard, 10 août.

[illegible], *Monumenta dominicana*, an. 1236.
[illegible], an. 1236.
(3) Wadding, an. 1237, n° 87.
[illegible], *Monumenta dominicana*, [illegible]
[illegible], an. 1236.
(6) Wadding, an. 1240, n° 38, etc.
(7) Fontana, *Monumenta dominic.*, an. 1241.

S.t Hyacinthe traverse Kieu incendié

S. Giacinto traversa Kieu incendiata — S. Jacinto atraviesa Kieu incendiado

Martyre de Serapion religieux de la Merci

[illegible] — [illegible]

[
r
n
d
v
r
d
di
et
d
d
Ta
si
fr
gr
cl
da
se
Co
pli
ay
s'e
qu
12
pit
de

exe
deu
cat
tou
cor
che
Fra
teu

S
ava
les
gén
fidè
non
le s
stas
occu
vou
sain
Féli
mon

(1)
Butle

ronne du martyre en Bosnie ; il évangélisa lui-même la Silésie, et se retira, avec les habitants de Breslau, dans la citadelle, en présence de l'invasion des Monghols. Déjà ces barbares se préparaient à escalader les murs ; mais l'humble enfant de saint Dominique, qui venait de célébrer les divins mystères, renouvela les prodiges d'Élie et d'Élisée. Il eut à peine paru, qu'un globe de feu, tombant du ciel dans le camp des infidèles, y jeta la terreur et la confusion. Les Tartares, attaqués en même temps par les assiégés, renoncèrent à leur entreprise (1). Le frère Paul, autre Dominicain, avait converti un grand nombre d'idolâtres dans la Croatie, l'Esclavonie, la Transylvanie, la Valachie, la Moldavie, la Bosnie et la Servie. Il alla même présenter le flambeau de la foi aux habitants de la Comanie, mission que les Frères-Mineurs remplirent avec les Frères-Prêcheurs. Les Tartares ayant envahi la contrée où le zèle de Paul s'exerçait avec fruit, il souffrit le martyre avec quatre-vingt-dix religieux de son ordre, en 1242. Les uns furent brûlés et les autres décapités ; d'autres furent tués à coups de flèches ou de lance.

Pendant que les Frères-Prêcheurs et Mineurs exerçaient ces œuvres de miséricorde spirituelle, deux ordres nouveaux, dans lesquels la charité catholique se personnifiait de la manière la plus touchante, se livraient aux œuvres de miséricorde corporelle en faveur des chrétiens captifs chez les mahométans. Il est glorieux pour la France d'avoir donné le jour à leurs fondateurs.

Saint Jean de Matha et saint Félix de Valois avaient fondé l'ordre de la Sainte-Trinité, dont les membres, voués au rachat des chrétiens qui gémissaient dans l'esclavage chez les nations infidèles, envisageaient, dans cette bonne œuvre, non-seulement la délivrance des corps, mais le salut des âmes exposées au danger de l'apostasie. Les côtes de la Barbarie et de l'Espagne, occupées par les Maures, étaient le théâtre du dévouement et du zèle des Trinitaires, lorsque saint Pierre Nolasque, Français comme Jean et Félix, établit, avec le concours de saint Raimond de Pennafort, un institut à peu près sur le même plan. « Ce ne fut pas sans mystère, dit l'*Histoire de l'ordre de la Merci* (1), que Nolasque naquit le premier jour d'août, consacré aux liens de l'apôtre saint Pierre, et qu'on le nomma Pierre au saint baptême, qu'il reçut dans une paroisse dédiée à saint Paul. Dieu voulut marquer, par toutes ces circonstances, que Nolasque serait un jour chargé de chaînes par les Turcs, comme saint Pierre, son patron, l'avait été par Hérode, et qu'il serait la pierre fondamentale de l'édifice spirituel d'un nouvel ordre dans lequel, à l'exemple de saint Paul, il deviendrait le captif de Jésus-Christ par la grandeur et l'excès de sa charité. » La devise de ce saint était : *Vincula me manent*, les chaînes des captifs m'appartiennent, la servitude est mon héritage ; et ce fut par le rachat de 2,120 captifs qu'il se prépara à l'établissement de l'ordre de Notre-Dame de la Merci. « La France, dit encore l'Histoire de cet institut, se vantera éternellement d'avoir donné naissance à un homme de la plus grande miséricorde en la personne de saint Pierre Nolasque, et celui-ci se glorifiera, sans blesser son humilité, d'avoir employé les trente-six premières années de sa vie à faire les plus beaux coups d'essai de sa tendresse pour les pauvres et de sa charité pour les captifs, dont la fondation de son ordre est la perfection et la couronne. » Comme il ne suffisait pas de délivrer les esclaves, et que souvent les chrétiens rachetés arrivaient malades, par suite de leur servitude passée et des fatigues du chemin, les couvents de la Merci devinrent, à partir de 1238, des hôpitaux où on les reçut, ainsi que d'autres pauvres infirmes (2). Deux religieux, auxquels leur office fit donner le nom de *rédempteurs*, allaient secourir les chrétiens captifs ou les racheter dans les pays infidèles. Après avoir exercé cet office admirable sur les côtes d'Espagne, saint Pierre Nolasque passa en Algérie, où il eut beaucoup à souffrir, et où on le chargea même de fers pour la foi de Jésus-Christ ; mais la violence ne pouvait lier sa langue : d'autant plus courageux que le martyre était l'objet de ses désirs, il continua, malgré la défense qu'on lui en avait faite, d'éclairer les infidèles sur leurs erreurs tant que dura sa captivité (3).

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1241. Alban Butler, *Vie des Saints*, etc., 20 juillet.

(1) Page 60.
(2) *Histoire de l'ordre de la Merci*, p. 88.
(3) Alban Butler, *Vie des Saints*, etc., 23 et 31 janvier.

Sur les traces du fondateur marchaient d'intrépides religieux, parmi lesquels nous citerons d'abord le P. Sérapion, Anglais, et saint Raimond Nonnat, Espagnol.

Le premier, envoyé comme rédempteur à Alger, procura la liberté à plusieurs esclaves dont il se fit la caution. Il ranima la foi chancelante des autres, et convertit même plusieurs mahométans. Le chef maure le fit bâtonner et jeter dans une prison obscure. Il le condamna ensuite à une mort aussi honteuse que cruelle, car le héros de la charité fut exposé tout nu aux risées de la populace : après quoi on l'attacha à deux poteaux éloignés, le bras droit et le pied gauche liés à l'un, le bras gauche et le pied droit liés à l'autre ; en sorte que son corps, dans cette position violente, formait comme une croix. Enfin les bourreaux, pour multiplier ses douleurs, coupèrent son corps en morceaux. Au milieu de ces tourments, Sérapion ne cessa de bénir Dieu et d'exhorter les captifs à la patience (Pl. III, n° 2).

Saint Raimond Nonnat, envoyé en Barbarie, obtint des Algériens la liberté d'un grand nombre d'esclaves. Lorsque ses fonds furent épuisés, il se donna lui-même en otage pour la rançon de ceux des chrétiens dont la situation était la plus pénible et dont la foi courait le plus de risques. Le sacrifice généreux qu'il fit de sa liberté ne fit qu'irriter les musulmans, et ils le traitèrent avec tant d'inhumanité qu'il serait mort entre leurs mains, si la crainte de perdre la somme stipulée n'eût engagé le cadi à ordonner qu'on l'épargnât. Il profita de la permission qu'on lui donnait de sortir, pour visiter et consoler les chrétiens, pour ouvrir aussi les yeux à quelques juifs et à quelques musulmans (1), qui reçurent le baptême. Le chef mahométan d'Alger, informé des résultats de son zèle, le condamna à être empalé ; mais ceux qui étaient intéressés au payement de la rançon des captifs pour lesquels il restait en otage obtinrent une commutation de peine, et il souffrit une cruelle bastonnade. Ce supplice ne ralentit pas son ardeur : il croyait n'avoir rien fait, tant qu'il voyait ses frères en danger de périr pour l'éternité. « Quand on donnerait aux pauvres des trésors immenses, disait-il avec saint Chrysostome (1), cette bonne œuvre n'approche point de celle de l'homme qui contribue au salut d'une âme. Cette aumône est préférable à la distribution de 10,000 talents ; elle vaut mieux que le monde entier, quelque grand qu'il paraisse à nos yeux, car un homme est plus précieux que tout l'univers. » Il recommença donc non-seulement à exhorter les chrétiens, mais à instruire les infidèles. Irrité de sa persévérance, le chef musulman le fit fouetter au coin de toutes les rues de la ville ; après lui avoir percé les deux lèvres au moyen d'un fer rouge sur la place publique, on lui ferma la bouche avec un cadenas, qu'on n'ouvrait que tous les trois jours pour le faire manger ; on le chargea de chaînes, et on le jeta dans un cachot. Il y resta huit mois, et n'en sortit que lorsque les Pères de la Merci eurent apporté la rançon qu'envoyait saint Pierre Nolasque. Il demanda alors qu'on lui permît de vivre au milieu des esclaves, qui avaient un pressant besoin de secours ; mais les ordres de son général, qui le rappelaient, l'obligèrent de partir. En arrivant en Espagne, il fut nommé cardinal : cette dignité ne modifia ni ses sentiments, ni sa manière de vivre ; il couvrit sa pourpre du voile de l'humilité. Le Pape l'ayant mandé à Rome, il s'y rendait avec la simplicité d'un pauvre religieux, lorsqu'il mourut à Cardone, près Barcelone, le 31 août 1240, à l'âge de trente-sept ans, exemple mémorable de la charité chrétienne.

En 1242, les frères Raimond de Saint-Victor et Guillaume de Saint-Léonard, Français, après avoir échappé à un naufrage en se rendant à Alger, tombèrent entre les mains des mahométans, qui leur prirent l'argent destiné à la rédemption des captifs. D'autres musulmans les retinrent en Andalousie, où leur chef, irrité du mépris que les généreux confesseurs faisaient de l'Alcoran, leur fit trancher la tête en prison (2). La mort de ces deux religieux augmenta le désir qu'avait saint Pierre Nolasque de mourir de la main d'un bourreau, en exerçant l'office de rédempteur ; mais Dieu se contenta de la vivacité de ce désir, sans permettre qu'il se réalisât dans les nouveaux voyages entrepris par le fondateur.

(1) Rinaldi, an. 1237, n° 91.

(1) Or. 3, contra Jud.
(2) *Histoire de l'ordre de la Merci*, p. 96.

La couronne du martyre fut encore accordée à un Français. Pierre de Saint-Denis, étant resté à Tunis après le rachat des captifs, pour consoler les autres esclaves dans leur misère se mit à prêcher publiquement les vérités de la foi, si opposées aux erreurs grossières de l'islamisme. Accusé d'impiété devant le gouverneur, et abandonné à la fureur des soldats, il eut, après mille outrages, la tête tranchée en 1247, et on jeta son corps dans un grand feu. L'*Histoire de l'ordre de la Merci* (1) fait remarquer trois circonstances à son sujet : la première, que les marchands chrétiens offrirent de l'argent à ses bourreaux pour lui sauver la vie ; la seconde, que le confesseur de Jésus-Christ promit en ce moment que, dans le cas où on ne le ferait pas mourir, il passerait le reste de ses jours à Tunis pour y servir et y consoler les esclaves ; la troisième, que le saint religieux proféra le nom de Jésus jusqu'au dernier soupir, malgré les coups de bâton que ses ennemis lui appliquaient sur la bouche pour lui ôter cette consolation.

L'année précédente, Innocent IV avait écrit au Mira-ma-Molin et aux chefs mahométans de Tunis, de Bougie, etc., pour les inviter à ne point s'opposer à la mission du second évêque de Maroc. Frère Agneau étant mort, le choix du souverain pontife s'était fixé sur frère Loup-Ferdinand Dain, Aragonais. Ce Frère-Mineur avait été d'abord autorisé à partir pour la Terre-Sainte, et, lorsque le Pape lui donna cette permission, il dit en souriant que c'était à condition que le missionnaire s'y comporterait en agneau, et non pas en loup. Quand Innocent IV changea sa destination pour le revêtir de l'épiscopat et l'envoyer à Maroc, il ajouta : « Celui que nous avions fait de loup agneau mérite que nous le fassions d'agneau pasteur de loups, » c'est-à-dire des musulmans (2). Frère Loup accepta cette dignité par le seul motif de l'obéissance, et, au lieu d'aller dans le Levant, il prit le chemin d'Afrique avec plusieurs de ses frères, exerça sa charge avec un grand zèle et avec quelque fruit ; puis, voyant, après plusieurs années, que les musulmans s'obstinaient dans leur erreur, il pria le souverain Pontife d'agréer sa démission.

(1) Page 105.
(2) Wadding, an. 1246, n°s 6, 7-12.

Les Dominicains reçurent, comme les Franciscains, des témoignages de la protection d'Innocent IV, qui accorda aux frères de la Terre-Sainte, appelés à évangéliser les Jacobites, les Nestoriens, les Grégoriens, les Arméniens, les Grecs, les Maronites, et autres nations semblables, le privilége de communiquer avec ces excommuniés et de les absoudre des censures en cas de retour à l'Église romaine (1). De l'énumération que nous venons de faire, il est aisé de conclure qu'un bien grand nombre de Frères-Prêcheurs devaient être répandus en Orient, pour s'occuper de la conversion de tant de schismatiques ou hérétiques divers, indépendamment de celle des infidèles et des idolâtres.

CHAPITRE II.

Missions et ambassades des Dominicains et des Franciscains chez les Tartares.

Les irruptions des Tartares, dont il a été question dans le chapitre précédent, nous conduisent à parler des missions que la sollicitude des pontifes romains multiplia pour procurer le salut de ces peuples.

Si l'on considère la Tartarie dans sa plus grande dimension, il faut tirer une ligne depuis l'embouchure de l'Oby jusqu'à celle du Dnieper ; et, la ramenant du côté de l'est à travers le Pont-Euxin, de manière à y comprendre la presqu'île de Crimée, la prolonger en suivant le pied du Caucase par les rivières de Kour et d'Aras, jusqu'à la mer Caspienne. Partant ensuite du rivage opposé de cette mer, on suit le cours du Djyhoûn et la chaîne opposée du Caucase jusqu'à l'Imaüs ; on continue la ligne au delà de la grande muraille de la Chine et du pays d'Yetso, en rasant les frontières de la Perse, de l'Inde, de la Chine, de la Corée, mais en y comprenant une portion de la Russie et tous les pays situés entre la mer Glaciale et la mer du Japon (2). De Guignes (3) nous présente un ta-

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1244, an. 1246.
(2) *Recherches asiatiques*, traduites de l'anglais par Laboume, t. II, p. 36.
(3) *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Moghols et des autres Tartares*, etc., avant et depuis Jésus-Christ.

bleau magnifique de cette vaste région : il la décrit comme un édifice imposant, dont les supports sont plusieurs rangées de collines majestueuses, et qui a pour dôme une montagne colossale à laquelle les Chinois donnent l'épithète de *céleste*, et dont les flancs sont baignés d'une multitude de grands fleuves. Si l'édifice est d'une majesté aussi étonnante, le pays qui l'environne a une étendue proportionnée, et ses richesses sont variées d'une manière encore plus admirable. Il renferme des cantons incrustés de glaces; d'autres sont brûlés par un ciel de feu et couverts d'une espèce de lave. Vous rencontrez ici des espaces immenses occupés par des déserts sablonneux et des forêts presque impénétrables; là, des jardins, des bosquets, des prairies, parfumés de musc, arrosés de ruisseaux sans nombre, émaillés de fruits et de fleurs. De l'est à l'ouest se trouvent plusieurs grandes provinces, qui, dans le fait, sont les plateaux des plus hautes montagnes du monde, ou au moins de l'Asie, et qu'on prendrait pour des vallées, en les comparant aux élévations qui les dominent. A peu près un quart de cette région extraordinaire, pris dans sa largeur, jouit d'un climat aussi délicieux que la Grèce, l'Italie et la Provence; un autre quart a la même température que l'Angleterre, l'Allemagne et le nord de la France : mais les régions hyperborées ne sauraient être recommandables par de grandes beautés, au moins dans l'état actuel de la température du globe. Vers le sud, sur les frontières de l'Irân, sont les belles vallées de Soghd, et les villes fameuses de Samarkande et de Bokhârâ; sur celles du Tibet, les territoires de Kachghar, Khoten, Cheguyl et Khatâ, célèbres par leurs parfums et la beauté de leurs habitants; sur celles de la Chine, le pays de Tchyn, qui fut jadis un puissant royaume, dont le nom, comme celui de Khatâ (Kathai), a été donné, dans les temps modernes, à tout l'empire chinois. Nous ne devons point passer sous silence le beau territoire de Tangoût, que les Grecs connaissaient sous le nom de *Serica*, et qu'ils prenaient pour l'extrémité la plus reculée du monde habitable, du côté de l'Orient.

Le mot *Scythie* paraît être la dénomination générale que les anciens Européens donnèrent à toute la portion qu'ils connurent de cette étendue de pays. Mais les noms de *Scythie* et de *Tartarie* ne sont pas ceux que les habitants de la région qui nous occupe se sont donnés à eux-mêmes, pas plus que les mots *Inde*, *Chine*, *Perse*, *Japon*, ne sont les dénominations de ces contrées dans la langue de leurs habitants.

La Tartarie, qui, selon Pline, renfermait une multitude innombrable de nations, lesquelles ont subjugué, à différentes époques, le reste de l'Asie et de l'Europe, est appelée, suivant les figures diverses qui se sont présentées à l'imagination des historiens, la *grande ruche des essaims du Nord*, une *pépinière de légions irrésistibles*, et, par une métaphore plus outrée, la *fabrique du genre humain*.

Il est naturel de supposer que les agrégations innombrables de Tartares, dont quelques-unes sont établies dans de grandes villes, et d'autres campées sur des plaines, dans des habitations mobiles qu'elles transportent de pâturage en pâturage, doivent différer par leurs traits autant que par leurs dialectes; cependant, on distingue parmi les Tartares qui n'ont point émigré dans un autre pays et qui ne se sont point mêlés avec une autre nation, un air de famille, surtout dans les yeux, dans l'habitude corporelle, et dans cette forme de linéaments que nous appelons *visage à la Tartare*.

Ces peuples, en général, n'avaient pas de littérature : tous les témoignages paraissent d'accord sur ce point; les Turks n'avaient point de caractères; les Huns, suivant Procope, n'en avaient pas même entendu parler. Le magnifique Djenguyz (Gengis-Khan), dont l'empire embrassait une étendue de 90 degrés carrés, ne trouva pas, parmi ses Monghols, un seul homme en état d'écrire ses dépêches; et Tymour (Tamerlan), sauvage doué d'une grande force d'intelligence, ne sut ni lire ni écrire. On ne doit donc pas être surpris que les idiomes des Tartares, à l'instar de ceux de l'Amérique, aient été dans une fluctuation continuelle, et que les nombreuses tribus établies entre Moscou et la Chine parlent cinquante dialectes différents. Il est certain qu'un code de lois appelé *Yâçâq* a été célèbre en Tartarie depuis Djenguyz, qui passe pour avoir promulgué de nouveau ce code dans son empire, de la même manière que ses institutions furent ensuite adoptées et consolidées par Tymour : mais ces lois paraissent avoir été une sorte de droit commun ou traditionnel; et il est

probable qu'elles ne furent écrites que lorsque Djenguyz eut conquis une nation qui savait écrire. Si les sciences furent cultivées dans les régions situées au nord de l'Inde, ce dut être dans l'Oighour, le Kâchghar, le Kathai, le Tchyn, le Tangoût et autres pays de la Tartarie chinoise, situés entre les 35° et 45° degrés de latitude septentrionale, qui furent redevables de leurs lumières à la proximité de l'Inde et de la Chine.

Nous pouvons ajouter foi à ceux qui nous assurent que des tribus de Tartares errants étaient fort habiles à appliquer des plantes et des minéraux aux usages de la médecine, et qu'ils se prétendaient savants dans la magie ; mais voici quel paraît avoir été le caractère général de cette nation. Les Tartares étaient chasseurs ou pêcheurs de profession, et ils demeuraient, par suite, dans les forêts ou près des grands fleuves, sous des huttes ou sous des tentes grossières, ou dans des chars que leurs bestiaux traînaient de place en place ; ils étaient archers adroits, excellents cavaliers, combattants intrépides, feignant souvent de fuir en désordre pour renouveler leur attaque avec avantage ; ils buvaient le lait des juments, mangeaient la chair des poulains, et recherchaient avec passion les liqueurs enivrantes.

Aboul-Ghâzy (1) rapporte que la pure adoration d'un seul Dieu domina en Tartarie pendant les premières générations issues de Japhet ; qu'elle cessa avant la naissance d'Oghuz, qui la rétablit dans ses États ; que, quelques siècles après lui, les Monghols et les Turcs retombèrent dans une grossière idolâtrie, mais que Djenguyz était théiste, et que, dans une conversation avec les docteurs mahométans, il convint qu'on ne pouvait réfuter leurs arguments en faveur de l'existence et des attributs de la divinité, en même temps qu'il contestait la vérité de la mission de leur prophète. D'anciens auteurs grecs nous apprennent que les Massagètes adoraient le soleil ; et la Relation de l'ambassade que Justin envoya au khâqân, ou empereur, qui résidait alors dans une belle vallée près de la source de l'Irtich, fait mention d'une cérémonie où l'on purifia les ambassadeurs en les faisant passer entre deux feux. On représente les Tartares de ce siècle comme adorant les quatre éléments, et croyant à un esprit invisible à qui ils sacrifiaient des taureaux et des béliers. Dans les solennités de plusieurs tribus tartares, on versait sur les statues des dieux quelques gouttes d'une liqueur consacrée ; après quoi, un des servants jetait par trois fois un peu de ce qui restait, du côté du sud en l'honneur du soleil, vers l'est et l'ouest en l'honneur de l'air et de l'eau, et vers le nord en l'honneur de la terre, qui renfermait les restes de leurs ancêtres.

Il faut se rappeler que les anciens ne connaissaient rien du nord de l'Asie, et qu'ils ne soupçonnaient même pas l'existence des vastes contrées qui la terminent à l'est. Les notions qu'ils avaient transmises sur l'Orient aux peuples modernes de l'Europe s'effacèrent en quelque sorte, ou furent rendues inutiles dans leur application par le déclin rapide de l'empire romain en Occident, et par l'établissement de l'empire des khalyfes. Des villes anciennes avaient disparu, de nouvelles villes avaient été fondées et agrandies, de nouveaux États s'étaient formés, de nouvelles langues répandues, de nouvelles dénominations accréditées, pendant que les peuples de l'Europe, en proie à l'invasion des Barbares, ou divisés par des guerres sanglantes, et plongés dans les ténèbres de l'ignorance, étaient devenus de plus en plus étrangers les uns aux autres, et au reste du monde. Deux grands événements, les croisades et les conquêtes de Djenguyz-Khan, concoururent, au commencement du XIIIe siècle, à faire cesser cet isolement (1). Les croisades forcèrent les diverses nations européennes à se réunir sous les mêmes tentes, à faire partie de la même confédération, et à se considérer en quelque sorte comme les membres d'une même famille : il leur fallut enfin apprendre à connaître ces contrées orientales qu'envahissaient leurs armées. Les hordes que commandait Djenguyz-Khan inondèrent tout à coup l'Asie et l'Europe. La terreur que leur irruption inspira depuis la Corée et le Japon, jusqu'en Pologne et en Silésie, se propagea en Allemagne, en Italie, en France même. On soupçonna, pour la première fois, en Europe, la vaste étendue de ces plaines du nord de l'Asie, que l'antiquité désignait sous

(1) *Histoire généalogique des Tatares*, etc., t. I, p. 51.

(1) Walckenaer, *Biographie universelle*, art. *Polo*.

le nom vague de Scythie; les grandes et riches contrées qui terminaient à l'Orient cette partie du monde sortirent, en quelque sorte, pour les peuples de l'Occident, du sein de l'océan où les systèmes des anciens géographes les avaient plongées. En même temps le saint Siége et plusieurs princes chrétiens cherchèrent, dans ce subit accroissement de la puissance monghole, objet d'une si universelle terreur, des moyens d'étendre, jusqu'aux extrémités de l'Asie, la religion catholique, et de se procurer, par une puissante diversion, un secours efficace contre les musulmans qui étaient sur le point de ravir aux croisés des conquêtes pour lesquelles on avait prodigué tant de sang et de trésors. C'est dans ce but que furent envoyés aux divers princes monghols, flottant encore incertains entre leur ancienne idolâtrie et l'islamisme, de pieux missionnaires chargés de mettre les féroces conquérants d'Asie dans les intérêts de la chrétienté.

Le surnom de *Prêtre-Jean* avait été attribué à plusieurs grands khans des Monghols kéraïtes, parce qu'ils étaient chrétiens nestoriens et prêtres. On sait que Nestorius enseigna qu'il y avait en Jésus-Christ deux personnes, Dieu et l'homme; que l'homme était né de Marie, et non de Dieu: d'où il suivait qu'entre Dieu et l'homme il n'y avait pas une union substantielle, mais seulement une union d'affections, de volontés et d'opérations. Sur la fin du VIIIe siècle, et au commencement du IXe, Timothée, patriarche des Nestoriens, qui demeurait au monastère de Beth-Aba dans l'Assyrie, ayant envoyé successivement plusieurs de ses religieux prêcher l'Évangile chez les Tartares voisins de la mer Caspienne, ces missionnaires hérétiques s'étaient vus écouter, et des églises s'étaient établies non-seulement dans cette contrée, mais jusqu'au Kathai: de là, la profession de foi nestorienne des chefs monghols kéraïtes (1). Du temps d'Alexandre III, le surnom de *Prêtre-Jean* s'appliquait à Ung-Khan; et Philippe, médecin du Pape, qui venait de parcourir la Tartarie, ayant dit à ce pontife que le prince nestorien inclinait à embrasser la foi pure du saint Siége, Alexandre écrivit à Ung-Khan (1177) pour le confirmer dans sa résolution, et l'exhorta à faire partir pour Rome des députés qui y puiseraient la vérité à sa source (1). La puissance d'Ung-Khan s'éclipsa (1203) devant celle du terrible Djenguyz; mais le contact des Nestoriens, qui firent connaître, quoique d'une manière imparfaite, le christianisme à leurs vainqueurs, dut fortifier la rivalité que la différence des mœurs et des religions suscita entre les Tartares et les Mameluks. L'éloignement pour les nations musulmanes, commun aux Monghols et aux chrétiens, conduisit les uns et les autres à combiner leurs efforts. Aussi, après le partage du gigantesque empire fondé par Djenguyz (mort en 1226), ses successeurs, soumis aux chances ordinaires de la guerre et de la politique, finirent par apprécier tous les avantages de l'alliance des Francs.

Batu, petit-fils de Djenguyz, ayant porté la désolation en Russie, en Pologne, en Hongrie, en Bulgarie, etc., Innocent IV, dès le mois de mars 1245, et avant l'ouverture du premier concile général de Lyon, qui n'eut lieu qu'au mois de juin, se détermina à envoyer des missionnaires chez les Tartares, pour tâcher d'adoucir la férocité de ces peuples (2): il choisit, dans ce but, des Dominicains et des Franciscains.

Quand le prieur des Dominicains de Paris annonça à ses frères que des missions allaient s'ouvrir en Tartarie, tous offrirent de s'y consacrer, et des sanglots remplirent la salle capitulaire, les uns demandant avec larmes leur obédience pour cette destination, les autres pleurant à la pensée des immenses fatigues et de la mort certaine qu'affrontaient leurs frères chéris. Les uns pleuraient de joie, parce qu'ils avaient obtenu la permission de partir, les autres de regret parce qu'ils ne pouvaient l'obtenir (3). Ce détail, transmis par les historiens de l'ordre, montre assez quelle était la charité des enfants de saint Dominique pour le prochain, combien ils brûlaient du désir de sauver les âmes, et de quelle ardeur ils étaient animés pour l'extension de la foi catholique.

Les Dominicains choisis par Innocent IV étaient les frères Nicolas Ascelin, chef de la légation, Simon de Saint-Quentin, Alexandre et Albert, auxquels Richard de Crémone et

(1) Fabricius, *Salutaris lux Evangelii toti orbi per divinam gratiam exoriens*, p. 667.

(1) Alex., ep. 48. *Historia Tartarorum ecclesiastica*, p. 28, et Appendix, p. 33.

(2) Rinaldi, an. 1245, n°s 15-19.

(3) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1245.

André de Lonjumeau se joignirent en route (1). Cette ambassade suivit le sud de la mer Caspienne, traversa la Syrie et la Perse, et arriva au mois d'août 1247, le jour de la translation de saint Dominique, à l'armée du nouyân Batchou, l'un des premiers chefs monghols, campé avec ses nomades dans le Chowarezem. Batchou ayant envoyé son principal conseiller et ses interprètes demander aux religieux qui ils étaient, les Dominicains répondirent qu'ils se présentaient en qualité d'ambassadeurs du Pape, le plus élevé en dignité parmi les chrétiens, qui l'honoraient tous comme leur père. Très-surpris de cette réponse, les Tartares demandèrent alors aux missionnaires s'ils ne savaient pas que le khâqân était *fils du ciel*, titre chinois qui veut dire empereur, et que nos historiens ont rendu par *fils de Dieu*. Les Barbares parurent très-choqués quand Ascelin repartit que le Pape ignorait ce que c'était que le khâqân. Leur étonnement redoubla lorsqu'ils virent que, contre l'usage constant des ambassadeurs en Asie, ceux-ci n'apportaient aucun présent, et surtout lorsque les religieux refusèrent de se prosterner devant Batchou, sorte d'hommage que ce chef exigeait, comme lieutenant du *fils du ciel*, en témoignage de sujétion de la part du Pape. Mais ils entrèrent en fureur quand les Dominicains, après en avoir délibéré entre eux, se furent offerts à rendre à Batchou les honneurs qu'on réclamait, sous la condition qu'il se ferait chrétien. On les accabla d'injures à cette proposition. Batchou, auquel on la transmit, voulut mettre à mort les ambassadeurs, au mépris du droit des gens. Quelques-uns de ses officiers ouvrirent l'affreux avis d'écorcher le chef de l'ambassade, de remplir sa peau de paille, et de le renvoyer au Pape par ses compagnons. Mais la plus ancienne des six femmes de Batchou et les officiers chargés des affaires des ambassades s'opposèrent à cet acte de barbarie, en représentant au chef qu'il s'ôtait par là la chance de recevoir désormais des ambassadeurs et par conséquent des présents; qu'on pourrait exercer des représailles sur ses propres envoyés; qu'enfin le khâqân avait déjà manifesté son mécontentement de ce que, dans une occasion semblable, on avait arraché le cœur d'un ambassadeur. Batchou consentit donc à laisser vivre les missionnaires, mais voulut qu'ils se rendissent à l'*orda* (habitation) impériale, nommée par les Monghols *syra ordou*, afin d'y être témoins de la magnificence et de la gloire du khâqân. Ascelin déclara que sa mission se bornait à joindre la première armée des Tartares. Ce fut sans doute afin de punir les religieux de cette fermeté, qu'on ne leur donna que du pain noir et un peu d'eau pour toute nourriture; souvent on les faisait jeûner jusqu'au soir, et ils recevaient alors du lait de chèvre ou de vache, quelquefois du lait de jument. Jamais il n'était question de vin, et à peine arrivait-il qu'on mêlât quelques gouttes de vinaigre à l'eau qu'on leur présentait. Après de longs délais, les lettres du Pape ayant été traduites en persan par les interprètes turks et grecs, puis du persan en tartare par ceux de Batchou, on se prépara à renvoyer l'ambassade, et à faire remettre au Pontife romain une expédition de nouveaux ordres du khâqân arrivés sur ces entrefaites, et que les Tartares nommaient *lettres du ciel*. Ascelin nous les fait connaître dans la Relation de son voyage, traduite par Bergeron (1), qui qualifie naïvement de *barons tartares* les officiers de Batchou. Le khâqân parlait en maître du monde, et traitait de rebelles dignes de mort les princes qui méconnaîtraient sa domination. Ces idées sont encore la base du droit public des Chinois, qui, ne reconnaissant d'autre souverain dans l'univers que le *fils du ciel*, traitent de révolte toute tentative d'indépendance, et de brigands tous les peuples qui osent faire la guerre à l'empire. Dans l'été de 1248, époque du retour d'Ascelin, deux envoyés tartares apportèrent à Innocent IV la réponse de Batchou à ses lettres. Elle avait été traduite trois fois de langages inconnus en d'autres plus connus, à mesure que les envoyés approchaient des contrées occidentales. En voici la teneur, d'après Bergeron (2) : «Par la divine disposition du grand khan, la parole de Batchou est transmise. Vous, Pape, sachez que vos messagers sont venus vers nous, et nous ont apporté vos lettres. Ils nous ont dit de merveilleuses paroles, et ne savons pas si vous leur avez donné charge de nous parler de la sorte, ou si d'eux-mêmes ils

(1) Rinaldi, an. 1247, nos 78-81.

(1) *Relation des voyages en Tartarie*, etc., p. 465. Éd. de Soly.

(2) *Ibid.*, p. 463.

en ont usé ainsi. Vos lettres portaient ces mots entre autres : « Vous tuez et perdez beaucoup « d'hommes. » Mais le commandement de Dieu, ferme et stable, et qui s'étend sur toute la face de la terre, nous est tel. Quiconque entendra cette ordonnance, qu'il demeure assis en sa propre terre, eau et héritage, et mette toute sa force et puissance entre les mains de celui qui contient toute la face de la terre ; et quiconque n'entendra ce commandement et fera autrement qu'il ne porte, que celui-là soit perdu et exterminé. Nous vous envoyons donc ce même commandement et ordonnance, qui est que, si vous voulez vous tenir assis sur votre terre, eau et héritage, il faut que vous, Pape, vous vous transportiez en propre personne devers nous, et veniez trouver celui qui contient toute la face de la terre. Et si vous n'écoutez le commandement ferme et stable de Dieu et de celui qui tient toute la terre en sa main, nous ne savons ce qui en adviendra : Dieu le sait. Or, avant de vous disposer à venir, il faut que vous nous envoyiez vos ambassadeurs pour nous signifier si vous viendrez ou non, si vous désirez vous accommoder avec nous ou nous être contraire ; et ne manquez pas à nous donner promptement réponse sur ce commandement, lequel nous vous transmettons par les mains de Aybeg et Sargis. Fait le vingtième de la lune du mois de juillet, aux environs du château de Sitiens. » Quoique les ambassadeurs, arrivés avec Ascelin ou peu de temps après lui, vinssent, conformément aux ordres du khâqân, sommer ainsi le Pape de se soumettre, Innocent IV, se réglant sur une politique prudente, les reçut avec les marques de la plus haute distinction ; il leur donna des robes d'écarlate ornées de fourrures précieuses ; souvent il s'entretint avec eux par interprètes : témoignages bien propres à disposer les Monghols à accueillir de nouveaux missionnaires.

Nous avons dit qu'outre les Dominicains, dont nous venons de résumer le voyage, le souverain pontife chargea des Franciscains d'aller exhorter les Tartares à cesser leurs ravages et à embrasser la foi chrétenne.

Frère Laurent de Portugal fut nommé chef de cette mission. Innocent IV écrivit au grand khan pour lui exposer les mystères de notre foi et le soin qu'en qualité de vicaire de Jésus-Christ il était obligé de prendre du salut de tous les hommes. Il ajouta que, ne pouvant aller vers lui en personne, il lui adressait frère Laurent et ses compagnons, hommes sages et savants, afin de l'instruire de toutes les vérités dont la connaissance lui était nécessaire ; et qu'il avait choisi ces religieux, qui faisaient une profession particulière de l'humilité du Rédempteur, parce qu'il avait cru que de tels envoyés lui seraient plus agréables que d'autres d'une dignité plus élevée (1). Ce même frère Laurent, pénitencier du Pape, fut établi légat en Orient, avec un pouvoir absolu pour la Grèce, l'Arménie, Icone, la Turquie, pour les Grecs de Chypre et du patriarcat d'Antioche, pour les Maronites et les Nestoriens du patriarcat de Jérusalem (2) ; et il justifia dans ces fonctions sa réputation de prudence et de sainteté.

Innocent IV, indépendamment du frère Laurent, envoya au grand khan frère Jean du Plan-Carpin avec d'autres Franciscains. C'était un homme de grande vertu, d'une rare sagesse, très-propre à traiter avec les Tartares. Né dans le district de Pérouse, au voisinage d'Assise, il avait été compagnon de saint François, custode de Saxe et provincial d'Allemagne ; il avait propagé son ordre dans la Bohême, la Hongrie, la Norvège, la Dacie, la Lorraine, l'Espagne, peut-être en Barbarie, s'il n'est autre que le frère Jean envoyé par Grégoire IX au chef mahométan de Tunis (3). La lettre que lui remit le Pape ne différait pas de celle qui avait été donnée à frère Laurent, si ce n'est qu'Innocent IV y invitait le grand khan à traiter de la paix avec Jean du Plan-Carpin, et à lui dire les motifs de la guerre qu'il faisait aux chrétiens, de qui il n'avait reçu aucun tort (4). Les circonstances de cette mission nous sont connues par la Relation que Jean du Plan-Carpin nous en a laissée. Il s'y qualifie de légat du saint Siége apostolique, envoyé comme ambassadeur aux Tartares et autres peuples d'Orient.

Jean du Plan-Carpin, accompagné d'Étienne de Bohême, partit de Lyon le 16 avril 1246, et trouva à Breslaw son autre compagnon, Benoît

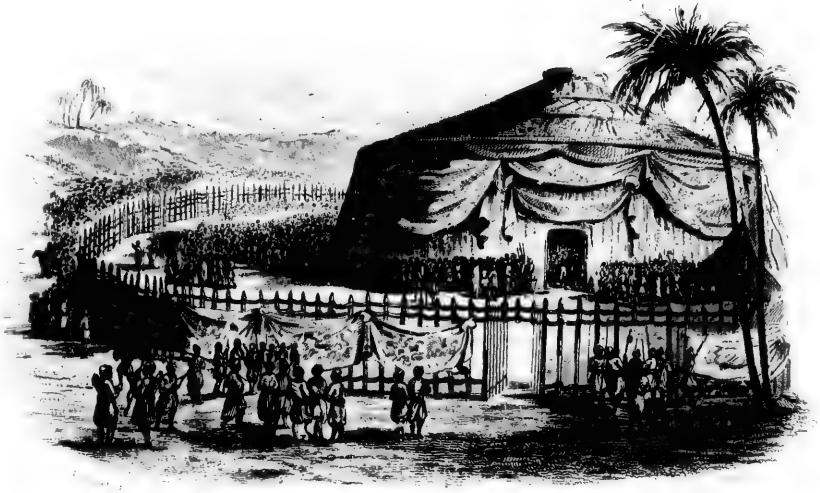
(1) Wadding, an. 1245, n° 4.
(2) *Ibid.*, an. 1247, n°s 10-12. Rinaldi, an. 1247, n°s 30-31.
(3) D'Avezac, *Relation des Monghols ou Tartares*, dans le Recueil de voyages et de mémoires publié par la Société de géographie, t. IV, p. 477.
(4) Wadding, an. 1245, n°s 5-18.

nt aller vers
Laurent et
avants, afin
lont la con-
qu'il avait
une profes-
édempteur,
oyés lui se-
une dignité
rent, péni-
Orient, avec
l'Arménie,
e Chypre et
Maronites et
usalem (2);
putation de

frère Lau-
an du Plan-
C'était un
re sagesse;
es. Né dans
d'Assise, il
ois, custode
il avait pro-
Hongrie, la
l'Espagne,
utre que le
au chef ma-
lui remit le
ait été don-
Innocent IV
a paix avec
es motifs de
s, de qui il
nstances de
la Relation
issée. Il s'y
olique, en-
es et autres

é d'Étienne
il 1246, et
on, Benoît

47, nos 30-31.
artares, dans
par la Société



[illegible] (Pl. IV, n° 1). [illegible] mille envoyés, soit [illegible] de présents, soit [illegible] soumission [illegible] soit enfin [illegible] religieux [illegible] pour- [illegible] de [illegible] rouge ; [illegible] pourpre bleu, et [illegible] étoffes de Bag- [illegible] (1), avaient [illegible] s'habiller [illegible] brangeant de [illegible] des quatre [illegible] présents [illegible] occa- [illegible] par des- [illegible] les vêtements de [illegible] d'or et de soie). On [illegible] environ en ce lieu, ap- [illegible] et que les historiens orien- [illegible] comme un camp de deux mille [illegible] Jean du Plan-Carpin croit que [illegible] l'élection du nouvel empereur, [illegible] n'ait eu lieu que plus [illegible] Benoît énonce même que l'élec- [illegible] le jour où les chefs tartares [illegible] rouges. Depuis ce mo- [illegible] que Kaïouk sortait de sa [illegible] par des chants et on in- [illegible] du su-

[illegible] pour [illegible] nent [illegible] nom [illegible] mpé- [illegible] tait, [illegible] ts de [illegible] de balda- [illegible] Cette inau- [illegible] ne put, à [illegible] que le 24. Les cé- [illegible] suivie offri- [illegible] de magnificence et de [illegible] bien un peuple qui [illegible] degrés de la civilisation.

[illegible] palissade,

(1) [illegible] Mongholis ou Tartares, p. 580.

de Pologne, qui devait lui servir d'interprète. Il se rendit en Russie, dont la capitale, Kiew, dépendait alors des Tartares. Étienne de Bohême ne put aller au delà de Kaniew, premier village soumis immédiatement à ces conquérants terribles. Jean du Plan-Carpin traversa la Comanie, longea la mer Noire, et parvint à l'*oulous* ou campement de Batu, petit-fils de Djenguiz-Khan, après avoir cruellement souffert pendant un carême où il n'avait que du millet pour nourriture et de la neige fondue pour breuvage. Les Franciscains durent se soumettre à passer entre deux feux, pour se purifier, aux yeux des Tartares, de tout soupçon de maléfice. On les avertit aussi de s'incliner par trois fois sur le genou gauche devant la porte de la tente du prince, et de prendre bien garde de ne pas toucher du pied le seuil de cette porte en entrant. Batu était sur un siége élevé comme un trône avec une de ses femmes; ses frères, ses enfants et les principaux chefs étaient assis sur un banc au milieu; les autres se trouvaient derrière eux, les hommes à droite, les femmes à gauche. Les envoyés du Pape furent appelés à s'asseoir au côté gauche, comme le faisaient tous les ambassadeurs en allant; mais, au retour de l'orde impériale, ils s'asseyaient à droite. Sur une table près de la porte, il y avait des coupes d'or et d'argent, et un chef tartare ne les portait jamais à ses lèvres sans que des chants ou les instruments ne se fissent entendre. Batu dépêcha Jean du Plan-Carpin et Benoît vers le khâqân Oktaï. Ils passèrent au milieu du pays des Bisermines et des Naymans, et arrivèrent enfin, le 22 juillet 1246, à l'orde impériale.

Oktaï était mort. Sa veuve, Tourakina, investie de la régence jusqu'à l'élection du successeur, n'épargnait rien pour faire proclamer Kaïouk, son fils, dans le *kouriltaï* ou assemblée générale. Comme Kaïouk ne se mêlait pas ostensiblement des affaires avant l'élection, il ne reçut point alors l'ambassade, qu'il se borna à faire héberger, et à renvoyer, après quelques jours de repos, à sa mère l'impératrice-régente, Tourakina, qui occupait une magnifique tente de pourpre blanc (étoffe de soie blanche), où une audience solennelle se préparait. Tout autour régnait une palissade en bois; au dedans, et sous la tente, les chefs tartares se réunissaient pour traiter de l'élection; en deçà de la palissade, étaient le peuple et les étrangers (Pl. IV, n° 1). Il se trouvait là plus de quatre mille envoyés, soit porteurs de tributs, soit chargés de présents, soit chefs venant faire eux-mêmes leur soumission ou la faisant faire par leurs députés, soit enfin gouverneurs de provinces. Les deux religieux virent tous les princes vêtus d'abord de pourpre blanc; le lendemain, jour de l'arrivée de Kaïouk, les vêtements furent de pourpre rouge; le troisième jour, ils furent de pourpre bleu, et le dernier jour des plus belles étoffes de Bagdad. Les Monghols, dit M. d'Avezac (1), avaient l'habitude, dans leurs solennités, de s'habiller tous de la même couleur, en changeant de costume, des pieds à la tête, à chacun des quatre jours que durait la fête : ce qui s'explique très-bien, en ce que ces habits étaient des présents que le souverain leur distribuait en cette occasion. Les religieux eux-mêmes mirent par dessus leur robe de bure de riches vêtements de baldakin (étoffe brochée d'or et de soie). On resta quatre semaines environ en ce lieu, appelé *syra ordou*, et que les historiens orientaux indiquent comme un camp de deux mille tentes blanches. Jean du Plan-Carpin croit que ce fut là que se fit l'élection du nouvel empereur, quoique sa proclamation n'ait eu lieu que plus tard; le frère Benoît énonce même que l'élection fut consommée le jour où les chefs tartares étaient vêtus d'étoffes rouges. Depuis ce moment, chaque fois que Kaïouk sortait de sa tente, il était salué par des chants, et on inclinait devant lui les queues ou insignes du suprême commandement.

Tout le cortége partit de la *syra ordou* pour se rendre, à cheval, à un autre campement distant de trois ou quatre lieues, dont le nom tartare signifiait l'*orde d'or*. La tente impériale destinée à l'intronisation de Kaïouk était, en effet, soutenue par des piliers couverts de lames d'or; l'intérieur était recouvert de baldakin, et l'extérieur d'autres étoffes. Cette inauguration, indiquée pour le 15 août, ne put, à cause de la grêle, avoir lieu que le 24. Les cérémonies dont elle fut précédée et suivie offrirent un mélange bizarre de magnificence et de grossièreté, et caractérisaient bien un peuple qui touchait aux premiers degrés de la civilisation.

(1) *Relation des Monghols ou Tartares*, p. 589.

Bergeron, traduisant Jean du Plan-Carpin, dit dans son naïf langage (1). «Tous les seigneurs et barons assemblés en ce lieu-là mirent un siége doré au milieu d'eux, sur lequel ils le firent seoir, disant : «Nous voulons, vous prions et «commandons que vous ayez puissance et do«mination sur nous tous.» Celui-ci répondit : «Si vous voulez que je sois votre roi, n'êtes«vous pas résolus et disposés un chacun de vous «à faire tout ce que je vous commanderai, de ve«nir quand je vous appellerai et manderai, d'al«ler où je vous voudrai envoyer, et de mettre à «mort tout ceux que je vous dirai?» Ils répondirent tous que oui. «Donc, leur dit-il, d'ici «en avant, ma simple parole me servira de «glaive.» A quoi ils consentirent tous. Cela fait, ils posèrent un feutre en terre, sur lequel ils le firent asseoir, lui disant : «Regarde en haut, et «reconnais Dieu, et considère en bas le siége de «feutre où tu es assis. Si tu gouvernes bien ton «État, si tu es libéral et bienfaisant, si tu fais «régner la justice, si tu honores tes princes et «barons, chacun selon sa dignité et son rang, tu «domineras en toute magnificence et splendeur; «toute la terre sera soumise à ta seigneurie, «et Dieu te donnera tout ce que ton cœur dési«rera. Mais, si tu fais le contraire de tout cela, tu «seras misérable, vil et contemptible, et si pau«vre, que tu n'auras pas même en ta puissance «le feutre sur lequel tu sieds.» Après cela, ces barons firent asseoir la femme de Kaïouk sur le même feutre auprès de lui, puis les élevèrent tous deux en l'air, et les proclamèrent hautement et à grands cris empereur et impératrice de tous les Tartares (Pl. IV, n° 2). Ensuite de cela, ils firent apporter devant l'empereur nouveau un nombre infini d'or et d'argent, et de pierreries, et autres richesses qu'Oktaï avait laissées après sa mort, et lui donnèrent plein pouvoir et seigneurie sur tout cela; mais lui aussitôt en fit, comme il lui plut, divers présents à tous les princes et seigneurs qui étaient là, et le reste il le fit garder pour soi. Puis ils se mirent à boire, selon leur coutume, et continuèrent la buverie jusqu'au soir. Après furent apportées force chairs cuites sans sel en des chariots, et tout cela fut distribué par les officiers à un chacun son morceau. Au-dessus de la tente du khan, on fit donner de la chair et du potage avec du sel; et cela dura tout le temps de la fête.» C'est à l'orde d'or que Jean du Plan-Carpin eut sa première réception. Il fut introduit devant le khâqân par le chancelier, en même temps que les ambassadeurs, qui offrirent de magnifiques présents de soieries, de velours, de pourpre, de baldakin, de ceinturons de soie brochés d'or, de riches fourrures, et autres objets, parmi lesquels on remarquait un parasol ou dais portatif garni de pierreries. Kaïouk était un homme de quarante à quarante-cinq ans, de petite taille, d'un extérieur grave, n'écoutant et ne répondant que par l'intermédiaire de son premier ministre.

De l'orde d'or, on se rendit à une autre résidence, où les deux religieux furent plusieurs fois admis dans la tente impériale : elle était de pourpre rouge; sur une estrade circulaire s'élevait un trône d'ivoire merveilleusement sculpté, et garni d'or et de pierreries, ouvrage d'un orfévre russe appelé Côme. En ce lieu, l'on se sépara : l'impératrice mère alla d'un côté, et le khâqân de l'autre, pour rendre la justice. On exécuta plusieurs criminels, parmi lesquels était une tante de l'empereur, accusée d'avoir empoisonné Oktaï. Le grand-duc Jaroslaw de Sousdal mourait en même temps victime d'un empoisonnement, perpétré des propres mains de l'impératrice mère, qui écrivit aussitôt en Russie, pour faire venir le grand-duc Alexandre, sous prétexte de lui donner l'investiture de ses domaines paternels; mais il ne se rendit point à cette dangereuse invitation. Jaroslaw avait, au vu et au su d'un gentilhomme d'entre ses conseillers, pris dans les mains de Jean du Plan-Carpin l'engagement formel de rentrer dans le giron de l'Église romaine.

Les Franciscains ayant été conduits par leurs guides à la résidence impériale, dès que Kaïouk en fut instruit, il les envoya vers sa mère, parce qu'il ne voulait pas que les missionnaires fussent témoins d'une autre cérémonie, dans laquelle il éleva un grand drapeau du côté de l'occident, en l'agitant et en menaçant les peuples de ces contrées d'y porter le fer et le feu, si, avec toute la terre, elles ne se soumettaient à lui. Les religieux revinrent quelques jours après, et furent laissés pendant un mois dans une grande pénurie de vivres : ils eurent alors

(1) *Relation des voyages en Tartarie*, etc., p. 416. Éd. de Soly.

beaucoup à se louer de l'orfévre Côme, qui se plut à les instruire de toutes les particularités concernant le khâqân. Ils reçurent aussi beaucoup de renseignements de plusieurs Russes et Hongrois, prêtres et autres, sachant parler le latin et le français, et vivant au milieu des Tartares depuis nombre d'années.

Dans les audiences que le grand khan donna aux ambassadeurs, il prit un ton menaçant avec ceux du khalyfe, renvoya avec mépris ceux des Ismaéliens ou Assassins, mais traita avec égard ceux du Pape. Lorsqu'il les admettait en sa présence, chacun d'eux était obligé de fléchir quatre fois le genou gauche; on l'avertissait de ne pas toucher le seuil de la porte; on le fouillait avec soin pour s'assurer qu'il ne portait pas d'arme cachée; puis on le faisait entrer dans la tente par la porte du côté de l'orient, car nul, excepté l'empereur, n'osait y entrer par la porte d'occident, usage auquel les principaux chefs se conformaient pour leurs tentes. Les Franciscains ayant demandé à Kaïouk pourquoi ses armées ravageaient le monde, il répondit que Dieu avait ordonné à ses aïeux et à lui de punir les nations criminelles; et, comme les religieux ajoutèrent que le souverain Pontife désirait savoir si le khâqân était chrétien, il leur dit que Dieu le savait, et que, si le Pape tenait à en être informé, il n'avait qu'à venir l'apprendre. Du reste, Kaïouk, fils d'une Nestorienne, avait à son service des chrétiens, parmi lesquels un de ses ministres et un de ses secrétaires; et, devant sa tente, on voyait une chapelle où ils assistaient régulièrement à l'office divin, tolérance que les chefs inférieurs au khâqân ne portaient pas si loin.

Jean du Plan-Carpin fait, sur la religion des Monghols, des remarques qui présentent de l'intérêt; nous les reproduisons d'après Bergeron (1): «Pour ce qui est de leur religion, ils croient un Dieu créateur de toutes choses, tant visibles qu'invisibles, et qui donne les récompenses et les peines aux hommes, selon leur mérite; et toutefois ils ne l'honorent pas par prière et louange, ni par aucun service et cérémonie. Et cependant ils ne laissent pas d'avoir des idoles de feutre faites à la ressemblance d'hommes, et les posent de part et d'autre des portes de leurs logis; et au-dessous, il y a je ne sais quoi de même étoffe en forme de mamelles, et croyent que c'est ce qui garde leurs troupeaux et qui leur donne du lait et des petits. Ils font d'autres idoles d'étoffes de soie, et leur rendent de grands honneurs; quelques-uns même les posent sur de beaux chariots couverts, devant la porte de leurs logements, et quiconque se trouve avoir dérobé quelque chose de ces chariots-là est mis à mort sans aucune rémission. Les chefs de mille hommes et de cent hommes ont toujours une de ces idoles au milieu de leur logis, et lui offrent le premier lait de leurs brebis et juments; et, lorsqu'ils commencent à boire et à manger, ils offrent premièrement à leurs idoles de leur viande et boisson. Et quand ils égorgent quelque bête, ils en offrent le cœur dans un plat à l'idole qui est sur le chariot, et laissent cela ainsi jusqu'au lendemain matin qu'ils l'ôtent de là, le font cuire et le mangent. Ils mettent une de ces idoles fort honorablement devant le logement de leur empereur, comme nous en avons vu devant le palais de celui qui règne maintenant, puis lui font force présents. Ils lui offrent aussi des chevaux, que personne après cela n'ose plus monter. Ils lui présentent encore d'autres animaux; et de ceux qu'ils tuent pour manger, ils n'en rompent jamais les os, mais ils les brûlent au feu... Ils adorent le soleil, la lumière et le feu, comme aussi l'eau et la terre, leur offrent les prémices de leur manger et boire, principalement le matin, avant que de rien manger... Bien qu'ils n'aient aucune loi pour ce qui est de la justice, ou pour se garder du péché, ils ont toutefois je ne sais quelles traditions de choses qu'ils tiennent pour péché, selon qu'eux-mêmes et leurs ancêtres se sont imaginé, comme de mettre un couteau dans le feu, ou d'en toucher le feu, tant peu que ce soit, ou de tirer la chair du pot bouillant avec le couteau, et de fendre du bois près du feu avec une cognée, car ils croient qu'on doit faire sacrifice au feu de telles gens; comme aussi de s'appuyer contre un fouet dont on fait aller les chevaux, car ils n'usent point d'éperons; aussi de toucher des flèches avec ce fouet-là; de prendre ou tirer de jeunes oiseaux et leurs petits, de battre un cheval avec sa bride, de rompre un os avec un autre, d'épancher du lait ou autre boisson et viande sur la terre... Et

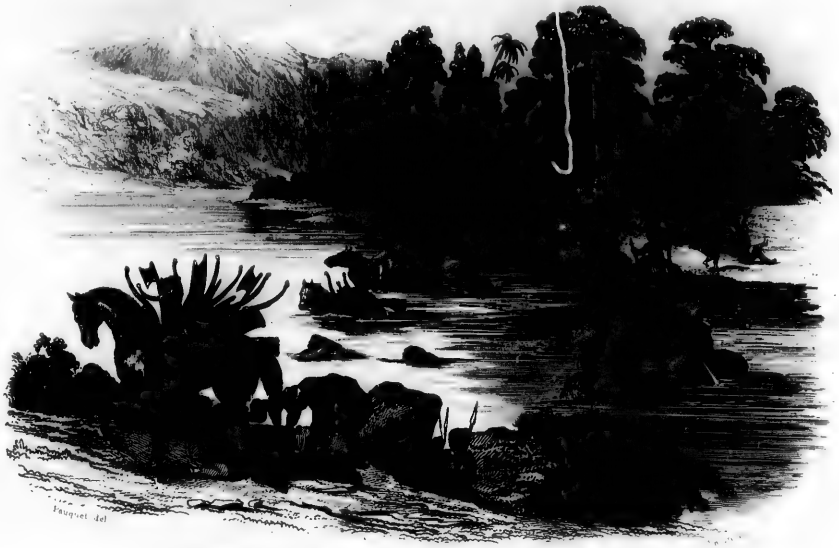
(1) *Relation des voyages en Tartarie*, etc., p. 323. Éd. de Sely.

autres semblables superstitions qui seraient trop longues à raconter. Mais de tuer les hommes, d'envahir les pays d'autrui, de faire injure et tort aux autres, et bref, de contrevenir aux commandements de Dieu, ils n'en font aucune conscience, et ne tiennent cela à péché. Ils ne savent ce que c'est de la vie ou de la damnation éternelle. Ils ont toutefois quelque créance qu'après la mort ils jouiront d'une autre vie, où ils auront des troupeaux, boiront, mangeront, et feront toutes les autres actions qu'ils font en celle-ci. Ils s'adonnent fort aux divinations, augures, vol des oiseaux, sorcelleries et enchantements; et lorsque le diable leur fait quelque réponse, ils croient que cela vient de Dieu même, et le nomment *Itoga*, et les Comans *Khan*, c'est-à-dire empereur, et le révèrent et craignent merveilleusement, lui faisant plusieurs offrandes, et des prémices de leur boire et manger entre autres; et ne manquent jamais de faire tout selon les réponses qu'ils en reçoivent. Tout ce qu'ils ont à faire de nouveau, ils le commencent toujours à la nouvelle lune ou à la pleine : aussi l'appellent-ils grande reine et impératrice, et la prient et adorent les genoux en terre... Quand quelqu'un d'entre eux devient malade, on met une lance en son logement, environnée d'un feutre noir; et à ce signal, personne d'étranger n'ose plus entrer là-dedans. Et lorsqu'il commence à agoniser, et qu'il est aux traits de la mort, tous les autres le quittent; d'autant qu'aucun de ceux qui ont été présents à la mort de quelqu'un ne peut entrer à la orde ou logement du capitaine ou de l'empereur avant la nouvelle lune. Quand le malade est mort, s'il est des principaux, on l'enterre secrètement en la campagne avec sa loge, et est assis au milieu d'icelle avec une table devant lui, et un bassin plein de chair, et une tasse de lait de jument. On enterre aussi avec lui une jument et son poulain, et un cheval sellé et bridé; et mangent un autre cheval, dont ils remplissent la peau de paille, puis l'élèvent en haut sur quatre bâtons; afin que le mort ait en l'autre monde où loger, et une jument dont il puisse tirer du lait, et de quoi multiplier des chevaux pour s'en servir. Ils enterrent encore de même avec lui son or et son argent. Ils rompent le chariot qui le portait, et sa maison est abandonnée, et personne n'ose prononcer son nom jusqu'à la troisième génération. Ils ont une autre façon d'enterrer les grands : c'est qu'ils vont secrètement en la campagne, et là ôtent toutes les herbes jusqu'aux racines, puis font une grande fosse, et à côté ils en font une autre, comme une cave sous terre; puis le serviteur qui aura été le plus chéri du mort est mis sous le corps, où ils le laissent gisant tant qu'il n'en peuve quasi plus; puis ils le retirent pour le faire respirer un peu, et en font ainsi par trois fois. Que s'il en échappe, il devient libre, et fait tout ce qu'il lui plaît, et est tenu un des principaux de la orde et du logement. Pour le mort, ils le mettent dans cette fosse qui est à côté, avec toutes les autres choses que nous avons dites ci-dessus... Et en leur pays, ils ont deux lieux de sépulture... Personne n'ose approcher de ces cimetières-là, sinon ceux qui en ont la charge et qui sont établis pour les garder; et si quelque autre en approche, il est aussitôt pris, battu, fouetté, et fort maltraité : de sorte que nous autres, qui ne savions pas cela, comme nous entrâmes sans y penser dans les bornes de ce lieu-là, ils commencèrent à nous tirer des flèches; mais, d'autant que nous étions ambassadeurs étrangers, qui ne savaient pas la coutume du pays, ils nous laissèrent aller sans nous faire autre mal. Or, les parents du mort, et même tous ceux qui demeurent en leurs logements, il faut qu'ils soient purifiés par le feu; ce qui est fait en cette sorte : ils allument deux feux, et mettent deux lances auprès, et une corde qui les joint par le haut, où ils attachent quelques pièces de bougran (étoffe de coton); et sous cette corde, entre ces feux et ces lances, ils font passer les hommes, animaux et logements qu'il faut purifier; et il y a deux femmes, l'une deçà, l'autre delà, qui leur jettent de l'eau et récitent quelques paroles. Que si quelques chariots viennent à se rompre en passant, ou que quelque chose en tombe, les devins prennent aussitôt cela pour eux. Si quelqu'un a été tué par la foudre, il faut que tous ceux qui demeurent en ce logement-là passent aussi par le feu; et la maison, lit, feutres, chariots, vêtements, et tout ce qui aura appartenu à tels ainsi morts ne sera plus touché de personne : ains on rejettera cela comme chose immonde et pollue. » Ces détails montrent assez combien la présence de missionnaires catholiques était désirable chez les Tartares.

d'enterrer les
ment en la cam-
rbes jusqu'aux
fosse, et à côté
une cave sous
été le plus chéri
ù ils le laissent
si plus; puis ils
un peu, et en
en échappe, il
'il lui plaît, et
orde et du lo-
ttent dans cette
les autres cho-
us... Et en leur
ure... Personne
-là, sinon ceux
établis pour les
pproche, il est
rt maltraité: de
vions pas cela,
enser dans les
encèrent à nous
que nous étions
savaient pas la
èrent aller sans
ents du mort, et
en leurs loge-
fiés par le feu;
allument deux
uprès, et une
ù ils attachent
offe de coton);
et ces lances,
maux et loge-
y a deux fem-
ui leur jettent
roles. Que si
ompre en pas-
be, les devins
Si quelqu'un a
tous ceux qui
sent aussi par
chariots, vê-
artenu à tels
ersonne: ains
monde et pol-
z combien la
ues était dési-

Pauquet del. Varin sc.

Costumes et habitations des Tartares



Pauquet del.

Passage d'un fleuve et immolation des Prisonniers

[illegible] Quand ils arrivent [illegible] grande qu'elle soit, [illegible] grands ont un cuir [illegible] duquel ils mettent [illegible] qu'ils y [illegible] devient [illegible] un [illegible] et [illegible] à la queue de [illegible] avons dit. » [illegible] l'ennemi, prépa- [illegible] qu'ils attachaient [illegible] portait à les croire plus [illegible] l'étaient réellement. Ils [illegible] de guerre, à l'excep- [illegible] réservaient pour l'esclavage. [illegible] destinés à la mort étaient di- [illegible], puis assommés à coups de [illegible] Pl. V, n° 2).

[illegible] observations notre extrait [illegible] de Plan-Carpin, livre cu- [illegible] empreints d'une [illegible] infirmer [illegible]. Quand le bon religieux rapporte, sur [illegible], que les Tartares ont rencontré dans [illegible] un peuple [illegible] femmes avaient [illegible] admet sans [illegible] des hom- [illegible] un che- [illegible] qu'un bras au [illegible] obligés de se ren- [illegible], on sourit en le [illegible] de l'imagina-

[illegible] Tartarie, etc., p. 348. Ed.

Jean du Plan-Carpin ajoute que la pluralité des femmes était admise par ces peuples; chacun pouvait en avoir autant qu'il lui était possible d'en nourrir. Ils épousaient indifféremment leurs proches parentes, excepté leurs mères, leurs filles et leurs sœurs de père ou de mère; ils pouvaient même épouser leur belle-mère veuve; le jeune frère était tenu d'épouser la veuve de son frère aîné. Ils choisissaient leurs femmes comme ils l'entendaient, et les achetaient fort cher de leurs parents. Celles-ci, à la mort de leurs maris, ne convolaient pas aisément à de secondes noces, à moins que le beau-fils ne voulût épouser sa belle-mère. Les femmes étaient chastes, et la même réserve présidait à leurs paroles et à leur conduite. La loi des Tartares leur permettait de tuer les hommes ou les femmes surpris en adultère manifeste; elle donnait le même pouvoir à l'égard d'un homme et d'une fille surpris dans le crime. Les hommes ne s'adonnaient à aucun travail, sinon à faire des flèches et à surveiller les troupeaux: la chasse et le tir de l'arc absorbaient tous leurs moments. En revanche, le poids du travail retombait sur les femmes, qui, du reste, allaient à cheval et tiraient de l'arc aussi bien que les hommes. Jean du Plan-Carpin nous peint la Tartarie comme la patrie d'hommes à la taille médiocre, à la ceinture déliée, à la face large, aux pommettes saillantes, au nez court et plat, aux yeux petits, obliquement relevés jusqu'aux sourcils et séparés par un grand espace, à la barbe nulle ou rare, et sétacée: portrait d'une précision si remarquable qu'un naturaliste moderne ne saisirait pas avec plus de sagacité les caractères extérieurs qui distinguent les Monghols (1). Les Tartares s'habillaient, pendant l'hiver, de riches fourrures, et, pendant l'été, de bougran, de pourpre, ou de baldakin. Les femmes mariées chargeaient leur tête d'une haute coiffure ayant quelque analogie avec celle de nos Cauchoises (Pl. V, n° 1).

Les habitudes des Tartares dans leurs expéditions guerrières sont décrites par Jean du Plan-Carpin (2), qui nous apprend en ces termes comment ils franchissaient les fleuves et les torrents qu'ils venaient à rencontrer: « Quand ils arrivent à quelque rivière, quelque grande qu'elle soit, ils la passent ainsi. Les plus grands ont un cuir long et léger, à l'entour duquel ils mettent plusieurs attaches; et avec des cordes qu'ils y passent serrent cela, de sorte que ce cuir devient comme une valise qu'ils remplissent d'habillements et autres choses. Au milieu, ils y mettent leurs selles et ce qu'ils ont de plus dur; puis ils s'asseyent dessus, attachent cette sorte de vaisseau à la queue d'un cheval qui est conduit par un homme qui nage devant; ou bien ils ont parfois deux avirons avec quoi ils ramment, et passent ainsi: ils chassent leurs chevaux dans l'eau, un homme nageant devant, qui en conduit un, et tous les autres le suivent. Les plus pauvres, qui n'ont pas le moyen d'avoir de ces grands cuirs, sont obligés d'avoir chacun une grande bourse de cuir bien cousue où ils mettent leur petit bagage, et lient cela comme un sac à la queue de leur cheval, et passent comme nous avons dit. » Les Tartares, pour intimider l'ennemi, préparaient souvent des mannequins qu'ils attachaient sur des chevaux, ce qui portait à les croire plus nombreux qu'ils ne l'étaient réellement. Ils tuaient leurs prisonniers de guerre, à l'exception de ceux qu'ils réservaient pour l'esclavage. Les malheureux destinés à la mort étaient divisés par centaines, puis assommés à coups de hache l'un après l'autre (Pl. V, n° 2).

Nous bornons à ces observations notre extrait de la Relation de Jean du Plan-Carpin, livre curieux, dont quelques passages, empreints d'une trop grande crédulité, ne sauraient infirmer l'autorité. Quand le bon religieux rapporte, sur des ouï-dire, que les Tartares ont rencontré dans le désert un peuple monstrueux, chez lequel les femmes avaient forme humaine, mais les hommes figure de chien (1); quand il parle plus loin (2) de cynocéphales, hommes à tête de chien et à pieds de bœuf; quand il admet sans critique qu'on avait vu vers l'Arménie des hommes qui, avec un seul pied, dépassaient un cheval à la course, et qui, n'ayant qu'un bras au milieu de l'estomac, étaient obligés de se réunir à deux pour tirer de l'arc, on sourit en le voyant accepter ces rêves bizarres de l'imagina-

(1) D'Avezac, *Relation des Monghols ou Tartares*, etc., p. 524.

(2) *Relation des voyages en Tartarie*, etc., p. 366. Éd. de Soly.

(1) *Relation des voyages en Tartarie*, etc., p. 348. Éd. de Soly.

(2) *Ibid.*, p. 360.

tion d'un peuple grossier : mais le scrupule qui les lui fait reproduire, afin de n'omettre aucun détail, est précisément la garantie de son exactitude sur tous les autres points. On peut écarter ce qu'il raconte sur ouï-dire ; on doit croire ce qu'il déclare avoir vu et entendu. M. d'Avezac ajoute à nos réflexions en ces termes (1) : « Ces contes mêmes ne sont pas dénués de toute valeur aux yeux de ceux qui veulent étudier, outre les faits réels, la forme dont les revêt la tradition populaire ; car le conte du narrateur de bonne foi n'est point une invention isolée expressément forgée pour abuser sa crédulité : c'est bien plutôt une opinion reçue, une sorte de mythe accrédité dont il constate l'existence en le répétant ; et, sous ce point de vue, le conte a droit à l'attention de l'homme sérieux, comme monument de l'histoire intellectuelle du peuple qui en orne ses annales. Nous n'avons ni le temps ni l'espace nécessaires pour développer un pareil sujet : qu'il nous suffise, pour justifier notre assertion sur le caractère traditionnel des fables si complaisamment rapportées par Jean du Plan-Carpin, de faire remarquer que celle, par exemple, d'un peuple composé de femmes et de chiens, se retrouve textuellement dans la Relation arménienne du roi Hétoum, aussi bien que dans l'Encyclopédie chinoise San-thsai-thouhoeï, citée à ce propos par Klaproth (2). »

Au mois de novembre, on remit, pour le Pape, aux missionnaires des lettres dont on eut soin de leur dicter le contenu par la bouche des interprètes : ils les rapportèrent en trois langues, en tartare, en latin et en langue sarrasine, c'est-à-dire en arabe ou en persan. Kaïouk avait même dessein de faire partir des ambassadeurs avec les Franciscains ; mais ceux-ci, craignant que le spectacle des dissensions qui divisaient les chrétiens n'excitât les Tartares à venir attaquer la chrétienté d'Europe, éludèrent avec prudence cette proposition. Au moment du départ, Tourakina fit présent à chaque missionnaire d'une pelisse de renard, doublée de ouate, et d'un kaftan d'honneur.

Les Franciscains suivirent, à leur retour, le chemin qu'ils avaient pris pour venir. C'était l'hiver, et les pauvres religieux couchaient le plus souvent sur la neige, à moins qu'ils ne se fissent une place avec le pied dans les endroits où le sol était dépouillé d'arbres. Ils rentrèrent à Kiew le 9 juin 1247. Jean du Plan-Carpin, en se rendant en Tartarie, avait fait aux princes et aux évêques russes des propositions de réunion qu'il eut alors la joie de voir accepter. Traversant ensuite la Russie, la Pologne, la Bohême, l'Allemagne, il passa le Rhin à Cologne, continua sa route par Liége et la Champagne, et remit enfin à Lyon la lettre de Kaïouk au Pape Innocent IV.

Ce pontife garda près de lui, pendant trois mois entiers, le courageux Franciscain, qui avait affronté tant de fatigues et de périls pour remplir sa mission. Le siége d'Antivari, métropole de la Dalmatie, étant devenu vacant sur ces entrefaites, frère Jean y fut élevé (1) : « Sois béni par le Seigneur et par moi son Vicaire, lui dit Innocent IV ; car je vois qu'en toi s'est accomplie cette parole du Sage : L'ambassadeur fidèle est à celui qui l'envoie comme la fraîcheur de la neige au vent de la moisson : il réjouit l'âme de son maître (Prov., xxv, 13). Hé bien ! bon et fidèle serviteur, puisque tu as été fidèle en de petites choses, je t'en confierai de grandes » (Matth., xxv, 23). Le nouvel archevêque remplit, quelque temps après, une mission auprès de saint Louis. Il ne survécut guère à son retour d'Orient, et eut pour successeur sur le siége d'Antivari ce même frère Laurent de Portugal, qui avait été aussi chargé d'une mission chez les Monghols.

L'Europe entière s'était émue des ravages exercés par les Tartares. En France, la reine Blanche s'effrayant de leur irruption, « Ma mère, lui aurait dit saint Louis, soyons soutenus par cette consolation qui nous vient du ciel : s'ils arrivent ces *Tartares*, ou nous les ferons rentrer dans le *Tartare* d'où ils sont sortis, ou ils nous enverront nous-mêmes jouir dans le ciel du bonheur promis aux élus. » Le jeu de mots qu'on prête ici à Louis IX se retrouve dans presque tous les écrits de cette époque. C'est peut-être là, pour le dire en passant, la véritable cause de l'altération que les Occidentaux ont apportée au nom de *Tatars ; et Tartari, imò Tartarei*, comme les appelait l'empereur Frédéric, est une

(1) *Relation des Monghols ou Tartares*, etc., p. 543.
(2) *Nouveau Journal asiatique*, t. XII, p. 287 et 288.

(1) D'Avezac, *Relation des Monghols ou Tartares*, etc., p. 598.

expression qui prit faveur. En effet, l'opinion s'était généralement répandue que les Monghols étaient comme des démons envoyés pour châtier les hommes, c'est-à-dire qu'ils avaient commerce avec les démons; sentiment qu'accréditaient les feux et les tourbillons de fumée qu'ils avaient, disait-on, l'art d'exciter dans les batailles. Ces feux et ces tourbillons de fumée étaient le résultat de pièces d'artillerie et de poudres inflammables, dont il est certain, par l'histoire chinoise, que les Monghols se servaient à cette époque.

Dès le commencement de l'année 1247, au moment où Louis IX tenait une assemblée des grands du royaume, et se disposait à partir pour l'Égypte, il arriva un ordre du nouyân Batchou, qui lui enjoignait de se reconnaître sujet du khâqân; mais Louis ne fit pas grande attention à cet incident, dont il abandonna les suites à la divine Providence. Le saint roi, qui s'embarqua à Aigues-Mortes le 25 août 1248, était arrivé depuis peu dans l'île de Chypre, quand il y vint des envoyés de la part d'Ilchi-Kathaï, successeur de Batchou dans le commandement des armées du Midi (1). L'expédition des Français contre les musulmans s'accordant avec les intérêts des Monghols, ces envoyés devaient concerter un plan d'attaque commun. Le Dominicain André de Lonjumeau, revenu récemment avec Ascelin du campement de Batchou, reconnut David, l'un d'eux, pour l'avoir vu chez les Tartares, et traduisit en latin la lettre d'Ilchi-Kathaï au roi de France, que Bergeron traduit à son tour en ces termes (2): «Par la puissance du grand Dieu, voici les paroles d'Ilchi-Kathaï, envoyé par le roi de la terre Khan au grand roi de plusieurs pays, très-vaillant et belliqueux, l'épée du monde, victorieux entre les chrétiens, défenseur de la foi apostolique, fils de la loi de l'Évangile, et roi de France. Que Dieu augmente ses seigneuries, le conserve en son royaume à longues années, et accomplisse ses volontés...» Après avoir salué saint Louis, le chef tartare ajoutait: « Nous sommes venus avec puissance et commandement de délivrer tous les chrétiens de toute servitude et tribut, et de tous griefs. » Une lettre adressée par le connétable d'Arménie au roi de Chypre concordait avec celle d'Ilchi-Kathaï. Les ambassadeurs, afin de s'assurer le concours de Louis IX, affirmèrent faussement que Kaïouk, avec ses principaux chefs, professait alors la foi catholique, qu'Ilchi-Kathaï lui-même était baptisé, que les Tartares se proposaient l'affranchissement et le triomphe des chrétiens. Leur dessein étant d'attaquer le khalyfe, ils priaient le roi de se jeter sur l'Égypte, pour empêcher les Égyptiens de secourir l'ennemi qu'ils auraient en tête. Ainsi l'expédition du saint roi allait se réaliser d'accord avec les Tartares, par qui il avait l'assurance d'être soutenu; circonstance que l'on n'a point assez fait ressortir jusqu'ici.

Pour répondre à la démarche d'Ilchi-Kathaï, Louis IX fit partir de Nicosie, le 27 janvier 1249, une ambassade composée de trois Dominicains, de deux clercs séculiers et de deux officiers du roi. Cette ambassade, dont André de Lonjumeau était le chef, emportait des lettres de saint Louis et du légat, qui invitait Ilchi-Kathaï et le khâqân à persévérer dans la foi catholique. Elle devait présenter au premier un morceau du bois de la vraie croix; à Kaïouk un autre morceau, tous les ornements nécessaires au culte divin, et, sur la demande des envoyés tartares, une tente ou chapelle d'écarlate, avec d'autres pièces richement brodées, où l'on avait représenté à l'aiguille, fort artistement, toute la passion de Notre-Seigneur. Louis IX espérait, par là, disposer le khâqân à de plus vifs sentiments d'affection et de bienveillance pour la religion catholique. L'ambassade traversa la Perse, afin de s'entendre avec Ilchi-Kathaï, et parvint à la cour monghole. Kaïouk étant mort, la régente Ogoul-Gaïmisch reçut les envoyés, dont elle interpréta l'arrivée en ce sens que le roi de France se reconnaissait tributaire, et dont elle accepta les présents comme un témoignage de la soumission de Louis IX à l'autorité que le khâqân s'attribuait sur tous les souverains de la terre. En retour de ces dons, elle remit divers objets, parmi lesquels se trouvait, conformément aux usages chinois, une pièce de drap de soie; elle y joignit des lettres, et congédia les envoyés avec honneur, mais sans qu'ils eussent obtenu rien de positif par rapport au but principal de leur voyage, c'est-à-dire la conversion des prin-

(1) Wadding, an. 1249, n° 3. Rinaldi, an. 1248, n°s 34-43.
(2) *Relation des voyages en Tartarie*, etc., p. 297. Éd. de Soly.

ces monghols. Les ambassadeurs revinrent, deux ans après leur départ, trouver saint Louis dans la ville d'Acre où il était alors.

Ce fut aussi un Dominicain que le saint roi envoya, en 1251, au prince des Assassins ou Ismaéliens, Ala-Eddin (1), soupçonné, treize ans auparavant, d'avoir voulu le faire périr, et qui avait eu l'audace de lui demander par ses envoyés un tribut de soumission dans les murs d'Acre. Les émirs du Vieux de la Montagne, déconcertés par la noble fermeté du roi, lui rapportèrent bientôt des présents de la part de leur maître, et ils furent accompagnés au retour par Yves-le-Breton, de l'ordre des Frères-Prêcheurs. La mission de ce Dominicain ne porta point de fruits; mais elle mérite d'être constatée comme une preuve du zèle de Louis IX pour l'extension du christianisme. Yves donna au roi des détails curieux sur Ala-Eddin, qui était sectateur d'Ali, et dont la doctrine, modifiée par le plus cruel égoïsme, assurait le paradis à tous ceux qui exécuteraient aveuglément ses ordres. Ce monstre se jouait de la fanatique crédulité des serviteurs dont il s'entourait, au point de les faire monter au haut d'une tour, puis, à un signe de sa main, se précipiter en bas et se briser en mille pièces. « Malgré la religion du Vieil, dit le frère Yves, ay pourtant trouvé au chevet du lit d'Ala-Eddin ung livre où il avoist escript de sa main plusieurs sainctes paroles que Nostre Seigneur Jésus-Christ dict à sainct Pierre, quand il vivoist sur la terre. Alors je me suis écrié: « Hé, pour Dieu! lisez « souvent ce livre; ce sont paroles belles et « bonnes. — Ainsy fais-je, avoist respondu le « Vieil. Ay pour très-chier monseigneur sainct « Pierre; car, au commencement du monde, « l'âme d'Abel le Juste entra au corps de Noé, « de là dans celui d'Abraham, et enfin, de pa- « triarche en patriarche, vivifia sainct Pierre, « lequel est encore en ce monde terrien. » Quand ouïs ceci, continua Yves-le-Breton, voulus lui remonstrer que sa croyance n'estoist bonne, et l'instruire à nostre foi. Ains le Vieil ne me voulust croire. » Peu d'années après, l'homme dont le nom seul faisait pâlir les rois sur leurs trônes fut précipité du sien par une conjuration ourdie au sein de son propre palais. Rokn-Eddin, son fils, objet de sa haine barbare, lui succéda. Mais ses États ne tardèrent pas à être entièrement ruinés par les Tartares, et le titre de Vieux de la Montagne fut à jamais rayé de la liste des souverains orientaux (1).

Le roi de France, malgré le déplaisir que lui avait causé la fausse interprétation donnée par Ogoul-Gaïmisch à sa démarche, résolut de hasarder une nouvelle tentative, afin d'introduire la religion catholique en Tartarie. On ne saurait assez louer le pieux soin de Louis IX, qui, non content d'exposer sa vie et celle des siens pour la délivrance de la Terre-Sainte, à l'exemple de ses prédécesseurs, voulut encore faire ces missions de religieux pour la propagation de la foi dans des pays si lointains et si dangereux; éloignement et périls dont, à cette époque surtout, l'imagination devait singulièrement se préoccuper.

Afin de mettre à couvert l'honneur du roi, les Franciscains Guillaume de Rubruk, né dans le Brabant vers 1220 (2), et Barthélemi de Crémone, ses envoyés, devaient être censés n'avoir reçu d'ordres que de leurs supérieurs. Ils se rendirent d'Acre à Constantinople, alors soumise aux Français; et Rubruk, prêchant à Sainte-Sophie, annonça, comme on en était convenu, qu'il allait dans la Tartarie annoncer la foi aux infidèles, suivant les statuts des Frères-Mineurs. Les ambassadeurs s'embarquèrent, le 7 mai 1253, sur un bâtiment qui les conduisit à Soldaya. En arrivant dans cette ville, ils furent très-surpris d'apprendre qu'on y savait déjà qu'ils étaient envoyés par saint Louis. Rubruk se procura huit chariots couverts, dont deux devaient servir de lit, et cinq chevaux de selle pour la petite troupe, qui se composait de deux religieux, d'un interprète, d'un guide et d'un valet. Après deux mois de marche dans les steppes qui séparent le Dnieper du Tanaïs (le Don), les missionnaires arrivèrent au campement de Scacatay, pour lequel l'empereur de Constantinople leur avait donné des lettres de recommandation. Dès lors commencèrent les observations intéressantes de Rubruk, qui complètent celles de Jean du Plan-Carpin. Ils traversèrent ensuite le Tanaïs pour se rendre auprès de Sartak-Khan, qui se trouvait à

(1) Rinaldi, an. 1251, n° 50.

(1) Rinaldi, an. 1258, nos 59-61. Le marquis de Villeneuve-Trans, *Histoire de saint Louis*, t. II, p. 374.

(2) *Recueil de voyages et de mémoires* publié par la Société de géographie, t. IV, p. 205.

à être entière-
le titre de Vieux
é de la liste des

déplaisir que lui
ion donnée par
, résolut de ha-
fin d'introduire
. On ne saurait
Louis IX, qui,
celle des siens
inte, à l'exem-
ncore faire ces
pagation de la
si dangereux ;
te époque sur-
ulièrement se

eur du roi, les
k, né dans le
Clemi de Cré-
censés n'avoir
urs. Ils se ren-
rs soumise aux
à Sainte-So-
onvenu, qu'il
foi aux infidè-
-Mineurs. Les
7 mai 1253,
Soldaya. En
t très-surpris
qu'ils étaient
procura huit
ent servir de
ur la petite
x religieux,
valet. Après
es qui sépa-
s missionnai-
ncatay, pour
e leur avait
on. Dès lors
ressantes de
an du Plan-
naïs pour se
e trouvait à

---

quis de Ville-
, p. 374.
publié par la

pierre, ils [illegible] ces [illegible] de coffres, de sorte que leur maison est [illegible] entre deux rangs de ces chars et coffres, comme entre deux murailles.... Et quand ils viennent à asseoir ces [illegible] peut s'arrêter en [illegible] lieu, la pre- [illegible] femmes fait poser sa [illegible] vers [illegible] sous toutes les [illegible] en [illegible] de [illegible] en son rang; [illegible] que [illegible] l'orient; [illegible] l'espace [illegible] entre [illegible] de pierre; [illegible] riches [illegible] semées un [illegible] aura [illegible] bien [illegible] posé leurs maisons [illegible] lit [illegible] femmes est tou- [illegible] gauche du [illegible] du côté [illegible] de la [illegible] petit [illegible] [illegible] de la [illegible] [illegible] [illegible]

trois journées en deçà du Volga. Ce prince y avait un campement considérable : ses six femmes, son fils aîné et les deux ou trois femmes de ce dernier, avaient chacun une habitation contenant plus de deux cents chariots.

Rubruk dit des demeures des Tartares (1) : « Les maisons où ils habitent pour dormir sont fondées sur des roues et des pièces de bois entrelacées, et aboutissent en haut en une ouverture comme une cheminée ; et couvrent cela de feutre blanc, qu'ils enduisent de chaux ou de terre blanche, ou de poudre d'ossements, afin que cela reluise, et quelquefois aussi de couleur noire ; et cette couverture de feutre par en haut est enrichie de couleurs diverses de peinture. Au-devant de la porte, ils pendent aussi un feutre tissu de diverses couleurs, qui représente des ceps de vigne, des arbres, des oiseaux et autres bêtes. Ils ont de ces maisons-là de telle grandeur qu'elles ont bien trente pieds de long ; car j'ai pris la peine quelquefois d'en mesurer une qui avait bien vingt pieds d'une roue à l'autre, et, quand cette maison était posée dessus, elle passait au delà des roues. Chacun des côtés avait pour le moins cinq pieds de large ; et ai compté jusqu'à vingt-deux bœufs pour traîner une de ces maisons, onze d'un côté et onze de l'autre. L'essieu entre les roues était grand comme un mât de navire. Et y a un homme à la porte qui guide les bœufs (Pl. VI, n° 1). Ils font aussi comme de grands coffres ou caisses de petites pièces de bois carrées, et cela couvert de même matière en dôme, et à l'un des bouts y a une petite porte ou fenêtre ; puis couvrent ces petites maisonnettes de feutre enduit de suif ou de lait de brebis, afin que la pluie ne le puisse percer ; et enrichissent cela de diverses teintures et broderies. Là ils serrent tous leurs ustensiles et leurs trésors et richesses, puis lient cela fortement sur des roues et chars en façon de traîneaux, qu'ils font tirer par des chameaux, afin de traverser les plus grandes rivières. Ils n'ôtent jamais ces coffres ou maisonnettes de dessus leurs chars. Quand ils posent leurs maisons mobiles en quelque endroit, ils tournent toujours la porte vers le midi ; et près d'icelles à côté de çà, ou de là, à environ demi-jet de pierre, ils mettent aussi ces grands coffres, de sorte que leur maison est située entre deux rangs de ces chars et coffres, comme entre deux murailles... Et quand ils viennent à asseoir ces maisons pour s'arrêter en quelque lieu, la première des femmes fait poser sa petite cour vers l'occident ; puis toutes les autres en font de même chacun en son rang, si bien que la dernière se trouve à l'orient ; et l'espace d'entre elles est environ un jet de pierre : de sorte que la cour d'un de ces riches Tartares semble un gros bourg, où il y aura toutefois bien peu d'hommes... Après qu'ils ont posé leurs maisons la porte au midi, ils mettent le lit du maître vers le septentrion : l'habitation des femmes est toujours à l'orient, c'est-à-dire au côté gauche du maître, qui est dans son lit le visage tourné vers le midi ; mais le lieu des hommes est de l'autre côté droit à l'occident. Quand ils entrent dans ces maisons, ils ne pendent jamais leurs arcs et carquois du côté des femmes. Au-dessus de la tête du maître, il y a toujours une petite image, comme une poupée, faite de feutre, qu'ils appellent le *frère du seigneur de la maison;* et y en a une autre de même sur la tête de la femme, qu'ils appellent aussi *frère de la maîtresse*, et cela attaché à la paroi ; et plus haut, entre ces deux, en est une autre petite fort maigre, qu'ils tiennent comme la gardienne de la maison. La maîtresse du logis a coutume de mettre à son côté droit, au pied du lit, en lieu assez éminent, une peau de chèvre pleine de laine ou autre matière, et auprès d'icelle une petite image qui regarde ses femmes et servantes. Près de la porte, et du même côté de la femme, est une autre image pour les femmes qui ont la charge de traire les vaches, car cela est de l'office des femmes. De l'autre côté de la porte, vers les hommes, est une autre petite idole pour les hommes qui traient les juments. Lorsqu'ils s'assemblent pour boire et faire carrous, la première chose qu'ils font, c'est d'asperger de leur boisson cette image qui est sur la tête du maître, et en font de même à toutes les autres par ordre. »

L'une des premières questions adressées aux missionnaires par l'officier de Sartak, auquel on les avait d'abord conduits, tendait à savoir quel était le plus grand seigneur entre les Francs ou chrétiens occidentaux. Rubruk ayant nommé

(1) *Relation des voyages en Tartarie*, etc., p. 11. Éd. de Soly.

l'empereur, il répliqua que non, et que c'était plutôt le roi de France. Bergeron fait sans doute allusion à cette réponse, lorsqu'il dit dans sa préface de la *Relation des Voyages en Tartarie* : « Ce qui est grandement à remarquer ès voyages de ces anciens religieux pour l'honneur et la gloire de cette nation, c'est de ce que ces Tartares, qui se rendaient si formidables à tout le reste de la terre, ne redoutaient rien tant entre tous les autres peuples de deçà que nos Français. Et l'on peut voir, en plusieurs endroits de ces Relations, l'estime en laquelle ils les avaient, et combien ils faisaient cas de leur discipline militaire, qu'ils se disaient vouloir apprendre : ce qui venait de la réputation qu'avaient les Français d'être les meilleurs gens d'armes et les plus adroits et gentils cavaliers du monde; ainsi que le témoigne même, de son temps, ce grand empereur Frédéric Barberousse, en cette fameuse chanson qu'il composa à la louange de toutes les nations de l'Europe, en langue provençale, lors en vogue par toutes les cours de la chrétienté, quand il commence ainsi :

« Plas mi cavalier Francez, etc. »

Le bruit s'était accrédité dans l'Orient que Sartak était chrétien. Rubruk s'en étant informé, on lui dit de bien se garder d'employer cette expression, et on ajouta que Sartak n'était pas *chrétien*, mais *Monghol*. Ainsi l'on prenait le nom de chrétien pour un nom de pays, genre de méprise assez propre à déconcerter les missionnaires, après les idées qu'ils s'étaient faites de la conversion des princes tartares. Cependant Sartak avait avec lui des prêtres nestoriens qui célébraient les offices selon le rite particulier de leur secte. Il désira, en admettant les Franciscains à son audience, que ces religieux s'y présentassent avec leur chapelle et leurs livres. Rubruk raconte ainsi cette présentation solennelle dans sa lettre à saint Louis (1) : « M'étant revêtu des riches ornements et chappes que nous avions, tenant en main une fort belle Bible, que Votre Majesté m'avait donnée, et un Psautier très-riche, qui était un présent de la reine, où il y avait de très-belles enluminures; mon compagnon portait le Missel et la croix, et notre clerc, vêtu d'un autre parement, prit l'encensoir, et nous arrivâmes vers Sartak. Et ils levèrent une portière de feutre, qui était pendue devant la porte, afin qu'il nous pût voir arriver en cette cérémonie. Alors ils commandèrent au clerc et au truchement de fléchir le genou par trois fois; ce qu'ils ne requirent pas de nous. Puis ils nous avertirent de prendre soigneusement garde, en entrant ou en sortant, de ne toucher pas le seuil de la porte, et que nous chantassions quelques cantiques de bénédiction pour leur seigneur. Nous entrâmes donc, entonnant un *Salve Regina*. A l'entrée de la porte, y avait un banc sur lequel était du cosmos (lait aigre de jument) et des tasses. Toutes ses femmes y étaient venues, et ces Monghols ou Tartares nous pressaient fort en entrant avec nous. Là, Coyat (Nestorien attaché au prince) prit l'encensoir en main, et le présenta à Sartak, qui le regarda fort en le maniant; puis lui fit voir le Psautier, qu'il considéra bien aussi, avec sa femme, qui était assise auprès de lui. Après, il lui montra la Bible, et demanda si c'était l'Évangile : je lui répondis que ce livre contenait toute la sainte Écriture. Et voyant une image, il s'enquit si c'était celle de Jésus-Christ, et lui dis que oui; car il faut remarquer que les chrétiens nestoriens et arméniens ne mettent jamais de figure de crucifix sur leurs croix; et semble par là qu'ils ne croient pas bien la passion du Fils de Dieu, ou qu'ils en ont honte. Après cela, il fit retirer tous ceux qui étaient à l'entour de nous, afin de mieux voir tous nos parements... Cela fait, nous sortîmes pour laisser nos ornements et nous dévêtir; et vinrent des interprètes, avec Coyat, pour déchiffrer nos lettres. »

Sartak fit conduire les missionnaires au campement de son père Batu. Ce prince leur ayant ordonné d'expliquer le but de leur voyage, Rubruk, qu'on força de se mettre à genoux (Pl. VI, n° 2), reportant sa pensée vers Dieu, dit qu'il priait le Seigneur, qui avait donné à Batu tous les biens de la terre, de lui accorder aussi ceux du ciel. Il ajouta que le prince ne pouvait les acquérir qu'en embrassant le christianisme, Dieu ayant dit lui-même que « qui croira et sera baptisé sera sauvé; mais qui ne croira pas sera condamné. » A ces mots, les Tartares firent entendre un bruit menaçant, sans que Rubruk se déconcertât. Louis IX demandait pour les religieux la permission de demeurer en Tartarie,

(1) *Relation des voyages en Tartarie*, etc., p. 62. Éd. de Soly.

afin d'y prêcher la foi : Batu ne voulut pas prendre sur lui de la leur accorder, et fit dire aux missionnaires qu'ils devaient obtenir à cet effet l'autorisation de Mangou, devenu khâqân en 1250. Ils furent en conséquence invités à continuer leur route, pour laquelle, d'ailleurs, on leur fournirait des vivres et des moyens de transport.

Les Franciscains suivirent pendant cinq semaines les bords du Volga, presque toujours à pied, manquant souvent de nourriture. Le 16 septembre, ils s'éloignèrent de ce fleuve en se dirigeant sur le Jaïk (Oural). On leur donna des vêtements plus chauds que ceux qu'ils avaient, parce que le froid commençait à se faire sentir ; et on leur fournit des chevaux, dont ils ne changeaient que deux ou trois fois par jour, quoiqu'ils fissent au moins trente lieues de France. Ils ne vécurent, pendant toute la route, que de millet cuit à l'eau et de lait aigre de jument que les Tartares nommaient cosmos ou *koumis*. Le soir, on leur donnait un peu de viande. Ils arrivèrent, le 27 décembre, au campement de Mangou.

Le 1er janvier 1254, on les conduisit à l'habitation du khâqân. Rubruk décrit ainsi le modeste ameublement et la simplicité du monarque, dont les armées allaient bientôt embrasser l'Asie dans sa plus grande étendue (1) : « Le feutre qui était devant la porte étant levé, nous entrâmes dedans ; et, à cause que c'était encore au temps de Noël, nous commençâmes à entonner l'hymne : *A solis ortûs cardine*, lequel étant achevé, ils se mirent à nous fouiller partout, pour voir si nous ne portions point de couteaux cachés, et contraignirent notre interprète même de laisser sa ceinture et son couteau au portier. A l'entrée de ce lieu, il y avait un banc, et sur icelui du *cosmos*. Auprès de là, ils firent mettre notre interprète tout debout, et nous firent asseoir sur une forme vis-à-vis des dames. Ce lieu était tout tapissé de toile d'or ; et au milieu, il y avait un réchaud plein de feu, fait d'épines et de racines d'aluine, qui croît là en abondance : ce feu était allumé avec de la fiente de bœuf. Le grand khan était assis sur un petit lit, vêtu d'une riche robe fourrée, et fort lustrée, comme la peau d'un veau marin. C'était un homme de moyenne stature, d'un nez un peu plat et rabattu, âgé d'environ quarante-cinq ans. Sa femme, qui était jeune et assez belle, était assise auprès de lui, avec une de ses filles, nommée Cyrina, prête à marier, et assez laide, avec plusieurs autres petits enfants, qui se reposaient sur un autre lit proche de là... Alors le khan nous fit demander ce que nous voulions boire, si c'était du vin ou de la cérasine qui est un breuvage fait de riz, ou du caracosmos qui est du lait de vache tout pur, ou du ball qui est fait de miel : car ils usent l'hiver de ces quatre sortes de boisson. A cela, je répondi que nous n'étions pas gens qui se plussent beaucoup à boire, et que, toutefois, nous nous contenterions de tout ce qu'il plairait à Sa Grandeur de nous faire donner. Lors il commanda de nous donner de cette cérasine faite de riz, qui était aussi claire et douce que du vin blanc, dont je goûtai un peu pour lui obéir : mais, cependant, notre interprète, à notre grand déplaisir, s'était accosté du sommelier, qui l'avait tant fait boire qu'il ne savait plus ce qu'il faisait et disait. Après cela, le khan se fit apporter plusieurs sortes d'oiseaux de proie qu'il mit sur le poing, les considérant fort. Assez longtemps après, il nous commanda de parler. Il avait pour son interprète un Nestorien, que je ne pensais pas être chrétien comme il était : nous avions aussi le nôtre, tel quel, et, comme j'ai dit, fort mal accommodé du vin. Nous étant donc mis à genoux, je lui dis « que nous rendions grâces à Dieu de « ce qu'il lui avait plu nous amener de si loin pour « venir voir et saluer le grand Mangou-Khan, à « qui il avait donné une grande puissance sur « terre ; mais que nous suppliions aussi la même « bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui « nous vivions et mourions tous, qu'il lui plût de « donner à Sa Majesté heureuse et longue vie « (car c'est tout leur désir que chacun prie pour « leur vie). » J'ajoutai à cela « que nous avions « ouï dire en notre pays que Sartak était chré- « tien, dont tous les chrétiens avaient été fort « réjouis, et spécialement le roi de France, qui, « sur cela, nous avait envoyés vers lui avec des « lettres de paix et d'amitié, et pour lui rendre « témoignage quelles gens nous étions, à ce qu'il « voulût nous permettre de nous arrêter en son « pays, d'autant que nous étions obligés par les « statuts de notre ordre d'enseigner aux hommes

(1) *Relation des voyages en Tartarie*, etc., p. 137. Éd. de Soly.

« comment il faut vivre selon la loi de Dieu. Que « Sartak, sur cela, nous avait envoyés vers son « père Batu, et Batu vers son Impériale Majesté, « laquelle, puisque Dieu lui avait donné un grand « royaume sur la terre, nous suppliions de nous « permettre la demeure en ses terres et seigneu- « ries, afin d'y faire faire les commandements et « le service de Dieu, et de prier pour elle, pour « ses femmes et ses enfants. Que nous n'avions ni « or, ni argent, ni pierres précieuses, mais seu- « lement notre service et nos prières, que nous « ferions continuellement à notre Dieu pour lui. « Qu'au moins nous le suppliions de nous arrêter « là tant que la rigueur du froid fût passée... » A cela, le khan nous répondit : « Que, tout ainsi « que le soleil épand ses rayons de toute part, « ainsi sa puissance et celle de Batu s'étendaient « partout... » Jusque-là j'entendis aucunement notre interprète; mais, du reste, je ne pus rien comprendre autre chose sinon qu'il était bien ivre, et selon mon opinion Mangou-Khan même était un peu chargé... Après quelques paroles de compliment et de devoir envers lui, nous sortîmes de sa présence avec ses secrétaires; et un de ses interprètes, qui gouvernait une de ses filles, s'en vint avec nous pour la curiosité qu'ils avaient de savoir des nouvelles du royaume de France, s'enquérant s'il y avait force bœufs, moutons et chevaux, comme s'ils eussent déjà été tout près d'y venir et emmener tout. Et plusieurs fois je fus contraint de dissimuler ma colère et mon indignation, leur disant qu'il y avait plusieurs belles et bonnes choses en France, qu'ils pourraient voir si, par occasion, leur chemin s'adonnait là. »

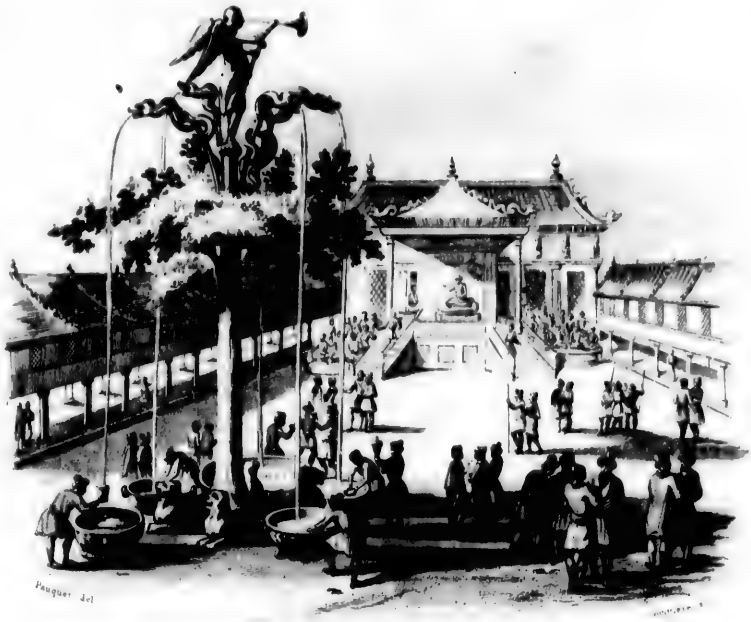
Les deux Franciscains virent, à la cour de Mangou, un grand nombre de prêtres nestoriens. Non-seulement, dans les festins des fêtes solennelles, il leur donnait la préséance sur les imans des musulmans et sur les bonzes, mais il assistait souvent à leurs offices avec sa famille, comme les missionnaires en furent témoins. Il s'asseyait, avec l'impératrice, sur un lit doré, en face de l'autel. De l'église nestorienne, il envoya chercher les missionnaires, qu'il invita à chanter à leur tour : les Franciscains entonnèrent aussitôt la prose *Veni sancte Spiritus*. Il examina aussi, avec curiosité, leur Bréviaire et leur Bible. Il tolérait qu'au dehors les missionnaires suivissent processionnellement la croix, en chantant à haute voix l'hymne *Vexilla regis prodeunt*. On n'en doit pas conclure que Mangou inclinât intérieurement vers le christianisme : sa conduite n'était que le résultat d'une complète indifférence en matière de religion, et il ne semblait avoir foi qu'à des pratiques superstitieuses. L'une de ces pratiques consistait dans une sorte de divination au moyen d'os brûlés. Quand il voulait entreprendre quelque chose, il se faisait apporter trois os, et, les tenant dans ses mains, il examinait si l'affaire en question pourrait se réaliser, ou non; puis, le prince donnait les os à brûler; dès qu'ils avaient été passés par le feu et noircis par suite de la coction, on les lui rapportait; il regardait alors si les os étaient demeurés entiers, et si l'ardeur du feu ne les avait pas fait éclater : s'ils se trouvaient intacts, l'affaire devait réussir; dans le cas contraire, l'empereur y renonçait aussitôt.

Les missionnaires accompagnèrent Mangou-Khan à Karakorum, ville bâtie au pied des montagnes de ce nom, sur la rive gauche du fleuve Ourquoun (1), et dont Rubruk dit qu'elle ne valait pas la ville de Saint-Denis en France. Elle renfermait douze temples d'idolâtres de diverses nations, deux mosquées de musulmans, et une église nestorienne. Cette ville, ceinte de murailles faites en pisé, avait quatre portes : on vendait, à celle d'orient, le millet et les autres graines; à celle d'occident, les brebis et les chèvres; à la porte du midi, les bœufs et les chariots; à celle du nord, les chevaux. Les Franciscains, en arrivant chez les Tartares, étaient loin de s'attendre à trouver à Karakorum un orfévre de Paris, nommé Guillaume Boucher, qui avait exécuté, dans le palais impérial, un ouvrage ingénieux destiné à servir pour les deux festins que l'empereur y donnait, l'un à Pâques, l'autre en été. C'était, dit Rubruk, un grand arbre d'argent, au pied duquel étaient quatre lions aussi d'argent, ayant chacun une pipe ou canal. Les quatres pipes étaient cachées dans l'arbre, montant jusqu'au sommet, et de là s'écoulant en bas. Sur chacun de ces canaux, il y avait des serpents dorés, dont les queues environnaient le corps de l'arbre. De l'une de ces pipes coulait du vin, de l'autre du *caracosmos*, de la

(1) D'Avezac, *Relation des Monghols ou Tartares*, etc., p. 519.

gis pro-
Mangou
anisme :
ne com-
on, et il
s super-
tait dans
brûlés.
e chose,
ant dans
question
le prince
aient été
le la coc-
it alors si
ardeur du
se trou-
; dans le
aussitôt.
Mangou-
des mon-
du fleuve
qu'elle ne
France.
olâtres de
le musul-
tte ville,
ait quatre
, le millet
ident, les
midi, les
, les che-
chez les
trouver à
mé Guil-
s le palais
é à servir
donnait,
t Rubruk,
el étaient
acun une
t cachées
, et de là
naux, il y
ues envi-
e ces pipes
nos, de la

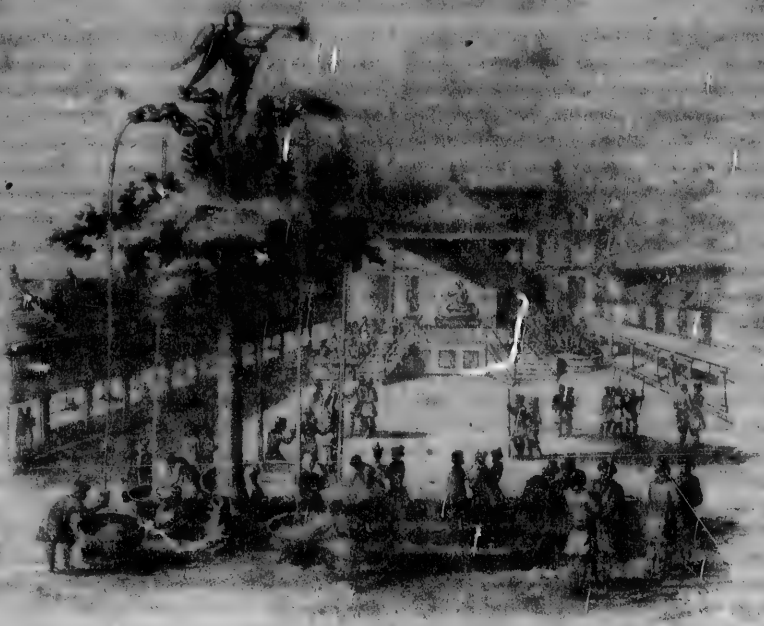
Tartares,



Palazzo di Katmandou — Palais de Katmandou

[illegible] de la [illegible] de la [illegible]

[illegible] Dans [illegible] du carré au midi, ressemblait int[illegible]ment à une église, ayant une large nef [illegible] milieu, séparée par deux ordres de piliers [illegible] nefs latérales. Au nord, sur une estrade [illegible] desservaient deux escaliers, et en face de [illegible]bre d'argent, le khagan prenait ses repas et [illegible]vait les présents des ambassadeurs, d'autre mieux aperçu, [illegible] que la nef [illegible]ntieu restait [illegible] [illegible] les [illegible] les [illegible] [illegible] [illegible]



troisième du ball, de la dernière de la cérasine. Au pied de l'arbre, chaque boisson avait son vase d'argent pour la recevoir. Entre les quatre canaux, au sommet, on voyait un ange d'argent tenant une trompette; et, au-dessous de l'arbre, un homme, caché dans un trou, faisait agir l'ange au moyen d'un conduit auquel l'orfévre avait appliqué un soufflet. Les branches de l'arbre, les feuilles et les fruits étaient aussi d'argent. Quand on voulait boire, le sommelier criait à l'ange de sonner de la trompette : à cet ordre, l'homme caché soufflait dans le conduit correspondant à l'ange, qui portait sa trompette à la bouche et sonnait hautement. Avertis par le son, les serviteurs, placés dans un local voisin, faisaient couler la boisson de leurs tonneaux dans les quatre canaux qui y répondaient, et elle était reçue dans les vases d'argent où le sommelier la puisait pour la présenter aux convives. Le grand arbre était placé au midi du palais, direction dans laquelle s'ouvraient trois portes. Ce palais, qui s'étendait en longueur du nord au midi, ressemblait intérieurement à une église, ayant une large nef au milieu, séparée par deux ordres de piliers des nefs latérales. Au nord, sur une estrade que desservaient deux escaliers, et en face de l'arbre d'argent, le khâqân prenait son repas et recevait les présents des ambassadeurs, d'autant mieux aperçu, dans ce lieu élevé, que la nef du milieu restait vide. A sa droite, vers l'occident, étaient les hommes; à sa gauche, vers l'orient, les femmes. Une seule des femmes du khâqân s'asseyait près de lui, mais non à son niveau (Pl. VII, n° 1). Indépendamment de l'arbre d'argent, l'industrieux orfévre avait fabriqué en même métal une croix avec un crucifix, ce qui irrita les prêtres nestoriens, qui ne voulaient pas du crucifix; il avait encore sculpté une image de la sainte Vierge, et gravé tout autour l'histoire de l'Évangile. Il prépara aux missionnaires un fer pour faire des hosties, et une boîte d'argent pour garder le saint Sacrement. Il avait à lui des ornements que les Franciscains bénirent. Le Jeudi saint et le jour de Pâques, Rubruk célébra les saints mystères dans le Baptistère des Nestoriens, et donna la communion au peuple.

Mangou-Khan voulut que les missionnaires argumentassent, en présence de trois de ses secrétaires, avec les prêtres des fausses religions : Rubruk n'eut pas de peine à les confondre. Cependant, ces conférences, qui firent murmurer contre l'empereur, parce qu'aucun de ses prédécesseurs, disait-on, n'avait ainsi laissé dévoiler les secrets mystères de la religion, demeurèrent sans résultat durable. Mangou-Khan ne tarda même pas à mander Rubruk en sa présence. Il commença par lui faire une sorte de profession de foi : « Nous autres Monghols, dit-il, nous croyons qu'il n'y a qu'un Dieu, par lequel nous vivons et mourons, et vers lequel nos cœurs sont entièrement portés. » Il ajouta que, « comme Dieu avait mis aux mains plusieurs doigts, ainsi il avait préparé aux hommes plusieurs chemins pour aller au ciel; qu'il avait donné l'Écriture sainte aux chrétiens, mais que ceux-ci ne l'observaient pas; qu'il avait donné des devins aux Monghols, qui faisaient ce que ces devins leur commandaient, et par là vivaient en paix. » Il termina l'entretien en déclarant que les missionnaires avaient séjourné trop longtemps dans son empire, et qu'ils devaient s'éloigner sans retard. Depuis lors, Rubruk n'eut plus d'occasion d'instruire ce prince dans la foi chrétienne.

Les devins dont parlait Mangou-Khan étaient les prêtres des Tartares, et leurs ordres recevaient, en effet, sans délai leur accomplissement. Leur chef, toujours logé devant l'habitation du khâqân, avait sous sa garde les chariots qui portaient les idoles. Assez versés dans l'astronomie pour prédire les éclipses, les devins exploitaient dans ces occasions la crédulité populaire, et leur prédiction réalisée leur attirait des provisions en abondance. Ils annonçaient aussi les jours heureux ou malheureux pour toute espèce d'affaire; et on ne procédait à aucune levée d'hommes, on n'entreprenait aucune expédition militaire sans leur conseil. C'étaient eux qui présidaient aux purifications par le feu des hommes et des choses. Le neuvième jour de la lune de mai, ils avaient coutume de rassembler toutes les juments blanches qui se trouvaient dans leurs haras, pour les immoler à leurs dieux, et ils répandaient alors les prémices du koumis nouveau. Les prêtres nestoriens, que l'on forçait d'assister à cette cérémonie superstitieuse, avaient la faiblesse d'y paraître, et même d'y participer, revêtus de leurs habits sa-

cerdotaux (Pl. VII, n° 2). On les appelait à la naissance des enfants, afin de prophétiser leurs destinées. En cas de maladie, ils décidaient si elle était naturelle ou le résultat d'un sortilége, et usaient de leurs prétendus charmes sur le malade pour le guérir. On réclamait même leur intervention contre la violence du froid; et, plutôt que d'avouer leur impuissance, ils signalaient malicieusement, comme la cause du froid dont on se plaignait, des infortunés auxquels leur mensongère accusation coûtait la vie. Quelques-uns, se vantant d'un horrible commerce avec l'Esprit de ténèbres, l'évoquaient la nuit, pour en obtenir la réponse aux questions dont le khâqân désirait la solution. Après avoir placé des pièces de chair bouillie au milieu de la maison, ils s'agitaient en frappant sur un tambourin, s'exaltaient à ce bruit et à force de contorsions, puis se faisaient lier : dans cet état, disaient les devins, le démon venait à eux, leur faisait manger des chairs préparées, et leur donnait la réponse attendue. Voilà à quel point de dégradation morale était descendu le peuple, que les missionnaires auraient voulu ramener par le christianisme à la civilisation.

En les congédiant, Mangou exigea qu'ils acceptassent trois vêtements, et leur fit remettre une lettre pour saint Louis, dans laquelle le prince monghol prenait le titre de *fils du ciel*, de *souverain seigneur*. Il y désavouait David, envoyé d'Ilchi-Kathaï, et la régente Ogoul-Gaïmisch. Il y ordonnait au roi de France, si ce prince voulait mériter ses bontés et obtenir son amitié, de suivre exactement les lois du successeur de Djenguyz-Khan.

Barthélemi de Crémone n'ayant pas voulu repasser par le désert pour retourner au campement de Batu, Rubruk partit seul avec un guide et un valet. Les seuls fruits de sa course apostolique se bornaient au baptême d'un certain nombre d'enfants. Il était en marche depuis deux mois, quand il rencontra Sartak, qui se rendait auprès de Mangou. Ce prince tartare, s'il faut en croire ce qu'un prêtre, nommé Jean, et qui se disait son chapelain, annonça à Innocent IV, venait de se faire baptiser (1); toujours est-il que, par ses ordres, on élevait alors une grande église sur la rive occidentale du Volga. Il revit avec plaisir le missionnaire, et lui fit présent de deux habits de soie, l'un pour lui-même, l'autre pour le roi de France. Rubruk les envoya tous deux à saint Louis. Arrivé au camp de Batu le 16 septembre 1254, il s'empressa de lui communiquer la lettre du khâqân à Louis IX, comme il en avait l'ordre; et, après avoir suivi Batu pendant un mois, il obtint enfin la permission de s'éloigner. Rubruk traversa le Caucase, l'Arménie, la Syrie, arriva le 15 août 1255 à Tripoli, et transmit d'Acre au roi de France le compte rendu de son voyage.

(1) Rinaldi, an. 1254, nos 1-4. Wadding, même année.

CHAPITRE III.

Étude des langues orientales. — Société des Frères voyageurs pour J.-C. — Les Papes multiplient les missionnaires. — Dispositions diverses des princes tartares à l'égard du christianisme.

La mission de Rubruk chez les Tartares nous a fait descendre jusqu'à l'an 1255. En remontant aux années antérieures, nous devons indiquer plusieurs mesures adoptées dans le but de procurer la conversion des infidèles.

Saint Raimond de Pennafort, dont nous avons parlé, et qui fut le troisième maître-général des Dominicains, s'étant démis de ses fonctions, profita de son loisir pour réaliser divers projets formés dans le but, soit de conserver la pureté de la foi parmi les chrétiens d'Europe auxquels leurs relations avec les mahométans pouvaient nuire, soit de faire annoncer avec fruit les vérités du christianisme aux musulmans, aux juifs et aux hérétiques. Le P. Touron (1) dit de ce saint :

« Ses missions étaient continuelles dans différentes provinces d'Espagne, où les Sarrasins se trouvaient encore en grand nombre, et il persuada à ses frères de faire la même chose sur les côtes d'Afrique. Mais, pour donner de nouvelles armes aux prédicateurs de la foi, et rendre ainsi leurs prédications plus efficaces, il employa deux moyens qui servirent beaucoup aux progrès de l'Évangile.

« Il pria saint Thomas d'Aquin, dont la répu-

(1) *Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, t. I, p. 34.

tation était déjà grande dans l'Église, de faire un ouvrage où se trouvât une exposition claire et méthodique des vérités de la religion chrétienne, avec leurs preuves, et la réponse aux arguments des infidèles. Le saint docteur prit aussitôt la plume, et écrivit ses quatre livres *de la Foi catholique*, ou Somme contre les gentils. Raimond de Pennafort reçut le premier cet ouvrage, comme un présent du ciel.

« Mais il était persuadé que, pour en retirer tous les avantages qu'il se proposait, il était nécessaire que ceux qui annonçaient l'Évangile aux juifs et aux Maures fussent eux-mêmes en état d'entendre et de parler leur langue, de lire et d'examiner les écrits de leurs docteurs... Dans ce dessein, saint Raimond se servit de la confiance dont l'honoraient les rois d'Aragon et de Castille pour engager ces souverains à fonder deux colléges en faveur des religieux de Saint-Dominique, l'un à Tunis, et l'autre à Murcie. Les infidèles même favorisèrent ses désirs; car, dit un ancien auteur, la réputation de sa sainteté était si grande, que les princes maures, et le roi de Tunis en particulier, recherchaient son amitié. Raimond, de son côté,... profitait de tout pour la propagation de la foi. Il choisit les plus habiles maîtres dans les langues orientales, et les religieux qu'il destina lui-même à cette étude s'y appliquèrent avec beaucoup d'ardeur et de succès. Avec ce nouveau secours, ils firent d'abord des fruits très-considérables par leurs prédications et par leurs conférences. Comme si le progrès de la religion eût été en quelque manière attaché à la connaissance des langues, on voyait avec plaisir qu'à proportion que nos Prédicateurs étaient plus instruits dans celles-ci, ils faisaient goûter et embrasser toutes les vérités que celle-là nous enseigne. C'est ce qui a fait dire depuis au Pape Clément VIII qu'en établissant l'étude de l'arabe et de l'hébreu dans les maisons de son ordre, saint Raimond avait également contribué à la gloire de l'Espagne et à celle de l'Église par la conversion d'une grande multitude de gentils. Dès l'année 1256, le serviteur de Dieu, écrivant au P. Humbert, cinquième général de son ordre, ne craignait pas d'annoncer qu'il y avait déjà plus de dix mille Sarrasins qui avaient demandé la grâce du baptême, parmi lesquels on en connaissait plusieurs fort distingués par leur savoir... Ce fut à l'imitation et sur le modèle des établissements dont nous venons de parler que le concile général de Vienne, dans le siècle suivant, ordonna que, dans le Collége romain et dans les universités de Paris, d'Oxford et et de Salamanque, il y aurait désormais des professeurs publics chargés d'enseigner les langues orientales, pour faciliter la conversion des infidèles. »

Jean le Theutonique, quatrième maître-général des Dominicains, ne se borna pas à favoriser de tout son pouvoir les établisssements formés par saint Raimond de Pennafort dans les États de Murcie et de Tunis, pour initier les jeunes religieux à la connaissance des langues orientales : il engagea encore la province d'Espagne à fonder un cours spécial d'arabe (1). En effet, le chapitre-général des Frères-Prêcheurs, tenu en 1250 à Tolède, décréta qu'un cours d'arabe serait établi chez les Dominicains de Majorque, afin de familiariser les religieux qui se destinaient aux missions avec la langue des peuples qu'ils devaient évangéliser. Les Frères-Prêcheurs, s'appliquant dès lors d'une manière régulière et suivie à l'étude de cet idiome, réussirent à exposer sans interprètes les dogmes du christianisme aux mahométans et à les faire accepter par beaucoup plus d'infidèles (2).

En 1252, Innocent IV eut la pensée de former un corps de missionnaires dont les membres, tirés des deux familles de Saint-François et de Saint-Dominique, fussent toujours aussi nombreux que zélés. Ce corps reçut un nom qui exprimait heureusement sa destination : ce fut la *Société des Frères voyageurs pour Jésus-Christ* (3). Elle eut dans son sein des évêques et des archevêques, auxquels le saint Siége donna de grands pouvoirs. Les religieux qui en faisaient partie devaient se répandre sur les terres des musulmans et des idolâtres, pour y prêcher la foi catholique : on voit, par les diplômes émanés de divers Papes, qu'ils ont bien rempli leur mission (4).

A la prière de saint Louis, qui recherchait avec ardeur tous les moyens de propager le christianisme, Innocent IV ordonna, en 1253,

(1) *Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, t. I, p. 119.
(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1250.
(3) *Peregrinantium propter Christum.*
(4) Wadding, an. 1252.

qu'un grand nombre de religieux se rendissent en Orient, afin d'y instruire les païens et les mahométans, de ramener à l'unité les hérétiques et de soutenir la foi des chrétiens captifs. Il chargea le cardinal Odon, son légat, de tirer des deux ordres des Franciscains et des Dominicains des hommes de piété et de savoir qui fussent élevés à l'épiscopat, et revêtus de l'autorité nécessaire pour accorder aux chrétiens encore peu affermis de la Tartarie les dispenses en matière de jeûne et de mariage qu'il conviendrait de donner (1). Indépendamment des instructions adressées au légat, le Pape enjoignit au maître-général des Frères-Prêcheurs de diriger vers l'Orient un grand nombre de missionnaires, et il conféra à ces apôtres divers priviléges, comme de promouvoir aux fonctions d'acolyte, de dispenser des irrégularités, d'absoudre les meurtriers des clercs, de fonder des églises dans ces régions éloignées, de réconcilier celles qui auraient été profanées, de leur attribuer des prêtres pour les desservir, d'autoriser les infidèles ou les schismatiques convertis à conserver leurs épouses (2). Il exhorta spécialement le provincial des Dominicains de Pologne à envoyer un grand nombre de ses frères parmi « les Rhuthènes, les Danois, les Bulgares, les Comans, les Syriens, les Ibères, les Alains, les Gazares, les Goths, les Ziques, les Jacobites, les Nubiens, les Nestoriens, les Géorgiens, les Arméniens, les Mostélites, les Indiens et les autres peuples païens (3), » pour travailler à leur conversion. Les Frères-Prêcheurs, fidèles à leur vocation, se dispersèrent aussitôt au nord de l'Europe et en Asie. Innocent IV autorisa ceux de la Pologne qui annonçaient ainsi l'Évangile aux nations à porter le chapeau, les chaussures et les gants rouges, à l'instar des cardinaux, auxquels il avait donné le chapeau rouge dans le concile général de Lyon : emblèmes éloquents, car ils annonçaient que les Dominicains polonais étaient prêts à verser leur sang pour l'Église, et qu'ils brûlaient du zèle le plus ardent pour la propagation de l'Évangile (4).

(1) Rinaldi, an. 1253, n° 48.
(2) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1253.
(3) Litteræ, *Cùm hora diei undecimæ, Assisii*, 10 *Kal. augusti* 1253.
(4) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1253.

Le Frère-Prêcheur Benoît et ses compagnons, que le chapitre-général de l'ordre tenu à Bude, en 1254, envoya aux Comans, recueillirent parmi ce peuple une ample moisson spirituelle. D'autres Dominicains n'obtinrent pas moins de succès dans la Thrace et en Géorgie (1). Le frère Anselme, revêtu du titre de légat, pénétra au fond de la Perse avec plusieurs compagnons : ils y convertissaient beaucoup d'idolâtres, lorsqu'ils furent saisis et égorgés, en 1255, dans l'exercice du ministère apostolique (2).

L'année suivante, Alexandre IV écrivit au provincial des Dominicains d'Espagne d'envoyer de ses frères dans les terres des musulmans et à Tunis en Afrique : il accordait plusieurs priviléges aux missionnaires qui recevraient cette destination. Les désirs du souverain Pontife furent réalisés par l'envoi de Dominicains, aussi savants que vertueux, à Murcie, à Grenade, etc., ainsi qu'en Barbarie (3); et les Chroniques de l'ordre disent « qu'ils brillèrent comme des étoiles au milieu des ténèbres de l'infidélité. » La conversion de dix mille musulmans, résultat de leurs efforts, témoigna de la fécondité permanente de l'Église. Ils ramenèrent, en outre, beaucoup d'apostats, et soutinrent la foi des chrétiens esclaves des mahométans. Stanislas de Cracovie, provincial des Dominicains de Pologne, reçut d'Alexandre IV les mêmes instructions que le provincial d'Espagne.

Ce Pape avait tellement à cœur l'extension du règne de J.-C., qu'il stimulait sans cesse le zèle des Frères-Prêcheurs et Mineurs par la concession de nouveaux priviléges (4). Les religieux, auxquels il ouvrait ainsi la carrière des missions, s'y élancèrent avec une ardeur généreuse, se félicitant des fatigues et des tribulations qu'ils supportaient pour la gloire de Dieu. On voit, par le titre du diplôme qui conféra, en 1258, des priviléges aux Franciscains, que leurs missionnaires se trouvaient sur tous les points à côté des Dominicains; car le Pape adresse ce diplôme « à nos chers fils les Frères de l'ordre des Mineurs dans les terres des Sarrasins, des Païens, des Grecs, des Bulgares, des Comans, des Éthio-

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1254.
(2) *Ibid.*, an. 1255.
(3) *Ibid.*, an. 1256.
(4) *Ibid.*, an. 1258. Wadding, même année.

compagnons,
tenu à Bude,
recueillirent
n spirituelle.
pas moins de
e (1). Le frère
t, pénétra au
compagnons :
dolâtres, lors-
n 1255, dans
(2).
IV écrivit au
gne d'envoyer
musulmans et à
usieurs privi-
evraient cette
ain Pontife fu-
inicains, aussi
Grenade, etc.,
Chroniques la
nme des étoiles
flité. » La con-
ésultat de leurs
permanente de
tre, beaucoup
des chrétiens
s de Cracovie,
Pologne, reçut
uctions que le

l'extension du
ns cesse le zèle
par la conces-
Les religieux,
e des missions,
généreuse, se
ulations qu'ils
ieu. On voit,
éra, en 1258,
que leurs mis-
s les points à
e adresse ce di-
de l'ordre des
ns, des Païens,
ans, des Éthio-

---

z, an. 1244.

année.

Les quarante neuf martyrs de Sandomir

[illegible] quarenta y nueve martires de Sandomir

[illegible]

[illegible] la mort nous invite ainsi [illegible] pour demain à gagner la vie qui [illegible] de nous ne néglige donc [illegible] la réception de saint et doux [illegible] la vie, mais une [illegible] pleine de douceurs [illegible] et pleine de félicité [illegible] le roi des mar- [illegible] les Tartares pri- [illegible] qui tous ses [illegible] l'ancienne [illegible] au [illegible] qui [illegible] à tout [illegible] autre [illegible] était [illegible] parvenu à un âge [illegible] des dignités humai- [illegible] les insignes de la souverai- [illegible] de Saint-Dominique. Il avait [illegible] les nations barbares. Le prieur du couvent qui abritait la vieillesse de ce missionnaire, voyant les Tartares envahir la Hongrie, songea à s'éloigner avec ses frères, pour éviter la mort. Le bon religieux le supplia de le laisser, comme gardien du couvent et de l'église; ajoutant, pour vaincre ses refus, qu'il était déjà vieux, et que, si les Tartares venaient à le tuer, [illegible] préjudicieux [illegible] des [illegible] [illegible] dans [illegible] de croix, le [illegible] et la cervelle [illegible] d'héroïs- [illegible] Mongols qui en furent [illegible] insensibles; et même le [illegible] finit par embrasser.

[illegible] du campement [illegible] tu, par lequel la Pologne [illegible] gée. Sadoc, que saint Do- [illegible] en Hongrie pour y prêcher [illegible] ait une pieuse colonie de [illegible], lorsque cette seconde [illegible] eut lieu en 1260. Bro- [illegible] glorieuse épreuve réser- [illegible] révélée. [illegible]

[illegible] *Dominicana domiciliana*, an. 1261, p. 80.

[1260]
piens,
Gazar
des Ge
Jacobi
télites.
Hongr
de l'Or
mérati
la prop
divers.
De
dre IV,
Houl
en 12
par la
prise de
sance d
rienne,
toire, d
Mougha
Géorgie
lagou d
nement
pire mo
On p
reka, su
fut horr
minique
Jésus-Ch
ses frèr
irruptio
vius (4)
vée à co
veille d
au réfe
inscrits
mir, le
D'abord
par les
autres
mais les
mains.
religieu
tracées
bien-ai
sous le

(1) Ri
(2) *Ib*
(3) *Ib*
(4) Cl

piens, des Syriens, des Ibères, des Alains, des Gazares, des Goths, des Ziques, des Ruthènes, des Géorgiens, des Nubiens, des Nestoriens, des Jacobites, des Arméniens, des Indiens, des Mostélites, des Tartares, des Hongrois de la grande Hongrie, des Turks et des autres nations infidèles de l'Orient, ou dans toute autre contrée : » énumération qui nous apprend combien le zèle pour la propagation de la foi embrassait alors de pays divers.

De tous les peuples qu'indiquait Alexandre IV, les Tartares étaient les plus puissants.

Houlagou, frère de Mangou-Khan, envoyé en 1255 dans l'Asie occidentale, se signala par la destruction des Ismaéliens (1), et par la prise de Bagdad, qui mit fin, en 1258, à la puissance des khalyfes (2). Il avait épousé une Nestorienne, et traita bien les chrétiens (3) : un oratoire, dressé dans son *oulous* de la plaine de Moughan, servait aux offices des Arméniens, des Géorgiens et des Syriens. Le campement d'Houlagou dans la Perse devint un centre de gouvernement à peu près indépendant du grand empire monghol.

On peut en dire autant du campement de Bereka, successeur de Batu, par lequel la Pologne fut horriblement ravagée. Sadoc, que saint Dominique avait envoyé en Hongrie pour y prêcher Jésus-Christ, gouvernait une pieuse colonie de ses frères à Sandomir, lorsque cette seconde irruption des Tartares eut lieu en 1260. Bzovius (4) rapporte que la glorieuse épreuve réservée à ces Dominicains leur fut ainsi révélée. La veille du jour de leur mort, le novice qui faisait au réfectoire la lecture du Martyrologe y vit inscrits en lettres d'or ces mots : « A Sandomir, le supplice de quarante-neuf martyrs. » D'abord incertain s'il les lirait ou non, il finit par les prononcer à haute voix. Sadoc et les autres Pères, étonnés, voulurent voir le livre; mais les lettres d'or s'évanouissaient entre leurs mains. Le prieur, se tournant alors vers les religieux, leur dit : « Ces lettres divinement tracées sont un avertissement du ciel, mes frères bien-aimés, et elles n'ont pas été mises en vain sous les yeux de ce jeune et innocent novice : l'auteur de la vie et de la mort nous invite ainsi à nous préparer pour demain à gagner la vie qui ne finit point. Qu'aucun de nous ne néglige donc de se fortifier par la réception du saint et doux viatique. Le Tartare nous ôtera la vie, mais une vie mortelle, passagère, pleine de douleurs; au contraire, une vie éternelle et pleine de félicité nous sera accordée par J.-C., le roi des martyrs. » En effet, le jour suivant, les Tartares prirent Sandomir d'assaut. Sadoc ayant réuni tous ses frères dans l'église, ils y chantèrent l'antienne *Salve Regina*, et les barbares les massacrèrent au moment où ils célébraient les louanges de Dieu qui les avait rendus dignes de la palme immortelle (Pl. VIII, n° 1). Sadoc et ses quarante-huit compagnons furent aussitôt honorés comme martyrs. Alexandre IV approuva leur culte pour la ville de Sandomir; mais Pie VII l'a étendu à tout l'ordre de saint Dominique. La mort d'un autre missionnaire ne fut pas moins glorieuse. C'était un prince de Hongrie, qui, parvenu à un âge avancé, et fatigué du poids des dignités humaines, avait échangé les insignes de la souveraineté contre l'habit de Saint-Dominique. Il avait ensuite évangélisé au loin les nations barbares. Le prieur du couvent qui abritait la vieillesse de ce missionnaire, voyant les Tartares envahir la Hongrie, songea à s'éloigner avec ses frères, pour éviter la mort. Le bon religieux le supplia de le laisser, comme gardien du couvent et de l'église; ajoutant, pour vaincre ses refus, qu'il était déjà vieux, et que, si les Tartares venaient à le tuer, la mort d'un vieillard inutile ne préjudicierait pas à l'ordre. Sa persistance triompha des hésitations du supérieur. Il fortifia dans la foi les fidèles de la ville, leur administra les sacrements, les disposa à recevoir pour l'amour de Dieu et sans crainte la mort que leur apportaient les ennemis de la religion catholique; et, quand ses frères revinrent, quelques jours après, dans leur couvent, ils trouvèrent le saint vieillard prosterné devant le maître-autel, baigné dans son sang, les bras étendus en forme de croix, le corps percé de coups de lance, et la cervelle hors de la tête (1) (Pl. VIII, n° 2). Tant d'héroïsme aurait dû frapper les Monghols qui en furent les témoins : il les trouva insensibles; et même le musulmanisme, que Bereka finit par embrasser,

(1) Rinaldi, an. 1258, nos 59-61.
(2) *Ibid.*, an. 1258, nos 40, 41.
(3) *Ibid.*, an. 1258, n° 42; an. 1260, nos 28, 29, etc.
(4) Cité par Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1260.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, an. 1261, p. 80.

avec une partie de ses peuples, en le rendant pour toujours l'ennemi des chrétiens, l'anima contre les princes de son sang qui commandaient au midi, et qui suivaient l'ancienne croyance des Tartares. Il le disposa, malgré l'éloignement des lieux, à faire une alliance avec le sultan d'Égypte.

Après la mort de Mangou-Khan, Koublaï, frère de cet empereur et de Houlagou, fut proclamé khâqân en 1260. Ce fut ce prince qui, au Kathaï, c'est-à-dire au nord de la Chine, déjà soumis par les Tartares, joignit le Mangy, c'est-à-dire la Chine méridionale. Il essaya même la conquête du Japon, mais sans que son entreprise fût marquée autrement que par les désastres de sa flotte. Plus heureux ailleurs, il rendit tributaires le Tong-King, la Cochinchine, le Pégu, assujétit le Tibet et les pays qui séparaient le cours du Gange des fleuves de l'Asie orientale. Aucun document ne peut faire apprécier Koublaï et son vaste empire aussi bien que le Voyage du Vénitien Marco Polo, dont il convient de dire ici quelques mots d'après Klaproth (1).

Le commerce, qui était la source de la prospérité des Vénitiens, avait attiré à Constantinople, vers 1250, Nicolo et Marco Poli. Tous deux se rendirent, en 1256, près du khan des Tartares qui occupaient les rives du Volga; mais la guerre les obligea l'un et l'autre à quitter précipitamment le territoire de Bereka où ils s'étaient arrêtés, et ils passèrent à Boccara, vers le sud-est de la mer Caspienne. Leur commerce les retint pendant trois ans dans cette contrée : ils étudièrent la langue et les mœurs des Tartares, et se décidèrent ensuite à se rendre auprès de Koublaï. Leur départ de Venise n'avait précédé que de quelques mois la naissance de Marco Polo; et, lorsqu'ils revinrent dans leur patrie après vingt ans d'absence, ce jeune Vénitien, qui avait perdu sa mère dès le berceau, connut sa famille pour la première fois. Les deux voyageurs devaient retourner en Asie: Marco Polo voulut les suivre. Ce pénible voyage des Vénitiens dura rois ans, et ils ne parvinrent que sur la fin de 1274 à la résidence de Koublaï. Marco Polo fut attaché au service du khâqân; les intérêts de l'empire et les grands voyages occupèrent les plus belles années de sa vie; et quand il reparut en Europe, en 1295, après avoir parcouru les îles et les rivages de la mer des Indes, il concourut, avec les missionnaires, à attirer l'attention des Occidentaux sur des régions qu'aucun Européen n'avait observées avant eux. En peignant les mœurs de la cour de Koublaï, Marco Polo rappelle aussi celles de tous les peuples tartares. La chasse est le premier plaisir de cette nation guerrière. Les Tartares dressent les faucons et les autres oiseaux de proie à poursuivre les animaux plus faibles. Des meutes nombreuses attaquent les sangliers, les ours et les cerfs. Tantôt on fait la guerre aux lions et aux tigres, tantôt on les élève à combattre d'autres bêtes sauvages. Les chameaux portent les bagages du camp. On introduit dans les armées les éléphants qui sont enlevés à l'ennemi; et le souverain emprunte des peuples qu'il a vaincus les moyens d'augmenter ses forces. Le règne de Koublaï offrit un phénomène remarquable. On vit le souverain d'une grande partie de l'Asie commander à la fois à ses nations les plus civilisées et à celles qui étaient les plus dégradées, encourager ici les arts de la paix, et maintenir ailleurs toute l'activité guerrière, amollir les peuples vaincus et déchaîner contre d'autres États ses armées victorieuses. Les progrès de la civilisation étaient sans cesse contrariés par les mœurs primitives, que la religion catholique pouvait seule corriger: aussi le contact de ces tribus ignorantes et belliqueuses avec une nation paisible et relativement policée n'opéra point la fusion des deux peuples. Les Tartares conservèrent leurs armes, leurs coutumes, au milieu des nouvelles conquêtes. Néanmoins, ils respectèrent les usages des vaincus: ils empruntèrent une partie de leurs jouissances, protégèrent l'exercice des arts qu'ils ne cultivaient point, et se crurent intéressés à maintenir la prospérité de l'empire qu'ils avaient soumis. Le khâqân partagea en neuf gouvernements le territoire du Mangy. Trois provinces furent confiées à ses fils, les autres à ses principaux officiers, et Marco Polo fut chargé, pendant trois ans, de remplacer un de ces gouverneurs. Un emploi si élevé le mit à portée de bien connaître tous les ressorts de l'administration, toutes les ressources de l'empire, et il en décrit

(1) *Recueil de voyages et de mémoires*, publié par la Société de géographie, t. I. Introduction aux Voyages de Marco Polo.

une partie dans son ouvrage. Il indique le système monétaire adopté dans les États du khâqân, où des monnaies d'écorce étaient généralement répandues, et où l'or, l'argent, les coquillages, les pains de sel, étaient les signes et les moyens d'échange usités dans plusieurs provinces. Il rappelle les travaux entrepris pour ouvrir des communications entre toutes les parties de l'empire. Ici, l'on a creusé des canaux, qui unissent entre eux les grands fleuves et prolongent la navigation intérieure; là, des routes partent de la capitale, et divergent, comme autant de rayons, vers les pays éloignés. Des habitations s'élèvent de distance en distance; des relais y sont prêts pour les courriers et les envoyés que le grand khan a chargés d'une mission, ou qui se rendent auprès de lui. Des barques sont placées pour le passage des fleuves. Koublaï ordonne que les routes soient plantées d'arbres, ou soient jalonnées, dans les déserts stériles, par des bornes de pierre qui en marquent la direction. Il veille aux besoins des contrées qui ont été dévastées par quelque fléau, et fait distribuer des provisions aux pauvres de sa capitale. Plus de vingt mille enfants étaient exposés chaque année: il les fait recueillir; on les élève par ses soins; les riches qui n'ont pas de famille en adoptent une partie; les autres orphelins sont attachés au service de l'empereur ou à son armée. Les impôts sur le commerce forment la principale partie des revenus du khâqân; mais d'autres tributs lui sont remis, dans les principales fêtes de l'année, par les chefs qui viennent lui rendre hommage. Des chevaux, de riches étoffes, des pierres précieuses, tout ce que le dévouement ou l'ambition peut offrir au souverain, soit en témoignage de zèle, soit pour attirer ses regards, augmente ses ressources pendant la guerre, ou contribue à l'éclat de sa cour. Le monarque répand, à son tour, les trésors qu'il a reçus; et cet échange de services et de libéralités, que l'usage maintient, devient le premier lien de l'obéissance et du pouvoir. C'est surtout à la capitale du Kathaï et à celle du Mangy que s'arrêtent les descriptions de Marco Polo. Dans la première, il fait remarquer toutes les habitudes d'un peuple conquérant; dans la seconde, toutes celles qui tiennent aux arts de la paix. Quinsay est assis au bord d'un grand fleuve, et coupé par de nombreux canaux; un lac s'étend dans l'intérieur; des barques y circulent sans cesse; toute l'industrie du Mangy se peint dans cette capitale, et l'on y voit un peuple amolli, regrettant une indépendance qu'il n'a pas su maintenir, cherchant tour à tour à secouer le joug ou à gagner ses vainqueurs, et conservant l'espérance de s'affranchir s'il peut faire partager ses mœurs à ses maîtres. Koublaï, après avoir conquis un État florissant, n'eut garde d'en épuiser les richesses. Il favorisa les relations du commerce, et les dirigea vers les provinces du Midi, qui étaient plus industrieuses et plus fertiles, vers les îles à épiceries, vers les rivages de la Cochinchine et de la presqu'île de Malacca. Lorsque Marco Polo parcourut ces contrées, d'autres productions s'offrirent à ses yeux. Ce n'étaient plus les pelleteries variées, qui sont la richesse des forêts du Nord; les tissus d'or et de soie, chefs-d'œuvre de l'industrie des Orientaux; ou ces vases fragiles dont l'émail est orné des plus vives peintures. Une nature féconde a couvert de précieux végétaux les rivages et les îles de la mer des Indes. Le vin est remplacé par le suc d'un arbre; le palmier donne son lait; l'arbre à pain nourrit les habitants; ils s'enivrent des feuilles du bétel, se rafraîchissent avec la gomme du mastic, augmentent par des stimulants variés la saveur de leurs aliments. Tout ce qui peut aiguillonner et flatter le goût abonde dans ces climats est recherché par tous les peuples, et se répand surtout chez les nations civilisées. La terre, revêtue d'une si riche parure dans ces contrées équinoxiales, renferme aussi de nouveaux trésors dans son sein. La topaze, l'améthyste, l'émeraude, s'y trouvent confondues avec les saphirs de Ceylan, avec les diamants de Golconde, avec les rubis des montagnes où le Gange prend sa source. La perle se pêche dans les parages de Ceylan et d'Ormuz. Tous ces produits de la terre et de la mer sont portés sur d'autres rivages; le commerce de l'Inde s'étend, comme une chaîne immense, entre les États de Koublaï, les rives du golfe Persique et de la mer Rouge, les côtes de l'Afrique et de Madagascar. Marco Polo trace jusqu'à cette île la navigation des Asiatiques du moyen âge. Il observe, à plusieurs reprises et dans les différentes parties de son trajet, le phénomène des moussons, qui tantôt l'entraîne vers les contrées qu'il veut parcourir, tantôt l'oblige